23me Année — No 10 — 15 Mai 1916

PERIODICAL ROOM
RECEIVED
JUN 10 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
André Chevrillon. . . .	*Shakespeare et l'Ame anglaise.*	225
Charles Géniaux. . . .	*Mathurin le Ressuscité* (fin).	258
Grégoire Alexinsky. . .	*La Guerre dans la Poésie populaire russe.* . .	276
François de Nion. . . .	*Les Décombres* (3e partie).	305
Sergent J. L.	*Trois Mois aux Dardanelles.* — II.	361
A. Soulange-Bodin . . .	*L'Avant-Guerre en Belgique*	387
Joseph Vassal	*Lettres de Serbie.* — II	410
Max Hoschiller	*Les Dangers de la « Guerre économique ».* . .	425

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS,
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

DANS L'AIR QUI TREMBLE,
par Paul Adam.

Personne, plus que l'auteur de *la Force* et de *l'Ame des Foules*, ne possède l'art de nous faire sentir la vie tumultueuse des grandes masses humaines, les mouvements qui les parcourent, leurs agitations, leurs remous, et pour ainsi dire leur respiration formidable. Cette fois, c'est d'une masse guerrière qu'il s'agit, d'une multitude en action, en fonction d'héroïsme, et elle nous apparaît à la lueur de la bataille, dans l'air qui tremble de la canonnade. La vision est inoubliable. Nos lecteurs, qui connaissent déjà une partie considérable de l'œuvre, voudront lire l'ensemble et admireront dans son intégrité une des fresques les plus magnifiques où palpitent l'horreur et le sublime de la guerre.

L'INCONSCIENT,
par Georges Dwelshauvers.

L'auteur, qui depuis de nombreuses années a étudié méthodiquement les problèmes se rattachant à la psychologie de l'inconscient, nous expose dans ce livre l'état actuel de la question. On lira surtout avec intérêt les chapitres relatifs à la double personnalité, à la dépersonnalisation, au rêve, à la vie religieuse, à la vie sociale.

LES MYSTÈRES DES BÉATITUDES
par Colette Yver.

Le nouveau roman de madame Colette Yver ne se borne pas à être intéressant et entraînant, et à présenter au lecteur, dans une suite de scènes heureusement menées, une intrigue attachante et des caractères bien tracés. Il a, de plus, une haute portée morale et sociale qui lui vaudra d'être lu non seulement par le public ordinaire des romanciers mais par tous ceux qui se passionnent pour les hautes questions et les graves problèmes. Il les initiera au « mystère des béatitudes », lequel paraît consister, d'après l'auteur, dans la charité agissante.

LES VOIX DE LA FOURNAISE,
par Gilles Normand.

Ces vers ont été écrits dans la tranchée, à la différence de certains poèmes de guerre, habiles sans doute mais un peu artificiels, qui furent conçus dans un paisible cabinet d'études. L'auteur sort véritablement de la « fournaise » glorieuse, et cela se sent à la sincérité vibrante de son accent, comme le constate M. Barrès dans sa préface.

SOUS VERDUN (AOUT-OCTOBRE 1914),
par Maurice Genevoix.

Ce livre, les lecteurs de *la Revue de Paris* l'attendent, le connaissent presque déjà. M. Lavisse a voulu le leur présenter et leur dire l'âpre parfum de vérité qui se dégage de ses pages. Ils ont admiré, dans les *Jours de la Marne*, les dons remarquables de l'auteur, intensité de la vision, force toute classique de l'expression. Aussi vont-ils s'étonner que ce « sincère témoignage sur la guerre », tonifiant par sa sincérité même, n'ait pu paraître dans son intégrité. Les blancs qui parsèment bizarrement le livre — blancs qui noirciront un jour — resteront un bien curieux document sur le fonctionnement d'une de nos institutions de guerre.

PROBLÈMES ÉCONOMIQUES ET FINANCIERS DE LA RUSSIE MODERNE,
par Ivan Ozerof.

Lors de la discussion du budget russe de 1914 le professeur Ozeroff prononça ces paroles prophétiques : « Nous devons nous souvenir que sur le champ de bataille ce seront moins les baïonnettes que la puissance économique du pays qui triomphera. » Depuis la guerre, l'auteur a préconisé la convocation d'une « conférence de représentants de la science, de l'industrie et du commerce » des pays alliés, l'organisation d'un « comité central » et de « comités nationaux » Dans ce livre, il étudie en politique réaliste la situation économique et fiscale de son pays, la question des chemins de fer, la question juive, l'influence de la guerre sur le développement de la Russie.

DANS LA TOURMENTE,
par Rémy de Gourmont.

Ces pages écrites pendant la tourmente de la guerre serviront à faire mieux connaître la sensibilité si vive, si frémissante de Rémy de Gourmont, en qui les analystes superficiels aux procédés sommaires et aux vues courtes seraient tentés de ne voir que l'artiste et le théoricien également subtils ou le lettré à l'érudition infinie. Ce petit livre nous montre comment la formidable tragédie de la guerre se transforme dans une âme tourmentée en un véritable drame intérieur, sorte de tempête psychologique qui devait être fatale au noble écrivain.

SHAKESPEARE

ET L'AME ANGLAISE

I

L'Angleterre vient de fêter avec des pompes religieuses le trois centième anniversaire de la mort de Shakespeare. Au milieu de la plus terrible guerre de son histoire, elle s'est retournée vers l'image imprécise, et sans doute assez imaginaire, du plus grand de ses fils, de cet Anglais de la Renaissance, en qui l'esprit, au cours de ses milliards d'incarnations humaines, atteignit l'un de ses suprêmes éclats, et dont nous ne savons presque rien, car sa personne a disparu dans son œuvre, car il s'est transmué tout entier, comme un animal dont rien n'est resté que la merveille d'une spire aux mille feux et reflets de nacre, en son innombrable création. Cette suppression presque totale de l'individu est pour beaucoup, sans doute, dans le culte national du poète : un héros se laisse mieux diviniser quand rien n'apparaît plus de sa personne humaine, et l'œuvre aussi semble plus inexplicable. On dirait que celle de Shakespeare s'est produite d'elle-même, musique éparse et mystérieusement rassemblée dans le ciel anglais de la Renaissance, comme celle qui flotte en résonnances aériennes dans l'azur de l'île enchan-

tée, et peu à peu se rassemble, concert d'invisibles esprits que mène le chant d'un Ariel. Elle semble, cette musique, essorée de toute la terre anglaise : on y retrouve, avec les rumeurs légendaires du passé, avec le frémissement des fées et farfadets celtiques, les éternelles voix de la campagne et de la lande, celles qui persistent, à travers les nuits et les jours de tous les siècles, comme le murmure sans fin du ruisseau dans la vallée, celles qu'un Hardy a su reconnaître et dont il nous fait entendre le petit bruit, toujours le même, comme si rien du monde n'avait changé depuis les premiers temps de cette terre. Ainsi, plus ou moins clairement, l'Anglais sent en Shakespeare, derrière le peuple de ses créatures, le plus ancien et le plus profond de la nature anglaise. Il l'a pour toujours associé au sentiment de ces calmes paysages d'autrefois — grands domaines, cottages fleuris aux toits de chaume, chênes patriarches, prairies où le printemps est plus frais et splendide qu'ailleurs — qui se survivent, çà et là, dans le sud et le sud-ouest de l'île, dans le pays même de Stratford, et qui, de plus en plus, à mesure que l'Angleterre s'est faite différente, industrielle et citadine, sont devenus la figure vénérée de la patrie. Dépourvues de cette atmosphère et de ces arrière-plans, si les fatales figures qui sont sorties de ce génie s'isolaient, comme à San Lorenzo de Florence, dans l'ombre et le silence, les marbres surhumains d'un Michel-Ange, l'œuvre sans doute ne serait pas nationale. Pour l'Anglais d'aujourd'hui, Shakespeare n'est pas seulement l'Anglais qui eut le plus de génie : il traduit, il incarne tout le génie de l'Angleterre.

II

Qu'y a-t-il de vrai dans cette croyance? Quand on sort de l'Angleterre moderne et qu'on relit Shakespeare, la première impression, c'est qu'il en est très loin. Ses personnages, sa personne même, telle qu'on peut l'induire de son œuvre, apparaissent comme tout autres que l'Anglais de notre temps. Je ne parle pas de celui que les autres peuples conçoivent, et qui

n'est pas entièrement imaginaire, mais du type qui passe chez nos voisins pour national, que leurs romanciers décrivent pour le louer ou le critiquer, et qui s'apparente si directement aux figures que peignaient leurs prédécesseurs. Car on le retrouve dans les tableaux de Meredith, de George Eliot, de Thackeray, voire même, avec des nuances un peu différentes, de Dickens ; on le pressent en ceux de Charlotte Brontë et de Jane Austen. Le Robinson de Defoe en fut une forme antérieure, et Carlyle, qui l'a tant aimé, l'a défini par les vertus qu'il admirait : énergie, patience à l'effort, résistance à l'ennui, ténacité dans le combat, mutisme, goût de la solitude, force et simplicité des convictions : on peut dire stabilité de toute la personne morale.

D'un tel type, le caractère fondamental est bien celui que Taine avait signalé : la singulière puissance d'un « moi » qui s'appuie à des habitudes et certitudes, résistant et persistant contre toutes les suggestions de l'alentour, et qui trouve sa joie dans l'effort — effort sur soi pour se façonner suivant le modèle intérieurement conçu, effort sur le monde extérieur pour se le soumettre et l'utiliser. Si l'on voulait parler le langage spécial, on dirait que ce qui s'affirme ici, c'est la solidité des synthèses psychiques. L'âme est construite à demeure, sur des axes fixes de sentiment, de croyance et de volonté qui l'assurent contre les secousses et les désarrois de l'émotion : d'où la continuité de son action, la persévérance de sa prise sur les choses, et son impassibilité singulière. D'une telle âme, peu accessible aux influences du dehors, peu capable de sympathie intuitive, parce que fixée dans sa forme, les défauts naturels seraient l'orgueil et l'égotisme, — ceux-là même que les romanciers et moralistes d'outre-Manche ont le plus souvent critiqués, — si la culture qui a tant ajouté à sa force et sa résistance, une culture spécialement anglaise et d'origine puritaine, ne l'attachait à certaines idées disciplinaires pour détourner son énergie vers des fins idéales. Idéale ou matérielle, personnelle ou désintéressée, quelle que soit la fin, l'homme ainsi constitué y tend avec une volonté constante ; il vaut par sa fidélité : fidélité à l'entreprise commencée, à la parole donnée, fidélité à soi-même et à autrui, au devoir, à l'amitié et à l'amour. C'est la qualité virile par excel-

lence, — et quand il se compare, non seulement à certaines nations de l'étranger, mais à d'autres peuples du Royaume-Uni, l'Anglais proprement dit s'apparaît justement comme d'essence masculine. De plus en plus, à mesure qu'il a mieux appris à connaître les humanités différentes, il a pris conscience de ses caractères propres ; il a compris leur importance et leur singularité. Il n'a jamais été si bien étudié qu'aujourd'hui. Un Kipling, dans ses officiers et fonctionnaires de l'Inde, presque tous imperméables aux influences démoralisantes de cet excessif Orient, un Galsworthy dans ses Pendyce et ses Forsytes, un Bennett, dans sa Sophia et dans son Clayhanger, d'autres encore, l'ont présenté en ses aspects divers, les uns avec amour, les autres avec une intention de satire. Mais tous ont vu en lui une forme à part de la créature humaine, une variété singulière de l'espèce, remarquable entre toutes par l'intensité et la fixité de ses caractères, par sa survivance en un temps de culture intellectuelle et critique, — d'autant plus intéressante, on en est convaincu, aujourd'hui, en Angleterre, que si d'autres races, kymriques, gaéliques, plus vives et sensibles, ont contribué davantage aux arts, à la poésie, à la civilisation de la Grande-Bretagne, c'est celle-là, peu brillante, qui par sa conscience, son endurance, son activité, son énergie silencieuse et commandante, par toutes ses vertus positives et pratiques, a fait la force morale et la grandeur de l'empire — de cet empire que Cecil Rhodes expliquait en disant que le monde appartient « aux races dénuées d'imagination ».

Le type, sans doute, est ancien. Depuis Carlyle, qui broda de belles variations sur ce thème, il est entendu de l'autre côté de la Manche, qu'il est spécialement anglo-saxon, que le serf de la conquête normande, le yeoman, le bourgeois des libres communes anglaises en furent les ancêtres lointains, qu'il s'affirma par la lutte pour l'indépendance politique, par la lutte pour l'indépendance religieuse. On le reconnaît en certains robustes personnages de Chaucer, dans le *Piers the Plowman* de Langland, on peut l'imaginer en un Wycliffe. Mais c'est un fait qu'il ne se révèle en toute évidence qu'au moment de la Réforme, que non seulement la Réforme le manifeste, mais qu'elle l'achève. En effet, dans sa forme com-

plète et moderne, il apparaît bien comme un produit de culture, culture d'abord religieuse et d'origine hébraïque, disait Matthew Arnold, car, pour lui, tel est le principe social qui distingue la civilisation anglaise en l'opposant aux civilisations d'origine hellénique, à celles que commandent, non l'idée de loi morale et de vertu — *righteousness* — mais les idées de vérité et de beauté. En appliquant l'âme à l'incessante surveillance de soi-même, en la dressant à faire effort contre son impulsion et son instinct, son ennui ou sa fatigue, pour aller jusqu'au bout du devoir, en lui répétant qu'elle est seule et à jamais responsable de ses actes, que sa conduite importe plus que tout, les disciplines puritaines ont certainement replié l'homme sur lui-même, développé son énergie volontaire, assuré la stabilité de sa personne aux dépens de ses mouvements visibles de sensibilité et d'imagination. Et probablement, les activités patientes et positives du négoce et de l'industrie, auxquelles l'Anglais s'est voué à partir du XVIIIe siècle, ont agi dans le même sens.

De notre temps, sous la direction d'idées nouvelles, le type est allé se précisant encore. D'abord on en a pris conscience ; ses traits apparaissant et se définissant, il s'est posé comme un idéal. Car sa vertu propre, c'est la force, force morale, force nerveuse, la première des valeurs dans cette Angleterre moderne et commerçante, où la vie et la lutte pour la vie se sont faites si intenses, où, pour réussir, il importe de maintenir contre les influences de fatigue et de déséquilibre, ses facultés d'attention, de jugement et de décision. D'un tel idéal, la littérature anglaise nous présente, au XIXe et au XXe siècle, des incarnations complètes, — ainsi le Tom Tulliver de George Eliot, et le Tom Redworth de Meredith. Mais le plus souvent l'artiste y est hostile, et s'attache à ses perversions. C'est le portrait satirique ou la caricature qu'il nous présente : tels le Gradgrind et le Dombey de Dickens, tels les personnages de Mark Rutherford, tels, hier encore, le Soames Forsyte et le Horace Pendyce de Galsworthy. Une autre idée vient nuancer le type en ajoutant à son attrait. Elle naît de ce mélange singulier d'aristocratie et de démocratie, qui est l'un des traits les plus irrationnels et originaux de la société anglaise. On dirait que plus l'Angleterre s'est démocratisée, et

plus a grandi le prestige du « gentleman ». Volonté de vraie discipline morale ou simple snobisme, suivant qu'il comprend l'essence spirituelle du personnage idéal, ou qu'il n'en conçoit que les dehors, tout Anglais, aujourd'hui, prétend en être un. Or le gentleman fut d'abord le squire, maître autoritaire et solitaire dans son domaine et sa paroisse, et que tant de romans, depuis le *Caleb Williams* de Godwin, jusqu'à l'*Égoïst* de Meredith, jusqu'au *Brooke of Covenden* de Snaith, nous ont décrit. C'est un *leader*, de volonté entraînée, un homme qui, pour commander, a d'abord appris à se commander, maître de ses réflexes, de parole et de gestes rares, car sa règle constante, reçue de ses pères, instinctive et confirmée par l'éducation, par toutes les suggestions du milieu social, c'est de ne rien traduire de sa sensation profonde ou de sa passion. Dans le Soames Forsyte que nous avons nommé, né dans la bourgeoisie commerçante, mais élevé dans une école de l'aristocratie, les deux idées se combinent : se taire, se fermer pour être fort et ne pas donner prise aux concurrents ; ne pas sourciller sous le coup qui l'atteint au plus sensible de son être, garder toujours le masque d'impassibilité, pour s'égaler au modèle social et généralement reconnu. Si différents d'origine qu'en soient les motifs informulés, à peine conscients, les deux commandements s'équivalent, et la consigne est la même.

Son autorité s'accroît d'une autre raison. Elle s'accorde, cette consigne, au profond sentiment qu'ont les Anglais des conditions de la santé : santé des âmes aussi bien que des corps, de l'individu comme de la société, et dont l'instinctif souci se manifeste, chez nos voisins, en toutes leurs disciplines originales de vie sociale et d'éducation. Longs repos accordés à l'enfance, et qui doivent assurer pour l'avenir la tranquillité des nerfs, importance des jeux de plein air, sévérités de l'opinion qui condamne ou dédaigne en l'homme le sursaut de l'être imaginatif et sensible, les désarrois contagieux de l'émotion, la tendance au rêve ou à la mélancolie, en général l'excentrique et l'excessif, — rigueurs de la convention qui interdit à la littérature les réalités dangereuses, les dessous troubles et troublants du monde et de la vie, prédominance des automatismes de l'habitude et de

la coutume, refus de critique et d'analyse, attachement aux formes établies — celles de la constitution politique, où chaque génération trouve son ordre tout fait, celles de la religion surtout, où l'âme, sans vouloir examiner ce qui lui reste, et, bien moins, ce qui ne lui reste pas de croyance, veut encore trouver le sentiment d'un appui et d'une direction, — tout, en Angleterre, semble avoir pour fin secrète d'assurer contre les influences dissociantes de la vie trop intense ou de la pensée trop hardie, l'énergique unité de la personne et du groupe.

En cela ce pays est à part. Tandis qu'ailleurs, par le romantisme littéraire et social, par les effets sur les nerfs et les cerveaux de la civilisation nouvelle, l'homme, au cours des cent vingt dernières années, s'est fait de plus en plus complexe, instable et sensible (comparez les frémissements d'un Debussy, d'un Monet, d'un Goncourt, les dissonances d'un Wagner, les saccades d'un Schumann, les modulations d'un Michelet, les fièvres mêmes d'un Beethoven, aux formes stables et régulières, aux sérénités fortes des temps antérieurs), c'est vers l'équilibre et la santé que la vie s'est dirigée en Angleterre, au moins dans les classes qui reçoivent les influences plastiques et disciplinaires de l'éducation proprement anglaise. De l'époque de Byron à celle de Tennyson, du temps de Dickens à celui de Kipling, quel progrès en ce sens ! Le succès fut si grand, le type régulier, impassible et fort s'est produit en une telle abondance, il a si bien pris les apparences d'un magnifique et indéréglable automate que la réaction est venue. Excédés de tant d'exactitude et de santé, romanciers et moralistes nouveaux se sont conjurés pour l'attaquer, et se posent contre lui comme les champions de la nature.

C'est un peu le retour à Shakespeare. Car si le type est très éloigné de ceux qui prévalent, aujourd'hui, chez d'autres peuples du continent, moins stricts, plus nerveux et plus intellectuels, le contraste est bien plus grand encore, quand on pense à celui qui régnait chez nos voisins, en ce temps heureux de la Renaissance où l'homme était plus libre. De toutes les formes possibles de la créature humaine — mais peut-être ne s'agit-il que de la forme — la plus différente, semble-t-il, de l'homme anglais moderne, est celle que présentent les personnages du grand poète.

III

On dira que, justement, il était poète, et que la conception de l'homme qui se réalise en l'Anglais normal de notre temps est de l'ordre pratique — prosaïque, par conséquent. Mais il est une poésie de l'ordre pratique, une poésie de la conscience et de la volonté, et peut-être, au fond, la plus véhémente de toutes. Les vertus que l'on mettait au premier rang dans l'Angleterre victorienne furent chantées par Tennyson avec une foi autoritaire, sous des dehors presque trop parfaits; et lui-même les incarnait. L'idée de l'ordre, la conviction qu'il n'est de beauté, santé, dignité, que par l'obéissance volontaire à une loi, en somme une éthique puritaine, mêlée de stoïcisme, l'ont inspiré, comme Carlyle, Ruskin et Kingsley, ces moralistes et prophètes — comme plus tard le poète de la Jungle, si différent de lui, épris non de formes accomplies, mais d'énergie rude, presque animale encore et pourtant déjà disciplinée. De même, en un temps où le protestantisme anglais était plus littéral et plus ardent, les musiques d'orgue de Milton, comme jadis les accents de la Bible, traduisaient l'enthousiasme secret d'une âme toute contenue en soi, fixée à une foi, soutenue par un sentiment unique et sublime, intransigeante parce qu'elle possède l'absolu, forte et grave de tout ce qui fait ses limites et sa forme inaltérable. C'est le paradoxe du grand livre de Taine, de nous présenter Shakespeare et Milton comme deux incarnations successives de l'esprit anglais — il est vrai qu'il distinguait entre les moments, c'est-à-dire entre les idées, les idées régnantes, qui façonnent les hommes et leurs multitudes, en sorte que lorsqu'elles varient, on voit changer les types et la société.

L'âme et la poésie de Shakespeare se définiraient par l'inverse des caractères qui s'assemblent en Milton. Il n'est pas volonté, mais imagination, génie multiple et multiforme, flamme volatile qui échappe aux contours de la personne pour se transmuer en toutes les âmes. Son trait le plus

général, peut-être, c'est le spontané ; nulle surveillance intérieure et souveraine de raison constituée. Saisissantes intuitions, où le fond de l'homme et de la vie s'illumine d'un éclair, élans de rêve, ondoiements de sensibilité, caprices de verve et d'ironie, volte-face de l'esprit concentré sur la vision d'une certaine vie tragique et d'un destin qui se fait, et soudain retourné vers le contraste de l'indifférence et des gaietés ambiantes, musiques imprévues, envolées d'un trait au plus haut de l'éther : quelle promptitude et quelle liberté de mouvement ! Cette allure aérienne, on la sent dès l'abord : si le rythme de Tennyson vaut par sa noblesse mesurée, celui de Milton, par sa grandeur et sa gravité religieuse et presque latine, le vers de Shakespeare est avec celui de Shelley, dont il a presque la fluidité, le plus rapide qui soit. Il se presse comme le frisselis d'ombre et de lumière à la surface d'une grande eau mouvante. Et cette suprême aisance du vers est celle de toute l'œuvre. On dirait qu'elle aussi, s'est produite d'elle-même, sans labeur de pensée qui combine et surveille. Tout ici est de la nature, non de la loi, et c'est aussi le grand caractère des créatures de Shakespeare. Les impératifs et les conventions d'une société constituée ne les limitent pas. Des énergies primitives les remuent et, souvent, les détruisent. Magnifique luxuriance ! Le monde shakespearien, c'est une jungle sans loi, plus périlleuse et plus belle ; c'est l'Angleterre peut-être, mais avant la culture proprement anglaise, une Angleterre surprenante, et pourtant beaucoup moins singulière, au fond, et plus généralement humaine que celle d'aujourd'hui, parce que naturelle, proche encore de l'instinct, antérieure aux disciplines d'ordre, de conscience, de réticence et de froide volonté.

Simplement, c'est le temps de la Renaissance, quand le climat moral était plus chaud, quand la faune humaine de l'Europe était autre, l'individu plus grand, plus véhément, plus imprévu en ses actes et ses rêves, de sensation trop forte et qui tend, ou bien à se réaliser tout de suite en un geste immédiat et complet, — et c'est parfois le meurtre, — ou bien à se répercuter au dedans, à s'y diffuser en tumultes d'images et d'émotions, — et c'est parfois la démence —; et parfois encore,

les deux effets se mêlent, comme en Macbeth, en Hamlet. Celui-ci qui ne semblait fait que pour le rêve et la méditation n'avoue-t-il pas : « J'ai en moi quelque chose de dangereux » ?

Qui dira les influences qui viennent surexciter à cette époque, en notre monde occidental, les énergies de l'homme? Et qui dégagera les mystérieuses lois qui régissent, au cours des siècles, les éclats et les longues torpeurs des différentes familles humaines, les déplacements de la civilisation, dont les foyers passent de l'est à l'ouest, du sud au nord, d'un groupe de peuples à l'autre? Sans doute, on peut parler de l'ivresse produite par tout ce que l'on invente et découvre alors (mais pourquoi cette soudaine puissance d'invention?) — l'antiquité, les mondes exotiques, les premières perspectives de la science, les magies et possibilités sans fin de l'art et de la beauté, les pouvoirs et les prestiges de la nature. Exalté à la vue des domaines qui s'ouvrent devant lui, l'homme a rompu les bandelettes du moyen âge. En ce printemps de l'Europe, dans un monde où tout lui paraît splendide et neuf, au souffle inattendu qui lui vient du fond de l'espace, sa sensibilité vierge et si longtemps latente a frémi; une vie chaude monte en lui, qui s'épanouit en débordantes floraisons. En Italie, où la vie est plus tournée vers le dehors, où la beauté humaine se modèle dans la lumière, en de nobles décors d'architecture et de paysage, on a vu surtout la figure corporelle de l'homme nouveau, et l'enthousiasme s'est traduit en œuvres plastiques. Chez les Anglais, de sens moins vifs et moins fins, où le monde intérieur et spirituel prédomine, c'est son âme surtout qui a intéressé, et le drame, qui en suivait les mouvements et le pathétique, fut le grand art anglais de la Renaissance. Mais, dans l'Angleterre d'Élisabeth et de Shakespeare, comme dans l'Italie des Médicis et de Michel-Ange, dont le rayonnement a fini par l'atteindre, dans les créatures des peintres et sculpteurs, comme dans les évocations immatérielles des poètes, les mêmes influences générales de l'époque apparaissent à ces caractères communs : force, ampleur et liberté de la vie, déploiement effréné de l'individu, — et comme la parenté s'atteste en certaines tragédies et comédies du poète, comme Shakespeare a facilement deviné l'Italie de son temps, les

anarchies et les fastes de Vérone et de Venise! Comme ses personnages portent bien les beaux noms latins et sonores!

Méridionaux ou hommes du Nord, ils sont d'abord des hommes de la Renaissance. Ils en présentent, non seulement le trait caractéristique, l'extraordinaire abondance de sève, la fougue de tempérament, la jeunesse d'une pensée toute voisine de la sensation, chargée, émue d'images, comme un arbre printanier de ses fleurs, la violence et le soudain des passions (l'amour chez eux est à peine anglais — si brusque, si chaud, si engagé encore dans la chair), mais aussi les dispositions et façons d'être secondaires, celles qui ne tiennent que de l'éducation ou de la mode : l'habitude, si choquante pour un Anglais moderne, de tout traduire de leurs mouvements d'âmes, comme s'ils se complaisaient à leur violence jusqu'au moment où, tout d'un coup, cette violence même leur arrache le simple mot poignant ou le cri de nature, — le goût non seulement de l'hyperbole, mais de la métaphore magnifique, des grâces redoublées, des fioritures de langage: pointes et concettis, dans une parure d'antiquité et de mythologie classiques. Ajoutez la très grande manière. Ces rois sont vraiment royaux. Un Hamlet a les ironies, les hauteurs, la courtoisie d'un prince de l'époque. Il ne vit pas sur le même plan que les autres hommes : c'est sa grâce de savoir en descendre pour un Horatio. Derrière tous ces masques, on devine un Essex, un Southampton, un Penbroke, un Rutland. Ils en portent les pourpoints de velours et de brocard, les collerettes, les hauts gants décorés, tout le rigide et somptueux costume qui fait penser à des splendeurs d'insectes. Voilà, semble-t-il, le monde de Shakespeare, celui qu'il a aimé, avec la bohême des acteurs et des poètes, ses familiers du Globe et de la Mermaid : c'est-à-dire ces portions plus hautes ou plus instables et légères de l'humanité anglaise que toucha, dora le rayon latin, italien de la Renaissance. Ils n'appartenait pas à l'autre Angleterre, plus dense, profonde, obscure, que remuaient alors les ferveurs concentrées de la Réforme. On dirait qu'il ne l'a pas connue ; son œuvre n'en présente rien. A peine trois ou quatre allusions aux Puritains, assez forts, déjà, sous Élisabeth, puisque de ce règne date la fermeture des théâtres anglais le dimanche. Jamais deux

mondes ne furent si dissemblables et si voisins, et toute la différence, en dernière analyse, se ramène à celle des idées qui les dirigeaient : idée de libre beauté, idée de règle et de devoir. En commandant les mœurs, en régissant les vies, chacune a produit une forme de l'homme qui s'oppose à l'autre, comme une espèce à une espèce, on peut dire comme Shakespeare à Milton.

Un tel contraste en dit long sur les vraies causes et l'essence des types — ces types qui, lorsqu'ils s'établissent pour quelque durée, semblent bientôt constitués pour toujours et de tout temps, et que l'on déclare irréductibles.

IV

Shakespeare n'était pas seulement d'une civilisation différente et qui façonnait autrement les hommes. Dans son œuvre, et dans ce qu'elle laisse entrevoir de sa personne, on peut reconnaître les traits d'une certaine race, une race qui, certes, est un élément essentiel, peut-être le principal du peuple que nous appelons anglais — et en ce sens Shakespeare est entièrement anglais — mais, de l'autre côté de la Manche, on ne l'appelle pas anglaise. Car au point de vue ethnique, l'Angleterre n'est pas simple, et de plus en plus, elle distingue entre ses populations d'origine germanique et scandinave, et les Celtes, les descendants des anciens autochtones, — non seulement ceux d'Irlande et de l'Écosse et du pays de Galles, qui ne se laisseraient pas donner le nom d'Anglais, mais, à l'ouest et au sud-ouest de la grande île, depuis le Lancashire jusqu'à la Cornouailles, ceux qui n'eurent jamais de nationalité particulière, ne parlent que l'anglais, et présentent pourtant des traits physiques et moraux que l'on tient pour bretons. Évidemment, entre les Northmen ou les Anglo-Saxons indubitables, et les populations qu'on regarde comme vraiment indigènes, la frontière manque. On remarque seulement que si l'on traverse le pays, de la mer du Nord au canal de Bristol, on voit changer peu à peu la proportion des deux types, l'homme grand, long, flegmatique, se faisant plus rare, à

mesure qu'abonde une espèce plus petite, de complexion brune et d'allure bien plus expressive, mais les yeux restent bleus : cheveux noirs et prunelles bleues, c'est un trait breton. La différence psychologique n'est pas moins généralement reconnue. Tels mouvements et tendances des ouvriers du Lancashire s'expliquent chez nos voisins d'un mot. On dit : « Ce sont des Celtes. »

L'idée courante aujourd'hui, en Angleterre, c'est que cette race a donné à la littérature nationale la plupart de ses artistes et poètes, et que si l'autre, lente, muette, tenace, fut la force virile du pays dont elle a décidé l'histoire et le succès, celle-ci, d'âme mobile, sensible et nuancée, en représenterait l'élément féminin. Féminin, c'est le mot dont usait Renan pour définir les caractères du génie celtique, et les Celtes dont il parlait, c'étaient justement et seulement ceux-là, ceux d'Irlande, de Cambrie, de Cornouailles, dont nos Bretons d'Armorique furent, au VIe siècle, un essaim. Peuples à part, cantonnés depuis des millénaires dans ces terres qui communiquaient à peine avec le reste du monde, refoulés depuis des siècles dans les extrêmes pointes de ces îles et presqu'îles où les influences de la nature sont si spéciales et partout les mêmes. Souffles de l'Atlantique et tiédeurs du Gulf-Stream, grisailles du ciel, pâles brumes où les choses s'avaguissent comme des fantômes, longues nuits d'hiver, interminables et languides crépuscules d'été, incessante poussière d'eau promenée par le vent, énervants à-coups des tempêtes, — quiconque a vécu dans ces pays avancés d'Occident, sait combien de telles influences peuvent agir, à la longue, sur le ton de l'âme, troubler en elle l'afflux régulier de l'énergie vitale, la tendre et la détendre en des intermittences de passion et de rêve, d'enthousiasme et de découragement. Cela ne semble pas douteux : les Bretagnes sensibilisent ; une certaine neurasthénie y est latente, comme, en Russie, je ne sais quelle autre névrose. L'homme y est instable, impressionnable, étrangement susceptible, enclin à méditer et presque savourer sa tristesse. Si forte que soit la charpente du corps, la physionomie, un certain évidement autour de la bouche, traduisent une délicatesse, presque une faiblesse de l'âme. Le regard est intérieur ou voilé : une mélancolie s'y attarde et subsiste sous la

fantaisie même de l'Irlandais. « *We are a sad eyed people* », me disait un de leurs peintres.

C'est trop, évidemment, d'attribuer à cette race, comme on le fait aujourd'hui, presque tout l'élément poétique de la littérature anglaise. En général, sauf aux extrêmes régions de l'est et de l'ouest, Anglo-Saxons et Celtes se sont mêlés, et l'âme qui se traduit en une œuvre littéraire, tient de l'une et de l'autre origine. Quand on parle de races, d'ailleurs, il s'agit seulement de moyennes ou de dominantes, de caractères qui ne s'entretiennent que par la masse persistante et les courants intérieurs d'un certain groupe humain : isolez l'individu, plongez-le dans un milieu de polarisation différente (comme il arrive pour les immigrants d'Amérique), et vous verrez de nouvelles formes apparaître au bout de deux générations. Mais, pendant toutes les générations du vieux monde, dans une Angleterre dont les provinces restaient séparées, où les conditions de vie demeuraient les mêmes, les types distincts ont pu durer, surtout dans les extrêmes régions, et sans doute, il faut compter aussi avec la réapparition soudaine, en un individu, de caractères ancestraux. En tous cas, dans toute l'histoire de la prose et de la poésie, on peut reconnaître et suivre une certaine lignée spirituelle, dont le trait constant est une sorte singulière de rêve, rêve un peu fou, tant il s'affranchit des réalités de la terre, tant le monde qui s'y évoque est illogique, aérien, merveilleux, comme suscité par une incantation de magicien, tant les choses y apparaissent expressives, pénétrées de significations mystiques et qui se laissent seulement pressentir. C'est un peu le monde enchanté des vieux Mabinogion ; des musiques y passent, que l'âme seule peut entendre ; l'amour et la fatalité y règnent ; la nature animée, ordonnée régulièrement, et comme d'elle-même, y parle tout bas à l'homme en lui donnant des signes, — une nature où tout revêt des apparences surnaturelles. Que l'on pense à certains noms, à certaines créations de la littérature et de l'art, au Malory de la *Table Ronde*, au Spenser de la *Faery Queen*, au Shakespeare de la *Nuit d'été*, au Blake *des Chansons de l'Innocence*, au Keats de la *Veillée de Sainte Agnès*, au Shelley d'*Alastor* et de la *Sensitive*, au Coleridge du *Vieux Marinier*, au Tennyson de la *Dame de Shalott*, au Meredith de *Richard*

Feverel, au Hardy de *Tess*, au Barry de *Peter Pan*; que l'on se rappelle les paysages insubstantiels et les fantastiques rayons de Turner, les chevaliers et les vierges, les décors légendaires de Burne-Jones, en général, tout l'art des Préraphaélites, et l'on sentira de quelle sorte de vision, si légère et mystérieuse, nous voulons parler ici. On le sentira mieux encore, si l'on considère des œuvres de lignées très différentes, celles par exemple, d'un Defoe, d'un Hogarth, d'un Fielding, d'un Constable — on pourrait presque ajouter d'une George Eliot et d'un Arnold Bennett — presque hollandaises, lentes et quelquefois lourdes, à force de réalisme patient, évoquant trait à trait tout le détail individuel d'une âme et d'une figure, — ou bien encore, celles d'un Milton, d'un Byron, d'un Carlyle, d'une Brontë, d'un Kipling, où l'imagination est souveraine, mais violente, chargée d'énergie orageuse, et comme soulevée par les mouvements passionnés et les tensions de l'être personnel et volontaire.

Le rêve dont nous voulons suggérer ici le sentiment est bien plus doux et lumineux; il s'accompagne d'un état d'âme tout contraire, passif, comme sous les influences d'une musique, entre le bonheur et la mélancolie, instable, comme sous les influences de l'amour, entre cette mélancolie et ce bonheur. Mais souvent des élans capricieux le brisent, de verve, de danse, de folie, de chant, de lyrisme, comme ceux qui passent ou jaillissent dans les comédies de Shakespeare et les romans de Meredith ; on pourrait citer des exemples moins hauts, car le génie qui se joue en ce rayon idéal et dans ces fantaisies, n'inspire pas seulement quelques rares artistes supérieurs. Il est diffus ; on le retrouve en cent expressions de l'art populaire, et par exemple, dans toute la littérature de la nursery. Nulle part il n'en est de plus riche, de plus absurde et de plus charmante : tendres contes bleus, comme celui de Peter Pan, comme celui d'Alice au Pays des Merveilles, où le monde semble vu à l'envers, ritournelles et couplets où les images de la campagne ou de la bergerie s'évoquent sans lien logique, où la rime et le rythme font tout le sens — rimes folles, rythmes ensorcelants, anciens, venus on ne sait d'où (Bo-peep est déjà dans Shakespeare), charmes jetés, dirait-on, par des fées à l'enfance, — les grand'mères dans notre Bre-

tagne, les vieilles *mamm koz* en chantent à leurs marmots de tout pareils, sur des mètres tout semblables. Ou bien c'est l'enchantement des pantomimes de Noël où se plaisent les grandes personnes, grappes, guirlandes, chœurs de figures virginales et puériles : envolées de leurs ailes de gaze au royaume des nuages. Et encore les gigues démoniaques, venues d'Écosse, du pays celtique, les verves étourdissantes ou le comique concentré, les graves entrechats des clowns. Et c'est aussi l'étrange nostalgie de certaines musiques, chansons populaires nées en Irlande, au pays de Galles, où se mêlent les infinis du désir et du regret, les sentiments du passé, du jamais plus, de l'au-delà, le gonflement du cœur, comme devant la mer, au long crépuscule du nord, quand un navire chargé d'émigrants s'éloigne à l'horizon. Et puis la spiritualité, les virginales et pâles apparitions, les intentions symboliques, les aspects de songe de l'art le plus aimé du public, — bref tout ce qui chante, tout ce qui danse, tout ce qui vole, tout ce qui rêve, chez les Anglais, d'étrange, de fantasque, de suave, de hors la terre, et dont un raisonnable Français s'étonne, comme de rencontrer tout d'un coup, dans la foule citadine de Londres, une frêle, froide et visionnaire figure d'Ophélie.

Cela, c'est le magique rayon qui vient encore, sous des fumées d'usines, iriser le gris et le noir d'une Angleterre disciplinée pour la prose et pour l'action. Nulle part il n'a jeté de tels feux que dans le royaume à part que l'on appelle le monde shakespearien. Ce royaume est de tous les lieux où il y a un printemps, des fleurs, du clair de lune, des amoureux et des poètes. Watteau, étincelant et mélancolique, y est prince. Mais pour en connaître les couleurs propres, celles qu'a rêvées Shakespeare, il faut avoir vu ces féeries se jouer et danser sur une scène anglaise. Trop de raison, d'art étudié et conscient de ses fins, trop de civilisation intellectuelle, font obstacle à de si libres mouvements, qui semblent ceux de la Nature tendant d'elle-même à la poésie, comme les énergies de la plante à la fleur. Il y faut le spontané, la fraîcheur de pétale, les yeux de rêve et d'innocence, les cheveux dénoués, les lèvres entr'ouvertes, toute la frêle grâce angélisée (*Angli Angeli*), qui se révèle, avec d'imprévus élans de danse, en des enfants et des jeunes filles de là-bas.

Le monde shakespearien : le mot seul est un sortilège qui nous enlève à la terre. On revoit la légendaire forêt des Ardennes, où la rumeur du monde n'arrive pas ; on écoute le vaste silence, les cris d'oiseaux qui le remplissent, si doux au cœur fatigué que l'on ferme à demi les yeux pour mieux s'en pénétrer. Dans l'ombre verte où le sapin se mêle à l'olivier, le vieux duc proscrit sourit à sa cour : bergers, poètes, seigneurs vêtus en Robin Hood. Jaques, sentimental et philosophe, pleure la blessure d'une biche innocente (*poor dappled fool !*), ou moque méditativement la folie des humains. Ce « Monsieur Mélancolie » échange des saluts et des soupirs avec Signor Amour. Rosalinde déguisée, feignant la dignité de la raison masculine, prétend guérir son Orlando par ses railleries, et ne rêve que de baisers. Cependant, des chansons çà et là s'élancent, comme des alouettes hors d'un champ de fleurs, épanchant sur tout le poème l'allégresse et la fraîcheur d'un printemps anglais. Et puis, tous les amants qui se cherchaient se retrouvent ; ils s'assemblent deux à deux, et leurs couplets s'enlacent, se répondent. Cadences alternées, variations sur le thème éternel, et qui redoublent, s'exaltent, s'exagèrent pour nous faire sourire, comme dans une danse figurée, des gestes trop accomplis de passion. Et voici maintenant la profondeur bleue, le frémissement infini de la Nuit d'été, les essaims vaporeux de sylphes et les lullabies de fées, les grâces de maître Fleur des Pois et de messire Graine de Moutarde, les pâmoisons de Titania, les aimables braiements de Bottom, les tendres couples humains qui se nouent et se dénouent sous les influences de la fleur magique. Voici les folles farandoles de fées et de lutins, autour de Falstaff endormi, le mol gazon, baigné de lune où rêve Jessica. Voici Windsor et les caquets de ses commères, voici Messine et l'étincelante escrime de Béatrice et de Bénédict, leurs défis à l'amour, et la victoire de l'amour. Voici le *Conte d'hiver*, la *Nuit des Rois*, tous les fabuleux décors de ces comédies aux noms charmants de proverbes et de légendes. Et pour clore la fantasmagorie shakespearienne, après tant de rêves divins et de visions terribles, après Othello, après Lear, après Macbeth, après Hamlet, les dernières incantations de Prospero, ses adieux à ses talismans, les mourantes musiques d'Ariel qui s'éloigne, et, suprême

vision, dans la solitude de l'île enchantée, l'émerveillement de Miranda qui ne sait rien du monde humain, à l'apparition radieuse du prince, et puis son extase, ses silencieuses larmes, et la suprême et lumineuse réalité de la vie se révélant — de cette vie que l'on a vue vaciller sous l'éclair et s'évanouir dans la ténèbre — le ravissement, à son sommet virginal, des deux êtres éternels dans l'éternelle aurore de l'amour.

Ce qu'il y a de spécial en ces féeries, c'est leur légèreté, la promptitude ailée du rêve, c'est le caractère aérien, diaphane des formes évoquées, comme de blanches brumes de rosée qui s'essorent et fondent sous une pluie de rayons matinaux ; les évocations de Shelley, femmes, fleurs, paysages, ont aussi ce caractère de mouvants et radieux fantômes. Et c'est encore la délicatesse et la flexibilité de cette poésie, la nuance changeante, irisée du sentiment qui s'y joue, la mélancolie se mêlant à la joie, l'émotion à l'humour, la tendresse aux pétulances de l'esprit ; c'est surtout le parti pris d'invraisemblance, le non jeté par le poète au bon sens, à l'expérience, à la raison, la pure envolée dans un monde idéal où tout est comme il vous plaira, et peu importe l'impossible. Sur ce monde scintille l'étoile qui dansait quand Béatrice naquit.

Par tous ces traits, la fantaisie shakespearienne diffère de ces fables germaniques, même des plus anciennes, où le sens du mystère est si profond, mais où ne passe aucun capricieux coup d'aile, où l'émerveillement est passif et d'espèce religieuse, où l'âme, devant la nature, ne se joue pas, mais se recueille pour la méditer et se laisser pénétrer de lentes influences, de vagues, émouvantes sensations panthéistes. Elle diffèrent de celles-là, surtout, dont les fées, nains, diables, kobolds présentent, comme ceux que l'on voit aux tableaux du vieux Breughel, les traits multiples et précis, les déformations particulières de l'individu véritable et complet, chacun fixé dans sa forme et son caractère, âme malicieuse, sournoise, cruelle ou amicale, engagée dans un corps de matière solide, mêlée dans un monde merveilleux, mais sérieux et dense, à des aventures où tout se passe suivant les lois du logique et présente les apparences précises du réel.

C'est presque la même différence que nous avons notée entre

une certaine poésie anglaise et des œuvres bien plus lentes, morales et réalistes (Meredith et Matthew Arnold eussent dit anglo-saxonnes) de la même littérature. Elle s'explique peut-être, si l'on se rappelle que Shakespeare naquit à trente lieues du pays de Galles, au bord de cette rivière Avon que nos Bretons appelleraient Aven. C'est trop, sans doute, que de vouloir l'enrôler sous le drapeau du Celtisme ; il suffit de ne pas permettre aux pangermanistes de le présenter comme un des génies de leur race — si tant est que leur race est sans mélange. Mais s'il était possible de connaître ceux de ses ancêtres qui vivaient ensemble au VIe siècle — ils devaient être des milliers d'hommes — probablement on y trouverait plus d'indigènes que d'Anglo-Saxons. Une chose est certaine, c'est que dans la poésie de Shakespeare, les traits dominants sont de ceux que les Anglais considèrent comme proprement celtiques. N'est-il pas remarquable qu'entre tous les grands écrivains de leur langue, c'est un Gallois, Meredith, qui, par l'intensité de vie de ses créatures, par la vérité, la logique et la profondeur de sa psychologie dans l'arbitraire et presque le fantastique des situations, par ses caprices, la rapidité de son esprit qui devient celui de ses personnages, sa verve dansante, le soudain et la hauteur de ses essors, enfin, rappelle le plus Shakespeare. Dans le dernier de ses romans, dont le titre seul dit l'idée[1], Meredith oppose justement toute la souplesse imaginative du Celte à l'énergie volontaire et concentrée de l'Anglo-Saxon.

Ce n'est pas de l'énergie concentrée qui se révèle dans ce que l'on découvre de la personne du poète. Il fut « *the gentle Shakespeare* », l'un de ceux dont la figure inspire à qui les fréquente plus de tendresse que de respect — « *my Shakespeare* », disait Ben Jonson, qui fut son ami — « le doux cygne de l'Avon », probablement une âme de vouloir et de résistance faibles. Car tant de sensibilité flexible, une telle aptitude à se muer idéalement en formes différentes ne supposent pas une puissante armature morale. L'amour lui est apparu comme une maladie, une intoxication dont rien ne peut arrêter le progrès, quelque chose comme le dévelop-

1. *Celt and Saxon*, œuvre posthume de Meredith.

pement fatal d'une image qui naît d'un hasard et dissout dans la créature toute raison, toute puissance de se commander et de se conduire. « *Poor worm, thou art infected* », dit son Prospero, de Miranda, — et telle est la triste idée centrale de ses plus charmantes comédies. Telle fut certainement sa propre expérience. Sous les prestiges de Mary Fitton, il fut Antoine, aux petites mains de Cléopatre. Antoine, Roméo, Jaques, Posthumus, Macbeth, Hamlet, tous ces vivants personnages qu'il n'a certes pas observés, copiés dans le monde extérieur, mais tirés de lui-même dans une poussée d'imagination créatrice, — en combien d'entre eux, la retrouvons-nous, cette âme, à divers moments, en diverses attitudes de la vie, à divers degrés de déséquilibre ! — âme changeante, multiple, impuissante pour l'action, dénuée de force et de volonté stables, parce que trop facilement envahie, possédée, menée par des rêves.

V

Ainsi Shakespeare, qu'il apparaisse surtout comme un Celte, ou surtout comme un enfant de la Renaissance, semble toujours bien loin de l'Anglais que nous connaissons. Anglais, il l'est pourtant, et très profondément, si l'on prend le mot dans son sens général et courant à l'étranger, celui qu'il a pour tout le monde en France, quand on parle du peuple anglais ou de la poésie anglaise. La qualité fondamentale de son œuvre, l'imagination passionnée, on la retrouve en toute cette poésie, — non moins intense aux temps de Browning et de Swinburne, ou bien de Keats et de Shelley, qu'au siècle de Shakespeare ; et si dans la vie, ce caractère est devenu moins visible, c'est probablement par un effet des impératifs modernes qui n'en permettent pas la manifestation. Entre les Anglais de la Renaissance et ceux de notre présent, le contraste, en effet, n'est pas, comme il semblait d'abord, d'une faune à une autre faune, mais de la nature à la règle, — du désordre, par excès de liberté, à l'ordre, on peut dire

à la santé, par obéissance à des disciplines peu à peu apprises, qui sont celles d'une hygiène morale. Or, là n'est pas la caractéristique essentielle et durable d'une âme. Car son degré d'équilibre, de résistance et de forme est variable. On le voit baisser, et la personne tendre à se dissocier sous les influences de la maladie. Ce qui ne change pas, c'est une certaine composition d'un esprit, et par suite certaines aptitudes et tendances. Sa pensée est faite d'images directes et, par là, facilement émouvantes, ou bien de représentations abstraites, qui n'en sont que des signes. Il est intuitif ou analytique; il vit dans le présent, ou bien dans un monde d'idées et sentiments qu'il élabore et porte en soi ; sa vision des choses est libre, ou bien les suggestions de la passion ou de la volonté, les réactions d'un « moi » trop véhément et toujours prêt à s'émouvoir, viennent la déformer.

Or, ce qui se traduit chez les Anglais, à tous les moments de leur littérature, c'est un trait de cet ordre : prédominance de l'imagination concrète et du sentiment sur la pensée raisonnante, et l'on peut dire aussi des activités de l'âme sur celles des sens. C'est en somme, si paradoxal que cela paraisse, quand on pense à l'Angleterre la plus évidente, celle des affaires et du sport, un élément lyrique, — celui-là même qui fait, avec l'indubitable suprématie de la poésie anglaise à toutes ses époques, les souverains pouvoirs d'émotion, les hauts essors, non seulement du drame au XVIe siècle, mais du roman au XIXe. Toutes les grandes œuvres littéraires de ce peuple seraient à citer, si l'on voulait prouver, avec la persistance de cet élément, l'importance naturelle, chez l'Anglais, de cette vie intérieure que toute l'éducation et toutes les consignes sociales, aujourd'hui, tendent à faire plus intérieure encore, puisqu'elles en répriment les gestes. Il faut avoir l'habitude de ces romanciers et de ces poètes pour sentir à quel point la littérature française fut jadis expression logique d'idées générales, et, depuis un siècle, traduction artistique et colorée de sensations, c'est-à-dire, dans l'un et l'autre cas, de faits mentaux qui ne sont pas intégrés dans notre vie la plus personnelle et profonde. Henry James, qui connaissait et admirait profondément la France, a noté ce dernier trait; je crois que c'était à propos de Loti ; mais, sûrement il pensait aussi

aux Goncourt, à Flaubert, à Hugo même, en les comparant à leurs équivalents anglais, de Byron à Carlyle et à Browning.

Sans doute, il est difficile de prouver par des mots, des vérités de cet ordre. Mais pour qu'elles apparaissent au lecteur, il suffira peut-être qu'il se rappelle tels personnages de romans anglais bien connus en France. Par exemple le Dick Heldar de *la Lumière qui s'est éteinte*, dont la vie profonde, les ardeurs de rêve, de regret, de désir, les violents mouvements de volonté, semblent croître encore dans la nuit où sa cécité l'isole, et dont tout le silencieux effort est pour dominer et cacher son désespoir. Avant même qu'il soit aveugle, tels sont en cet artiste le volume et l'activité du monde intérieur, que les réalités du dehors s'effacent sous l'afflux des images nostalgiques qui l'enfièvrent, l'agitent, et fixent ses yeux. Il ne peint que des visions, tantôt les siennes, chargées de significations spirituelles et mystérieuses, comme celles de tant de peintres anglais dont l'art est surtout une poésie, — sa « Mélancolie » par exemple, dont la désespérance se traduit par un rire qui fait mal, — tantôt celle d'un Edgar Poe, ce voyant de même race. Évidemment un tel personnage est extrême, — extrême à la façon d'un Lear ou d'un Macbeth, car c'est la même espèce de génie qui l'invente et se manifeste en lui. Mais prenez un type tout opposé, le plus prosaïque et quotidien qui soit, le Clayhanger que Bennett nous raconte, au cours de trois romans, dont l'art semble tenir de la photographie, en nous disant tout de son enfance, de sa famille, de ses voisins, de ses amis, de son imprimerie, de son mariage et de son ménage, en évoquant, par derrière, le décor de brique, toute l'atmosphère terne, et fumeuse, et lourde des Cinq Villes[1]. L'auteur a voulu peindre l'Anglais provincial, moyen et contemporain, qui passe les deux tiers de ses journées sur des chiffres ou devant des machines, et n'a jamais rêvé d'un caprice, pas même d'un plaisir. Or, un tel récit est l'histoire épique et complète d'une âme, avec tout son profond dessous de rêve et d'inconscient, avec ses infinies réactions de sensibilité à des faits et nuances imperceptibles, mais qui, pour elle, ont des significations capitales, — avec ses insuffisances et ses lacunes, mais avec sa beauté, qui est

1. *Clayhanger, Hilda Lessways, Those Twains.*

dans sa richesse de sentiment et sa force virile de vouloir et de fidélité, avec son unique et lente floraison d'amour, interrompue comme la montée de sève dans un arbre que le feu ou le gel ont frappé, et tout d'un coup reprise au bout de dix années, — avec son moment suprême de bonheur, et puis, dans le dernier volume de la trilogie, le lent retour, à travers tant d'émois et d'inquiétudes secrètes, à la prose et la réalité, la leçon de tolérance et de patience qu'elle apprend de sa nouvelle vie, enfin son heureux et sage effort d'adaptation à une autre âme.

Dans ces romans, tout le dehors sensible qu'un Goncourt, un Daudet, un Zola, un Huysmans, nous eussent décrit en termes d'art — d'un art sans cesse étudié — compte beaucoup moins que l'invisible dedans ; les événements eux mêmes ne sont rien, ou du moins tout leur intérêt se limite à leur effet sur l'être intime dont ils décident et font apparaître les intermittentes poussées. On a l'impression des moments et changements successifs de l'homme, de ses durées qui s'accumulent, du mystérieux et fatal déploiement, enfin, dans le temps, d'une certaine vie humaine, comme sur l'écran du cinématographe, on voit grandir depuis le germe et puis s'ouvrir une plante, — et ce qui nous étonne en cette vie, c'est l'abondance et le délicat détail de l'élément spirituel. Ce sont des histoires de ce genre, des histoires d'événements tout moraux, aussi lentes, épiques, amplement développées que George Eliot contait, d'un ton bien plus ému, et ce qu'elle faisait apparaître, en même temps que le pathétique secret d'existences très ordinaires, c'est justement la vérité qui se dégage aussi des plus hauts drames de Shakespeare, à savoir que le caractère est fatalité, et que de l'opposition ou des harmonies de ces deux principes : la tendance innée d'une certaine âme, et la pression sur elle du dehors, toute la destinée doit sortir. La leçon que nous enseigne la tragédie d'*Hamlet*, tous les grands romans anglais de notre temps nous la répètent. Et c'est la même faculté qui s'y traduit, je veux dire cette puissance d'intuition psychologique, cette aptitude à créer des âmes individuelles et complètes, à les développer suivant la logique de la vie, dont l'œuvre de Shakespeare présente les suprêmes exemples, mais qui carac-

térise aussi tout le théâtre anglais de la Renaissance, — en sorte que si l'on revenait à l'idée de M. Brunetière, on pourrait dire que la forme dramatique s'étant atrophiée sous les contraintes du puritanisme, le talent naturel et spécial dont elle procédait s'est détourné vers le roman, lequel, au XIXe siècle, serait le successeur et l'équivalent du genre.

Ainsi la faculté qui fut souveraine en Shakespeare n'a pas cessé d'être active, et le plus souvent, quand elle se produit, nous la voyons s'unir, comme chez les dramatistes de la Renaissance, à des pouvoirs, seulement plus surveillés et retenus aujourd'hui qu'autrefois, de lyrisme et de pathétique. Ardeur de poésie, sentiment profond de la vérité psychologique, ces deux traits ont toujours distingué cette littérature.

Comment l'expliquer, ce double caractère, sinon par l'abondance même de cette vie de l'âme qui intéresse plus que tout, et devient l'objet constant et principal d'observation et d'art, — par son intensité, qui peut atteindre à l'excès du rêve et de la passion. Sans doute une telle conception semble paradoxale, si l'on ne connaît de l'Anglais que les dehors, si l'on pense à ceux que l'on a rencontrés dans des hôtels ou sur des steamers, — à tous ceux-là qui ne semblent que se trop bien porter, dont la conversation se limite aux anecdotes qui circulent, dont les gestes sont comme réglés d'avance, et qui trouvent plaisir, à l'âge des soucis et des responsabilités, à pousser d'un trou à l'autre, sur une pelouse, une petite balle pendant des heures. Mais il ne faut jamais oublier deux choses : c'est qu'en ce pays, l'homme intérieur et vraiment personnel diffère beaucoup de l'homme extérieur et social ; c'est que toutes les règles de l'éducation, tous les impératifs de l'opinion tendent à masquer celui-ci sous celui-là. Si l'on connaît les Forsyte et les Pendyce de Galsworthy, si l'on se rappelle l'Austen Feverel de Meredith, le Dombey de Dickens, on sait à quel point de telles âmes peuvent se dévorer sans que rien change de l'apparence. Il faut penser aussi qu'à l'origine de toutes ces disciplines, il n'y a pas seulement une idée aristocratique de forme et d'étiquette, mais un instinct obscur et très fort des conditions de la santé. Sans doute, par l'effet d'un régime de sport et de grand air très spécial, commandé

par cet instinct, appliqué durant des générations, — par les suggestions, sur l'âme, de gestes et d'attitudes voulues et répétées depuis si longtemps, l'homme extérieur a pu finir, en bien des cas, et surtout dans la gentry, par être tout l'homme. Mais la nature tend toujours à reparaître, et si les mœurs la répriment avec tant d'insistance, c'est qu'on la pressent dangereuse. Dans l'âme anglaise, l'excès des énergies — puissances de rêve, de sentiment et de passion, celles qu'ont manifestées avec tant d'éclat, la poésie, le drame et le roman — apparaît comme un principe général et latent de déséquilibre. Les Anglais s'en doutent bien, qui parlent avec admiration, non seulement de la raison, mais de l'équilibre, de la santé foncière de l'esprit français — *french sanity*. Leurs disciplines leur sont nécessaires; loin d'elles, hors du milieu qui les impose, l'individu devient facilement étrange. Il est contradictoire, mais il n'est pas faux de définir l'homme de ce pays, tantôt comme une créature de ruche ou de troupeau, qui ne songe qu'à copier tous ses congénères, tantôt, — et ce fut jadis l'opinion de tous les peuples qui ne connaissaient l'Anglais que séparé de son milieu, — comme un individualiste à outrance et comme un excentrique.

L'excentrique, il abonde encore en Angleterre, parfois isolé, mené par la fantaisie pure ou par la volonté de prendre le contre-pied des mœurs établies, de jeter le défi à la convention et à la société — ainsi Byron, ainsi le lord Fleetwood de Meredith — plus souvent affilié, en clubs et sociétés, à ses pareils, inventeur de nouvelles morales, de nouvelles religions, de nouveaux régimes de vie, suffragiste ou scientiste chrétien, réformateur et sauveur de la société, orateur en plein vent, infatigable apôtre de l'idée qui le possède. Ce type est surtout de l'espèce religieuse et mystique : les sectes qui commencèrent à foisonner au XVIe siècle n'ont cessé de le manifester; et peu importe si la foi qui l'illumine, s'emploie — c'était le cas de Shelley — contre la foi. Il est fréquent dans le roman, notamment chez Dickens, et l'admirable Nevil Beauchamp de Meredith, avec l'exaltation continue de son rêve humanitaire, son indifférence totale aux contingences du réel, et son total oubli de lui-même, en est un exemple achevé.

Ce ne sont là que les originaux ; mais souvent, vienne une secousse, des chagrins, une trop longue solitude, des conditions de vie trop dures, et la rupture d'équilibre commence à se produire. C'est la sensibilité qui s'exagère et la volonté qui fléchit, surtout c'est le rêve qui échappe aux freins de la raison, c'est l'image intérieure qui s'impose, grandit d'elle-même, se projette pour le voiler sur le monde réel, et que l'homme suit, passif, hypnotisé, avec des yeux qui voient ce que nous ne voyons pas. C'est une certaine contemplation qui s'absorbe à propos de tout sur de l'épouvante et du mystère — celle dont le danger fait dire à Lady Macbeth : « Ne regardez pas si profondément... Il ne faut pas penser de cette façon aux choses, ou elles nous rendront fous. » C'est un élément de maladie, comme en Macbeth et Hamlet, de folie, peut-être, comme en Lear, mais c'est aussi, comme en tous ces personnages excessifs de Shakespeare, un élément de poésie, la plus intense qui soit : lyrique, métaphysique, religieuse, car l'exaltation reste intérieure, excitatrice d'activités toutes spirituelles, et qui s'entretiennent, se prolongent — rêves, idées, sentiments, intuitions. Elle ne se dépense pas au dehors, en gestes soudains, comme chez l'homme du Midi.

Dans la vie réelle, de tels états ne sont pas rares ; on les découvre surtout — comme dans le théâtre de Shakespeare encore — en des êtres que la nécessité a menés trop dur, forcés, *hunted, driven*. L'armure morale, reçue du milieu et de l'éducation, les défenses sociales sont tombées : l'âme nue apparaît, frissonnante, devant un monde qui n'est plus que solitude, ombre, effroi, profondeur tragique. De temps en temps les journaux donnent le testament d'un malheureux qui s'est jeté dans la Tamise, une confession de condamné à mort, — parfois, à propos d'un procès, une lettre de passion désespérée : le pathétique ne peut aller au delà. L'homme, alors, parle comme s'il voyait sa vie reculer et se détacher de lui ; il est seul devant l'abîme, devant son Juge, ou bien devant une vision qui l'obsède ; et dans l'exaltation d'une telle heure, l'émotion trouve pour s'exprimer des accents, tantôt déchirants, tantôt d'une paix étrange, solennelle, et déjà comme lointaine. Je me souviens d'une lettre de ce

genre, écrite par un jeune homme qui avait tué sa fiancée et qui devait être pendu (la justice est stricte et biblique encore en Angleterre). Il la revoyait, comme le malheureux héros de Tennyson voit naître, croître lumineusement, s'effacer, revenir dans la nuit de son rêve, la face pâle, obsédante et fixe, les paupières closes de celle qu'il a perdue. Il parlait de son crime, non comme d'un acte emporté de passion, mais comme d'un geste nécessaire et commandé. Il avait tué par amour, avec amour, pour que sa fiancée, qui l'avait trahi, ne vécût pas impure : il la voyait purifiée par la mort ; il n'y avait plus en lui qu'adoration. Certains mots ne ressemblaient à rien qu'à ceux d'Othello dont le cœur gonfle et va crever devant le blanc cadavre de Desdémone : (*Pale as thy smock !... Cold, cold, my girl... I kissed thee ere I kill'd thee.*) Si l'on veut connaître, non pas dans un moment de crise, mais au cours d'une vie d apparence quelconque, cette ardeur à sentir, à souffrir, à se tourmenter d'images, il faut lire l'autobiographie de Mark Rutherford, un grand poète dont la destinée a fait un commis, et qui, sous la domination d'un patron sans pitié, dans un sous-sol de Londres, où il gratte avec d'autres du papier pendant dix heures par jour, revoit des paysages, s'efforce de se muer en machine, se languit de rêve et de sentiment refoulé, et meurt peu à peu, comme l'oiseau captif de Keats, l'aigle malade, rongé du regret de l'espace. Pour rencontrer des états analogues, mais en des êtres infiniment plus passifs et qui n'ont pas appris à se réprimer, il faut aller à l'autre bout de l'Europe, chez ces Slaves auxquels on ne cesse de penser, quand on commence à pénétrer ces dessous profonds de l'âme anglaise. Seuls au monde, ces deux peuples présentent le caractère de l'imagination que l'on peut appeler *visionnaire*, et qui se traduit souvent dans le regard. Rappelez-vous celui de Chaliapine, quand il jouait Boris Godounov, ce Macbeth slave, qui chancelle, gorgé d'horreurs (en Moussorgsky comme dans le créateur de Raskolnikoff, il y avait du Shakespeare). Regard mystique aussi, comme si le monde sensible s'évanouissant, une indicible réalité se révélait. De là, peut-être, tant de sectes étranges qui pullulèrent en Russie comme en Angleterre : le gouvernement anglais découvre en ce moment qu'il lui faut compter avec ses Doukhobors.

En Russie, l'étrange élément dont nous parlons est évident. Si l'on doutait de son importance chez les Anglais, il suffirait de rappeler ce que furent les ardeurs hallucinées des puritains, shakers, méthodistes, salutistes, les délires collectifs des grands *revivals*, et, de plus, que la plupart des faits et documents de spiritisme et de télépathie viennent de ce pays, — que ses campagnes et ses manoirs sont encore hantés de fantômes comme le théâtre de Shakespeare. Il suffirait de rappeler ce qu'est l'obsession du mystère et le pressentiment du surnaturel tout au long de la littérature anglaise, — le fantastique et solennel rayon dont s'enveloppent tels contes de Kipling, telles évocations de Dickens, tels poèmes d'Edgar Poe (qui fut de souche toute anglaise), de Coleridge, de Shelley, de Blake. Les figures infernales, le Satan même de Milton y baignent aussi, prenant dans leur immensité je ne sais quels aspects de vapeurs et de spectres. C'est la clarté où le prince de Tennyson voit, en de soudains accès, la substance des choses fondre, et sa propre personne se révéler fantôme, — et telle fut la constante vision qu'eut Carlyle de l'homme et de l'univers : une apparence, une procession d'apparences qui n'émergent de la ténèbre que pour y retomber. A l'état intermittent ou chronique, tous les écrivains que nous venons de nommer sont des voyants ; les facultés que manifestent leurs œuvres sont l'opposé de la raison, c'est-à-dire de ce qui nous apparaît comme la santé. Plusieurs d'entre eux, comme Poe, Cowper, Swift furent des malades. Rien d'étonnant s'ils excellent à peindre les états étranges ou extrêmes de la vie mentale ou morale, les paroxysmes de l'émotion, les crises et tempêtes de l'âme où elle finit par sombrer. La littérature du peuple qui, plus que tout autre, aujourd'hui, pratique le culte de la santé, a plus que toute autre évoqué ces désordres où les forces intérieures de l'homme, parce qu'elles ne se font plus équilibre, se révèlent dans toute leur saisissante grandeur.

C'est ici le royaume même de Shakespeare, dont chacun de ces poètes, par un trait ou par un autre, semble une émanation. Lyrisme, sentiment obsédant des réalités morales et du mystérieux au-delà, imagination concrète et rêve visionnaire, aptitude à pénétrer dans les âmes, intuitions profondes et

dramatiques des dangereuses énergies qui couvent en elles, sous les calmes surfaces de la raison et de la civilisation, — tous ces pouvoirs, qui sont à divers degrés les leurs, se rassemblent dans le sien, qui seul est souverain. Pour Taine, c'est ce dernier trait, la puissance à faire apparaître les dessous profonds de la créature spirituelle en la bouleversant, qui fait la grandeur incomparable du théâtre de Shakespeare. Sans doute, on peut découvrir en Taine une trace de ce romantisme dont il a dénoncé le poison, mais qu'il avait goûté. Dans la création shakespearienne, il acclamait une œuvre qui procède de l'imagination intuitive, et non pas de la raison, — moins encore de cette raison classique dont il a dit les vertus, mais dont il a si souvent répété les insuffisances et marqué les limites. De plus, il était psychologue, et son analyse de l'esprit, poursuivie jusqu'à la Salpêtrière, l'avait amené à cette thèse, que l'homme est fou par nature, et que la perception extérieure est une hallucination vraie. Le théâtre du grand poète anglais vérifiait toutes ses conclusions. Non seulement il n'était pas un produit de la raison, mais la raison y apparaissait comme un équilibre instable, la déraison comme l'état naturel où l'homme tend toujours à retomber. La psychologie y sortait de la pathologie.

C'est là, dira-t-on, un point de vue trop particulier, celui du spécialiste admirant en un poète une intuition soudaine et juste de l'objet que lui-même a méthodiquement étudié. Mais l'objet dont il s'agit ici, c'est tout simplement l'homme, l'homme intérieur, essentiel ; et c'est pourquoi le point de vue spécial se confond ici avec le point de vue général, humain, — avec le point de vue dramatique aussi. Car le drame est dans les âmes, et le degré de sa puissance se mesure à la fois au degré de leur vérité, et au degré de leur tragique. Or, le tragique, c'est le malheur qui les attaque ; c'est le choc qu'elles en reçoivent, d'autant plus grand, plus puissant à exciter notre horreur ou notre pitié, que nous le voyons se propager plus profondément en elles, les ébranler de souffrance et d'émotion, les renverser peut-être pour toujours. Car la souffrance et l'émotion sont bien des principes de désordre et de maladie. Elles se prennent à la raison, à la volonté, pour en dissocier peu à peu ou brusquement les synthèses, pour déclen-

cher le jeu automatique des impulsions, des images, du rêve. On peut préférer des spectacles contraires, un théâtre où tout soit discipline sociale et perfection de l'esprit, expression noble et mesurée, nuance délicate, raisonnement bien lié et mené jusqu'au bout. On peut préférer l'ordre à la violence et la civilisation à la nature.

Mais si parfait que soit un tel art, l'effet dramatique en est moins puissant. Car puisque la tragédie est dans les âmes, plus violents et profonds seront ses effets sur les âmes, et plus elle sera grande, — et pour atteindre à l'extrémité du tragique, il faut aller jusqu'à la ruine des âmes. Et il faut que tout se passe suivant les démarches logiques et secrètes de la nature et de la vie. Il faut que dans un roi Lear nous sentions d'abord l'âge et le tempérament, la capricieuse impatience, la tyrannique faiblesse du vieillard impulsif, sensible et passionné. Il faut que nous apparaisse l'ébranlement immédiat produit par le premier coup, la soudaine profondeur du déséquilibre, comme d'un chêne séché par le temps, que la hache a touché, et dont la fissure aussitôt s'étend jusqu'à la base. Qu'on nous montre tout le retentissement de l'émotion excessive, la fièvre, le geste qui se précipite, la pensée qui s'accélère, le tremblement de la barbe blanche, les furieux départs, en tempête, et les retours automatiques du vieux roi ramené, comme en rêve, sur la scène par l'idée qui l'exalte et le possède. Voyons la folie naissante, l'étrange et presque solennelle terreur de l'homme qui la sent obscurément monter en lui (*not mad, sweet Heaven! I would not be mad!*), — et puis la seconde atteinte, le déchaînement redoublé de la passion, les moments subits de calme : calme tendu, menaçant, terrible, comme au cœur d'un cyclone [1]. Quel pathétique alors de la démence déclarée, de la scène inouïe sur la lande, sous l'éclair et le tonnerre, dans la solitude et la nuit où le vieil homme jette son délire, et le bouffon ses ironies ! Plus purement psychologique encore, est le drame dans *Hamlet* : drame d'inaction, non d'action, l'exagération du rêve et de la pensée, chez le prince, la tendance constante de l'énergie spirituelle à se dépenser en idées et en images, de l'émotion à en précipiter

1. *I will not trouble thee, my child, farewell,*
We'll no more meet, no more see each other...

le jeu, paralysant en lui la faculté d'agir, en sorte que la tragédie n'est que cela : le graduel effet de désorganisation produit en un certain caractère par l'idée obsédante d'un certain devoir dont il n'est pas capable. Et cette histoire d'âme n'est si émouvante que parce qu'elle est si fatale et si vraie. A cet esprit noble et méditatif qui, dès le début, se révèle isolé, concentré déjà dans la douleur et le soupçon, mais dont la faiblesse ne se montre pas d'abord (voyez la précision serrée de son interrogatoire, quand Horatio et les deux soldats lui révèlent ce qu'ils ont vu), l'apparition, les paroles du fantôme ont imposé une secousse terrible, et les effets de désordre, — incohérence de parole, agitation du geste, demi-folie du rire — se manifestent aussitôt. Le reste suit, mené par la seule nécessité psychologique, d'autant plus évidente que Shakespeare a pris soin, dans *Hamlet* comme dans *Lear*, de placer, à côté du héros le plus tragique, un personnage secondaire (Laertes, Gloucester) dont la situation est exactement la même, et dont le drame pourtant est différent, simplement parce que sa structure d'âme est toute autre. Mais en Macbeth, l'assassin, des dispositions, une maladie très analogues à celles d'Hamlet reparaissent : l'homme est faible, enclin au rêve, à la méditation, lui aussi, — encore plus facilement obsédé d'images, sans résistance contre d'impérieuses suggestions. Voyez celles que lui jettent les sorcières, s'emparer, du premier coup, de lui, — et puis l'idée fixe naître, grandir et, si vite, l'absorber, *l'isoler*. Voyez la domination sur lui d'une volonté supérieure, — Lady Macbeth qui le reprend comme un enfant, et le mène inflexiblement jusqu'à l'acte : un acte qui dépasse ce que ses nerfs et son imagination peuvent supporter. Car, au fond, ce meurtrier est un poète. Dans l'instant qui suit le crime, ce qu'il pressent, ce qu'il perçoit, en retrouvant la paix immense de la nuit, en écoutant son infini silence, comme il écoutait, immobile, hagard, la peur des deux valets (*listening their fear*) — ce qu'il rêve, en regardant ses mains, dont le rouge lui « arrache les yeux », et lui semble envahir peu à peu le monde, ce qui le secoue quand passe le cri lointain de la chouette, tout cela, c'est le commencement de la maladie, sans doute, mais c'est la plus tragique et mystérieuse poésie qui soit. Musset s'en

est inspiré, et presque tout le théâtre de Maeterlinck nous répète l'obscure, secrète et haletante émotion de cette scène.

Un tel personnage n'est pas seulement un poète : c'est un voyant. En Macbeth, comme en Hamlet et Prospero, se révèle l'étrange faculté d'intuition métaphysique que nous avons vu se traduire à divers moments de la littérature anglaise. Sous les yeux hallucinés du chef qui a forcé sa nature en tuant, du prince qui doit forcer la sienne pour tuer, comme sous le profond regard de l'enchanteur, la réalité des choses s'évanouit, et sur le théâtre shakespearien, nous reconnaissons le rayon spectral — le même que Carlyle a vu se projeter sur les perspectives et les multitudes de l'Histoire. L'homme est une ombre qui marche, la vie, une flamme brève, qui s'allume et tremble un instant entre deux néants, — c'est-à-dire ce que nous savons aujourd'hui : un phénomène, une pure forme dont la matière toujours est en train de passer ; et cette matière même, qu'est-elle qu'une apparence? Le temps, c'est un banc de sable, émergeant dans un océan sans limite. Et le monde, aussi, se tisse de la même étoffe que nos rêves. Comme les esprits de Prospero ont fondu dans l'azur, comme toute l'insubstantielle évocation du magicien, chaque chose, « ce vaste globe lui-même, oui, et tous ceux-là qui le possèdent, vont disparaître sans laisser un vestige ». Mais si tout s'évanouit dans le gouffre, tout en sort éternellement, comme sur le théâtre de Shakespeare, quand Hamlet et tous les héros sont morts, le rideau ne se baissant pas, nous voyons continuer la vie, et se préparer un nouvel ordre, de nouvelles destinées. L'abîme n'est pas vide ; une indicible et solennelle réalité s'y laisse pressentir : la Puissance fatale qui mène toute tragédie.

Voici donc s'ouvrir la profondeur d'ombre, celle dont le mystère a tourmenté tous les hommes. On la pressent, on la découvre partout, derrière la fantasmagorie du poète. Tous les rêves de ses créatures s'achèvent dans le rêve sans fin que chaque race a peuplé de ses figures et symboles, celui que les Puritains commençaient à fixer, pour s'en obséder, à l'idée du Dieu biblique et de sa loi rigoureuse. Ce Dieu particulier n'apparaît pas dans l'œuvre du poète ; le rêve reste général,

— non pas seulement métaphysique, pourtant, mais religieux, parce qu'il s'accompagne de cette émotion, de ce tremblant besoin de l'infini et de l'éternel (*there's nothing serious in mortality*), de cet appétit de justice, après toutes les injustices de la terre — de cette mélancolie et de cette lassitude aussi (*this world-wearied flesh*), de cette méditation du sens de la vie et de la mort, enfin, qui n'ont jamais cessé d'inspirer la poésie et la pensée de l'Angleterre, et qui font la vivante réalité de sa religion. C'est l'honneur de ce peuple d'avoir été, depuis son origine, plus constamment que beaucoup d'autres, hanté par le mystère. Mais c'est la noblesse de l'homme de s'inquiéter du mystère. Parce qu'il l'a sondé, comme notre Pascal, avec tant d'insistance et d'anxiété, Shakespeare parle à tous les hommes, et le trait le plus anglais de ce génie en est aussi le plus humain.

ANDRÉ CHEVRILLON

CEUX DU MORBIHAN

MATHURIN LE RESSUSCITÉ[1]

Peu à peu les réflexions de Brien l'amenèrent au dégoût d'un labeur qui ne pouvait pas améliorer l'existence de sa famille. Comme il était honnête homme, parfois, il prévenait le gentilhomme que, de la semaine il ne les verrait pas, sa femme et lui, à son château. Ne valait-il pas mieux s'abstenir que de mal besogner?

Joséphine accueillait avec joie ces congés qui les privaient cependant de leur indispensable salaire. Tandis que Mathurin rôdait à travers les bois dans un besoin de solitude, — et peut-être secrètement attiré par l'effroyable souhait qu'il avait formulé, — sa grosse épouse trottait de ferme en métairie, provoquant les générosités des ivrognes du pays.

Les trois gnomes, actifs comme des mulots, vagabondaient, pillaient ou quêtaient leur nourriture, de Trévera à Questembert.

Or, Brien se préparait à « la chose » qu'il avait déjà résolue.

Souvent, il rencontrait des mendiants, habillés avec des feuilles mortes cousues l'une à l'autre, aurait-il semblé. Ces

1. Voir la *Revue de Paris*, du 1er mai 1916.

chercheurs de pain rampaient comme des limaces hors des vallons mouillés afin d'atteindre les châteaux, ces greniers d'abondance.

Les mâchoires en avant, ils se dépêchaient vers les tourelles qui montaient d'entre les futaies bleues. Toutes les ruines humaines de Keranibo à Pluherlin s'acheminaient sur leurs cannes, leurs béquilles, leurs genoux ou leurs poings vers ces grandes demeures dont les noms prestigieux emplissaient d'aise leurs gosiers : « Mon château de la Huandière ! Mon manoir du Callac ! Ma maison noble de Floranges ! »

Parmi les mendiants, Brien reconnut Tournemouche, l'ancien journalier du Lizio ; Cimetière, le savetier perclus, et encore Grand-Guillot et Branferré, les forgerons ; le gros Croquille, la petite mère Houillepot, des hommes et des femmes qui furent valeureux à l'ouvrage et patients dans la misère. Maintenant ils paraissaient presque satisfaits d'être rentiers de par leurs infirmités.

— Non ! Non ! Moi.. je n'accepterai pas... C'est des lâches.

Ainsi monologue Mathurin qui ne veut plus se résigner.

A retourner dans sa tête cette simple pensée, son excitation grandit.

Soudain, à l'orée du bois de Pancoat, il rencontre le long M. de la Huandière, perché comme un héron mélancolique sur un baliveau renversé parmi les bûcherons dont les cognées sonnent un peu plus loin sur les poitrines des beaux hêtres.

« Hélas ! mes pauvres arbres, songe le châtelain. Mais j'ai besoin d'argent ! »

Il aperçoit Mathurin qui veut l'éviter. Le gentilhomme l'interpelle avec le sourire à la fois bienveillant et hautain des hommes de sa qualité :

— Ah ! c'est vous, Brien? Pourquoi vous sauver, mon brave?

Se sauver, lui? Il tangue de sa jambe panarde sur sa jambe droite, ce qui lui permet de faire peu de chemin avec de grandes apparences de mouvement.

— Approchez, Brien, approchez !

Il est prêt à crier au châtelain :

« Est-ce que je vous dois quelque chose? » Comme il l'a entendu dire à un insolent valet de la Huandière. Malheureu-

sement, le ton n'y serait pas ; l'impertinence est une vertu qui ne s'acquiert qu'au commerce des grands. Il se tait donc et fixe terriblement les guêtres du gentilhomme. Il va bien voir si son monsieur osera l'ennuyer !

— Mon ami, depuis quelque temps vous vous dérangez. Seriez-vous malade?

Brien secoue la tête.

— Eh bien ! si vous ne souffrez pas, je ne saisis pas le motif de vos absences. Que diable ! mon pauvre homme, songez au moins à vos enfants. Ils pâtissent par votre faute.

Les prunelles du tâcheron osent maintenant regarder la blouse de chasse dont le gentilhomme est revêtu.

— Voyons ! Brien, ne me répondrez-vous pas? Enfin, tant pis pour vous ! Vous êtes absolument libre !

Alors le regard du révolté saute au visage de M. de la Huandière et il bredouille, tellement les mots s'écroulent comme des pierres dans sa bouche :

— Y... y ne man... manquerait plus que... que ça !

— Parlez plus clairement ! Que signifie? — reprend le châtelain avec hauteur.

— Je dis... je... J'ai dit qui... qu'il ne... qu'il ne manquerait plus que ça.

— Vous vous exprimez avec obscurité, Brien, néanmoins je crois saisir votre pensée. Vous semblez supposer que je pourrais vous retenir au travail contre votre gré?

Mathurin incline plusieurs fois le front.

— Ainsi, mon pauvre homme, vous pensiez que je vous forcerais à travailler malgré vous à mon service? Dieu m'en garde, mon garçon. Je regrette d'autant plus vos caprices que vous êtes un ouvrier consciencieux.

— Ah ! Ah !... Ah ! Ah ! vous dites con... consciencieux... Eh bien ! moi... moi... je n'en dirais pas... Je ne dirais pas la même chose de vous... ah ! ah ! pour sûr ! Ah ! Ah !

Jamais Brien ne s'était exprimé si clairement. Sa fierté lui permet maintenant de soutenir les regards de son maître. Il est son égal ! Ah ! oui, dame ! son égal.

Doux et timide de son naturel, M. de la Huandière sait pourtant avoir l'aise d'un gentilhomme dans les cas difficiles. Il reprend avec condescendance :

— Je crois vous avoir toujours traité avec justice et bonté, Brien. J'ai consenti à vous loger gratuitement, ce que je n'accorde jamais, par principe, aux gens employés sur ma propriété. Vous m'en récompensez singulièrement.

Avec des cris rauques qui attirent l'attention des bûcherons et les obligent à poser leurs cognées, Mathurin proteste, hors de lui :

— Ce n'est pas pour moi... ce n'est pas. . c'est pour votre bien que... parce que... oui, parce que vous aviez besoin de nous, que... que... que...

— Assez ! J'ai compris, — l'interrompt M. de la Huandière, — et comme je ne veux pas vous retenir prisonnier, je vous délivre. Vous quitterez demain ma chaumière de Grâce.

Cette décision imprévue abasourdit d'abord Brien. Il cherche une réponse. Il n'en trouve d'autre, en sa fureur, que d'aller toiser le châtelain. Il se place devant lui à le toucher et il essaie de l'intimider par l'étincellement de son œil clair. Hélas ! la taille insuffisante de Brien est écrasée par la stature svelte du seigneur calme et sûr de ses droits.

Les bûcherons eux-mêmes ne peuvent se retenir de rire en voyant les efforts de Mathurin, afin de grandir son corps crapoussin et donner à la petite boule aplatie qui lui tient lieu de tête une expression aussi digne que celle de la figure ovale, aux grands yeux et aux fines moustaches, de M. de la Huandière. Non ! la comparaison n'est pas possible.

Voyant sa dernière chance de lutter par la parole et le geste lui échapper, brusquement, Mathurin saisit une cognée, et la dresse sur le châtelain :

— Allons ! faut s'expliquer une bonne fois, — braille-t-il.

— Holà ! — fait le gentilhomme qui se recule vivement.

Les bûcherons s'interposent et arrêtent le révolté qui voulait assommer M. de la Huandière. Les premiers, ils proposent de le conduire à la gendarmerie. Paisible et triste, le châtelain croise les bras et déclare :

— Non ! Non ! pas de prison pour ce père de famille... Brien, si vous m'aviez tué, qu'en serait-il advenu pour votre bien? Partez, malheureux ! Allez très loin. Je ne porterai pas plainte ; seulement, je le répète, demain vous quitterez Grâce.

Les paysans présents, — il en était accouru des champs, — admirèrent la magnanimité de M. de la Huandière. Écrasé de honte, de fatigue et de désespoir, Mathurin s'éloigne d'un pas chancelant.

Le châtelain l'observe et demande à ses bûcherons :

— Ce pauvre Brien s'enivrerait-il comme sa femme?

— Il était plutôt trop à jeun, — répond un vieillard.

*
* *

Une dernière fois, Brien couche dans la chaumière couleur de pain noir et tandis que sa femme enivrée rit au long de la nuit et que pleurent ses enfants affamés, lui, ressasse :

— Ah ! Mauviette ! Les propriétaires ! Joséphine ! Les petits ! Pfeu ! pfeu ! Cette fois personne ne me reprochera ma mort, je pense?

L'aube tardive d'octobre venue, Joséphine se leva, la face cendrée comme le temps. Elle se souvint qu'ils devaient déménager avant le soir, et, dans sa contrariété, elle insulta son mari sur sa stupidité :

— Nous en aller? Où veux-tu porter nos hardes, Mathurin? Le sais-tu, mal poli? Dans quel endroit mèneras-tu nos meubles, failli père?

Les larmes de Joséphine jaillirent de ses yeux cerclés de muqueuses rouges, elles jaillirent d'autant plus abondantes que la journalière les avait nourries de cidre, de poiré et d'eau vulnéraire.

— Répondras-tu, grand charnier? Partir de cette bonne maison qu'on ne payait point pour courir l'aventure?

Elle lui envoya son sabot à la volée. Il le reçut à la joue tandis qu'il se vêtait soigneusement de ses meilleurs habits.

Enhardie par ce succès, Joséphine excita ses enfants :

— Il nous jette à la rue, ce maudit ! Va-t-en t'agenouiller devant le monsieur de la Huandière. Peut-être qu'il te pardonnera.

— Ah ! mes enfants, votre père vous retire le toit des épaules et le pain de la bouche.

Le poulpiquet trépignait, le cou-tors se suspendait au bras de son père et la naine voulait le frapper avec un balai de genêt. Ils criaient :

— Va demander pardon, papa !

— Assez, vous autres, — ordonna-t-il ; et lourd et auguste, il sortit de la chaumière, endimanché, quoiqu'on ne fût qu'au mercredi.

— Où vas-tu, habillé de ton costume de noce? Sois bien humble chez notre monsieur? Porte-lui soumission. Où vas-tu donc? Ah ! le grand misérable, il ne demandera pas merci, — reprit Joséphine atterrée en remarquant que Mathurin tournait le dos au château. — Puisque tu ne veux pas aller t'agenouiller, va-t-en pour toujours ! Ne reviens jamais. On n'a pas besoin de toi. Mes pauvres petits, votre père nous laissera périr ! Ne reviens jamais, jamais, maudit gueux !

A cinquante pas plus loin, Brien s'étant retourné ne remarqua pas un mouvement de tendresse chez ses fils ou sa fille. Leurs mains comme les vrilles des plantes grimpantes s'étaient accrochées à la jupe terreuse de leur mère et ils méprisaient ce père que le hasard mystérieux qui fait voler les graines plumeuses, ici ou là-bas, leur avait donné.

— Je suis chassé de partout, de partout, — se répétait Mathurin avec l'opiniâtreté qu'il apportait en toutes choses, sa cervelle étant aussi noueuse qu'une souche de chêne. — Je ne travaillerai plus au château ; me voici sans logis. J'ai perdu ma famille. Rien ne me reste ; tant mieux ! On va donc trouver enfin le bout de sa misère.

Son remords s'en allégea. Avait-il seulement du remords? Le remords n'est-il pas l'apanage des esprits distingués?

Mathurin se sentait définitivement étranger aux guérets, aux prairies, aux routes, aux hameaux parmi lesquels il s'avançait comme l'habitant d'une autre planète tombé par hasard sur la terre. Au carrefour du calvaire de Pencoat, changeant de direction, il prit le chemin de Trévéra. Ses lèvres en mouvement récapitulaient :

— Deux tourtes à payer ! Une ficelle ! Le sel ! Ma pelle reforgée ! Les sabots ! C'est tout !

Cette énumération l'épouvantait. Il tâta sa poche. A la fourche des chemins de Pleucadeuc et du Hersé, il s'assit un

instant sur l'entablement d'une croix de granit, afin de sortir avec sécurité de la blague à tabac qui lui servait de porte-monnaie trois pièces d'argent et des sous. Il essaya de calculer ses dépenses :

— Le compte y sera peut-être ? Oh! dame! si ça n'allait pas?

L'inquiétude rapprocha ses lèvres rasées de son nez.

A Trévéra il monta le vieux bourg, et s'arrêta devant une épicerie. L'étalage de cette boutique installée dans une maison médiévale affleurait le pavé de la ruelle. Le sol montant avait enterré ce bâtiment. S'étant courbé, il frappa de l'index aux carreaux de la baie cintrée et la grosse épicière écrasa son nez contre la vitre.

— Voici vingt-deux sous pour les sabots et le sel.

— Vingt-trois, Brien. Ta femme m'a pris une pelote de fil au chat.

La commerçante ouvrit la baie et reçut l'argent.

— Comme tu es beau, Mathurin! Serais-tu de noce?

— C'est tout comme, — répondit-il gravement, et il se rendit chez le boulanger Lernivaux.

Dieu du ciel ! Quelle odeur à vous faire aimer la vie s'échappait de cette venelle ! L'arome des grands champs de froment se condensait dans les narines avec une tiédeur qui vous ouvrait la bouche. Par contraste, au milieu de ses pains dorés, le boulanger, havi par la chaleur de son four, semblait un bonhomme de farine que n'aurait jamais pu brunir son feu.

— Lernivaux, je viens payer mes tourtes en retard.

— Trente-six sous, mon ami.

— Prenez-les.

— A quel mariage te rends-tu, Brien? Te voilà joli comme un jeune homme. Vas-tu danser?

— Ce sera tout comme, — dit-il, et il rentra chez le maréchal Pouliguen, dit Lucifer, un gros rieur frisé.

— Pour ma pelle, combien que je dois?

— Ce n'était pas pressé, Mathurin. Deux sous.

— Tu es bien raisonnable. Prends-les.

— Ah ! mon Brien, je le vois, tu vas sauter et boire. Quelles épousailles dans le pays? Tu vas séduire une galante.

— Oh ! sûr, Lucifer, — répondit le journalier, et il se hâta

d'aller payer encore quelques petits comptes de dix et de quinze centimes.

Sur la place des halles, devant l'ancienne Cohue, Brien pensa :

« Me voici quitte de tout, à ce que je crois? »

Il lui restait quatre sous. Il descendit les marches d'une auberge en contre-bas du terre-plein de la place. Une salle au plafond bombé sous la poussée des « bourrassiaux » qui chargeaient son étage, l'accueillit. Ce plancher pesait aussi sur les âmes des consommateurs, rouliers et tâcherons ; ils aimaient cependant la paix mélancolique de ce débit. Mathurin ne voulut pas s'asseoir sur le banc ciré par le frottement des vêtements. Écarté sur ses jambes, il réclama une « goutte de fort ». Lorsque l'épais verre conique qui trompait le client sur sa capacité lui eut été servi, il but avec une solennité lugubre.

Un métayer qui venait apporter à son bourgeois des fagots, et deux chemineaux, le baluchon sur l'épaule, consommaient en silence et ruminaient leurs petits espoirs de gens de peine. Brutes tendres à leurs heures, ils avaient en vain, comme Brien, cherché la tendresse qui s'exile des hameaux réalistes et des travaux pesants.

Pour son argent, Mathurin put obtenir un second verre d'eau-de-vie et son œil prit de l'éclat. Le débitant, un petit homme jaune qu'une cirrhose emportait, affalé tout le jour sur une chaise basse, crut devoir s'intéresser à la tenue de son client :

— Nous voici donc en fête, Brien? Nous marions quelqu'un?

— En fête ! Ah ! dame oui ! — répondit Brien par politesse ; et, tout aussitôt, quittant l'auberge, il reprit le chemin de la Huandière.

Comme il était sobre, la boisson excitait son énergie. A chaque moment des passants le hélaient :

— Y a-t-il un baptême? Serais-tu le parrain? Qui se marie? Un service des morts peut-être?

Ce sont, en effet, les quatre grands motifs pour quitter son travail en semaine. Brien laissait les gens perplexes.

Dix heures vinrent à sonner au bourg.

— Pas possible, — dit-il, en écoutant l'horloge, et je suis encore ici.

Mathurin court. Soudain il s'arrête et dodeline sa tête. Son œil clair cherche un objet indispensable.

— Il m'en faut ! Il m'en faut, — gronde-t-il.

Malheureux, il revient sur ses pas et prononce d'une voix plaintive :

— Il faut en trouver une, mon bel ami. Il le faut !

A contre-cœur il s'avance vers la Huandière avec une telle mauvaise volonté qu'il semble remorquer lui-même un Brien invisible qui ne voudrait pas le suivre.

Le château d'abord, petit à petit, dans le creux de la main, grandit et s'étale. Dieu ! qu'un château paraît majestueux et menaçant lorsqu'on habite une chaumière ! Les ailes carrées à toitures aiguës s'élèvent dans le ciel. Et que de portes, que de fenêtres dont chacune peut démasquer un maître, un propriétaire, un chef !

Afin de ne pas rencontrer M. de la Huandière, Brien aborde le château par ses communs. Il se glisse le long des troènes taillés qui dissimulent le chenil, l'écurie et la remise.

Jean Bourban, un valet de chambre qui paraît toujours rire parce que sa lèvre supérieure trop courte découvre ses dents, et Françoise la cuisinière, l'aperçoivent :

— Avance à l'ordre, l'ancien, — fait Jean, ex-caporal aux zouaves. — Ah ! mon gaillard, tu veux voir monsieur le vicomte. Je l'aurais parié.

Les poings sous la gorge, Françoise dit au journalier :

— Tu t'es mis en toilette pour demander ton pardon?

— Non ! Non ! Françoise, ce n'est pas pour voir le monsieur que je viens à la Huandière.

— Et pourquoi donc?

— J'ai besoin d'une corde de quelques aunes ; elle suffira.

— Tu déménages de Grâce?

— Il veut lier ses hardes, ce vieux père, — explique Jean. — Attends-moi une minute, je vais te trouver ton affaire.

Lorsque Brien reçoit la corde, le domestique lui recommande de la rapporter sans faute.

— Ah ! dame ! je ne... je ne sais pas si...

— Voyez-vous, ce bonhomme ! Il emprunte et ne promet pas même de rendre.

La cuisinière et le valet éclatent de rire et, presque à voix assez haute pour être entendus de Mathurin, ils échangent leurs réflexions et déclarent les Brien plus bêtes que méchants. A la place de monsieur le vicomte, ils les reprendraient.

***

Une châtaigneraie luisante fermait le vallon du Toulbodic aux curiosités du pays. Entre cette barrière végétale et la rivière de la Claye s'étendait un bois d'ormes morts. Quelle épidémie les avait atteints? Quelques-uns de ces arbres étaient demeurés debout comme des vivants surpris par un trépas foudroyant. D'autres, versés les uns sur les autres, paraissaient les cadavres d'une compagnie fauchée par la mitraille ; quelques-uns de ces géants, couchés sur le dos, ouvraient des bras énormes. Les ormes écorcés avaient l'apparence osseuse des squelettes. Certaines branches, enflées de nodosités, paraissaient des péronés, des tibias, des fémurs.

Brien jette sa corde sur le sol et s'arrête devant un orme qui forme potence avec son unique branche latérale. Un ciel d'octobre tendre et expressif projette sa lumière tamisée sur la campagne rouillée.

Une de ses grosses mains aux doigts déviés posée sur le tronc de l'arbre, Mathurin le tâte avec le geste d'un paysan choisissant une vache sur un champ de foire. Ensuite il tourne sur lui-même afin de se rendre compte du voisinage. Craindrait-il la venue d'un homme? Devant la Claye les saules et les coudriers, essences amies, entrelacées par leurs ramures comme des corbeilles, laissent couler le fil des ans et des eaux en abritant sous leur couvert les martins-pêcheurs de satin bleu ; et les carpes, à leur ombre, montent, ouvrent leurs paupières, soufflent des bulles de leurs bouches cartilagineuses et puis redescendent dans leurs appartements profonds tapissés de chevelures de Vénus.

— Allons ! est-ce pour aujourd'hui, oui ou non?

Qui a prononcé ces mots? Ils ont tinté aux oreilles de Brien.

Il les a peut-être pensés, mais comme ici, dans ce cimetière des arbres, le silence est absolu, sa pensée a résonné comme une cloche. Plus d'hésitation !

— Va-t-en, bon à rien ! Ne reparais jamais, — a crié sa femme ! — Je vous chasse et estimez-vous heureux de ne pas aller en prison, — prononça M. de la Huandière.

Une résolution farouche crispe Mathurin. Il lève les paupières et s'aperçoit qu'en sautant il atteindrait la branche latérale de l'orme. Découragé, il cherche un arbre plus propice. A cinquante mètres, il aperçoit un chêne, le seul arbre vert parmi ce cimetière sylvestre. C'est un colosse rogneux, avec une frondaison étalée d'où descendent quelques branches nouées qui forment une balançoire rustique. Les écoliers de Trévéra viennent parfois s'asseoir dans cette boucle et ils se balancent.

— Hein ! Hein ! — soupire Mathurin.

Lui aussi va se balancer, mais par le cou. Non, ce chêne ne lui convient pas. Il revient vers l'orme et, à pleines mains, la joue contre le tronc, comme s'il l'embrassait, il atteint l'enfourchement et s'avance à califourchon sur la branche horizontale. Il attache la corde prêtée par Jean et calcule la longueur qu'il devra lui laisser. Ensuite il passe le nœud coulant autour de son cou, avec soin, afin de ne pas abîmer le col de sa chemise. Pendant quelques instants, il demeure accroupi, jambes reployées, bouche ouverte, en posture de gargouille, au seuil de ce qu'on ne sait pas, de ce que personne n'a jamais su et de ce qu'il va connaître.

A cet instant, un brochet jaillit comme un dard d'acier hors de la rivière et un rat d'eau se précipite parmi les joncs. Le coup de trompette d'une corneille en vedette à la cime du chêne rogneux retentit. Une fanfare de croassements répond d'un champ ensemencé et un vol ténébreux noircit le doux ciel automnal. Tous les corbeaux crient :

— Va-t-en ! Va-t-en !

Brien saute dans l'espace.

— Ah ! oh ! oh ! heu !

Il tourne, danse, se tord, dilate des yeux effroyables. Oh ! Dieu ! Quoi ! Quoi donc? Sous les secousses la corde s'est allongée et Mathurin arrive à toucher le sol de la pointe de

ses pieds. Abominable volonté, les talons aux reins, il ne veut plus toucher la terre. Il veut mourir vite, vite ! Malgré lui, ses jambes se tendent par secousses, reprennent contact, prolongent son supplice. La conscience n'est pas encore abolie en lui. Brien croit se voir lui-même? Quel épouvantail s'agite à cette branche? Est-ce lui, noir d'asphyxie, ignoble? Il oscille comme une feuille morte et, là-haut, les centaines de corbeaux avertis par la corneille, abattus sur les ormes, le surveillent, leurs becs jaunes tournés vers son corps qu'ils fouiront plus tard, lorsqu'il aura cessé ses gambades. Car il cabriole et la corde s'allonge et la branche véreuse craque.

Maria Feuillagine, la patouresse de Kerbizien, paissait ses vaches dans le pré du Herlo sur l'autre bord de la rivière. Elle raconta plus tard qu'elle avait ouï comme des sanglots d'agneau et ne s'en était pas d'abord étonnée, sachant que les métayers du Guern, ses voisins, avaient acheté des brebis à la dernière foire de Saint-Fiacre. Ensuite la curiosité de voir ces bêtes blanches qu'elle eût aimé mener à la pâture, parce qu'elles sont douces, lui étant venue, elle avait franchi le frêne jeté sur la Claye en manière de pont, et elle avait trouvé Mathurin Brien étalé sur la mousse. Le journalier lui parut défunt. Ses joues avaient pris la couleur de la soutane du recteur.

« Ce pauvre homme a voulu se faire périr », avait-elle aussitôt pensé. Une fille de treize ans manque d'expérience. S'étant agenouillée près de lui, Maria l'avait appelé de toute la force de sa voix et l'avait roulé d'une épaule sur l'autre sans savoir trop au juste ce qu'elle faisait, car les larmes lui brouillaient la vue.

— Hé ! père Brien, réveillez-vous ! Hé ! M'écoutez-vous?

Les échos de la vallée répétaient :

— Hé-é ! Pé-è-ère Brien ! Ré-éveillez-vou-ous !

Ses cris attirèrent l'attention de Symphorien Rouello, le sabotier de la Frénaie de Cadindal. Rouello avait frictionné de la belle manière Mathurin, tiré sa langue et soufflé dans sa gorge ainsi qu'il l'avait vu faire aux noyés, quand il servait aux pontonniers d'Angers. Bien souvent le sabotier raconta depuis que Brien était trépassé au moins depuis une petite

heure, lorsqu'il arriva; seulement son âme ne s'était pas encore bien éloignée de son corps. C'était sans doute grâce à cette circonstance étrange que Maria et lui avaient pu le ressusciter.

***

Le brouillard qui empêchait le suicidé de rien apercevoir, alors que ses oreilles entendaient déjà les prières de Maria Feuillagine et les encouragements du sabotier, se dissipa peu à peu comme des vapeurs au soleil matinal. Étalé sur le dos, Brien vit d'abord au-dessus de lui les branches. Elles lui parurent serpenter afin de l'atteindre pour l'enlever et le suspendre à nouveau. Épouvanté il se retourna, le visage dans les herbes, afin de ne plus être obligé de fixer les frondaisons. Ensuite l'air rentra dans sa poitrine. Oh ! bonheur de sentir battre son cœur, au retour du monde hideux des suicidés.

Pourquoi donc mourrait-il quand le soleil réjouit les autres hommes? Pourquoi se détruire à l'automne, pendant la saison des châtaignes qu'on n'a qu'à ramasser pour s'en nourrir? Comment n'y avait-il pas songé?

Pourquoi donc, lui, chaud et palpitant, deviendrait-il froid comme les roches de la rivière? Après tout, la terre est prodigue. Elle aura pitié de lui. Elle accordera qu'il vive quand bien même il n'aurait que le droit de regarder les récoltes. Oui ! tout est beau : les arbres puissants comme des tours ; les villages fondés sur le bon sol, les cultures ardentes à prospérer. Oui ! tout est merveilleux, lorsqu'on sait comprendre. Brien agenouillé, la langue encore tuméfiée, aime, adore, supplie. Lui, misérable, a pitié des misères. Une force nouvelle qu'il rapporte de l'autre monde, lui donnera le courage de vivre, même dans le travail improductif, même parmi l'indifférence de ses enfants, l'égoïsme de ses voisins et la hauteur de ses maîtres. Oui, il accepte sans conditions de vivre dans le besoin. Comme des millions d'autres hommes de peine, il veut bien expier le vice d'être pauvre, stupide, et d'ignorer tout du vaste jeu des autres êtres. Volontiers Mathurin offrira son corps à qui voudra l'employer, pourvu qu'on ne le dépèce

pas, qu'on n'enfouisse pas, ce qui fut le front de Brien, les mains, les jambes de Brien.

Au retour de l'au-delà, l'instinct l'inonde de promesses et lui clame : « Il faut vivre, encore, toujours, quand même. C'est si bon de sentir son corps tiède et sa peau sensible parmi les froides insensibilités de la matière. C'est si bon de posséder sa forme à soi, sa poitrine, ses bras musculeux, son crâne, si bon d'enfoncer ses pieds dans la glèbe qu'on tourne et qu'on retourne? Si bon de regarder les changements qu'apportent aux logis, aux arbres, aux bêtes les saisons et les ans! Si bon d'espérer quand même et malgré tout jusqu'à l'extrême limite de la vieillesse. »

Voilà ce qui crie en Mathurin Brien reconquis par les mirages de la vie.

Aussitôt qu'il le put, Mathurin se leva ; il avait hâte d'échapper aux abominables fantômes qu'il avait entrevus.

— Puisque tu as été mort, — lui demanda Symphorien, assuré qu'il avait rappelé à l'existence un trépassé, — renseigne-moi. Les défunts ont-ils des manières d'apparences comme nous?

— J'ai idée qu'ils sont blancs avec des voiles, — disait Feuillagine, — et ils ne parlent point. Est-ce-vrai?

— Ce n'est pas ça, pas ça ! C'est noir ! noir ! noir ! On descend et rien, rien... je ne peux pas dire...

Sur ces mots confus prononcés avec la terreur la plus vive, Brien se sauva croyant entendre galoper derrière lui les ormes qui voulaient le rattraper avec leurs branches en nœuds coulants.

Quand il atteignit Grâce, le poulpiquet et Joséphine essayaient de porter sur la prairie le buffet vermoulu, et la naine à quatre pattes sous un matelas de fougères, semblait une tortue effrayante.

— Te voici, maintenant? Ah ! gueux ! — s'exclama Joséphine, — tu mériterais la mort.

— Non ! Non ! Non ! — se récria-t-il en portant ses pauvres mains déviées autour de son cou.

La paysanne aperçut alors les marques de la strangulation et elle vit tomber son mari d'émoi et d'inanition.

Bientôt après, M. de la Huandière, averti par Rouello,

s'en vint à Grâce accompagné de la mélancolique Isabelle, sa fille aînée, et de la vicomtesse.

La tête reposée sur un chaudron renversé que Joséphine lui avait glissé en façon d'oreiller, le misérable voulut se dresser à l'arrivée de son maître.

— Ne bougez pas, Brien. Oh ! mon pauvre homme, donnez-moi votre main. Faisons la paix.

— Notre monsieur ! Pardon ! Notre monsieur !

— Je vous l'accorde et, pour preuve, vous resterez à Grâce.

A cette décision les trois gnomes et leur mère se jetèrent aux pieds des châtelains et sanglotèrent comme si un nouveau malheur les atteignait.

— Allons ! apaisez-vous, — leur disait Isabelle en les touchant du bout de son ombrelle. — Allons ! il faut rire maintenant, — finit-elle d'un ton lugubre en avançant une grande lèvre dédaigneuse.

— Je ne vous savais pas si malheureux, Mathurin, — reprit M. de la Huandière. — Il fallait me conter vos peines.

Alors l'obscur Brien fut traversé comme d'une flamme d'intelligence :

— Ah ! monsieur le vicomte, sait-on jamais rien de rien rapport aux uns et aux autres? Mais moi, je sais maintenant depuis que...

— Achevez, Mathurin?

— Depuis que j'ai été mort.

— Mort? — s'exclamèrent ensemble les châtelains ! — Non ! heureusement pour vous, mon brave.

— Je vous dis : mort, monsieur le vicomte. J'ai été mort pendant au moins le temps d'une messe basse. J'en suis sûr, par ce que j'ai vu... Ah ! notre maître, il ne faut pas périr ! C'est pire que tout.

Et Brien montrait une face torturée par l'épouvante.

Avant de quitter leur journalier, la vicomtesse et sa fille qui ne lui avaient jamais touché la main, lui tendirent les doigts avec des mots très polis qui n'étaient pas ceux qu'ils eût fallu prononcer. Seul, M. de la Huandière le fixa avec une compassion qui allait jusqu'a l'amour, puis tête basse, son long corps penché comme un saule pleureur sur un jonc

à béquille de corne, il rejoignit sa femme et sa fille. Les paroles de Brien l'obsédaient :

— On ne se connaît jamais les uns les autres.

Derrière les châtelains le tendre soleil d'octobre rosissait la chaumière cependant que sur la terre d'où tout sort et où tout rentre, Brien le ressuscité était entouré de quatre ombres pleurantes.

***

Le choc d'un ciseau de carrier répond dans mon jardin au premier son de six heures du matin à l'église de Trévéra, puis les coups continuent de sonner sur les « palis », ces grosses ardoises de rebut qui serviront à contenir la terre du courtil en pente. Le bras de Brien frappe avec la régularité d'un balancier. De plus en plus, d'ailleurs, je me persuade que ce journalier est construit comme une horloge de l'ancien temps, une horloge que ses repas quotidiens remontent lorsque les poids sont arrivés dans ses talons.

Par contre, je le remarque, le corps de Brien ressemble chaque jour davantage à l'un de ces chêneaux gélifs qui, plantés sur un sol de pierraille, craquent de misère sous leur écorce creuse. Son menton s'est réduit à peu de chose parce que la plupart des dents, tombées, rapprochent les maxillaires ; les lèvres devenues trop larges se rebroussent, ce qui communique une expression toujours maussade à la bouche. Le bon œil reste clair comme de l'eau, mais de quelle source provient son regard parfois effrayant de stupeur? Le teint de Brien n'a plus l'éclat cuivré d'un châtaignier en octobre. Novembre est venu avec ses rouilles. Les feuilles mortes tombées dans les chemins creux s'harmonisent maintenant à sa peau.

Depuis que je sais son histoire, souvent j'observe le visage de Brien. Plus il avance en âge et plus ses traits fortement gravés signifient : résignation ou indifférence? Rien ne l'émeut. Rien ne l'intéresse. Rien n'attire sa curiosité. Rien ne le dégoûte. Rien ne le décourage. Rien ne l'égaie. Rien ne l'attriste.

— Mathurin, tirez de l'eau. Frottez le parquet, Mathurin. Béchez ! non, semez ! Arrêtez et portez-moi ce colis à la gare. Il pleut, vous allez vous mouiller ! Rentrez vite, Mathurin Pressez-vous ! Non, au fait, prenez votre temps.

Rien ne le touche : éloges, reproches, attentions. Il est là, près de moi et pourtant exilé dans les régions qu'il ne me permet pas d'atteindre. Une petite plainte tourbillonnante sort de ses lèvres et l'accompagne dans ses travaux. Il m'obéit, scrupuleusement. Si je me trompe dans mes ordres, impassible, il gâche son ouvrage. Un samedi soir comme l'heure du départ sonnait, il abandonna au dernier tintement de cloche un semis de ray-grass non emblavé. Quelques minutes de travail supplémentaire auraient sauvé le gazon. Non ! il s'en va. C'est son droit !

Apitoyé, lorsqu'il pleut sur sa vieille veste raidie comme la maçonnerie intérieure d'un puits, je veux le renvoyer à son logis. Non, il continuera de courber ses épaules sous l'averse, malgré moi, afin de ne pas me faire tort d'une heure de son temps. Une fois comme je le réglais après une quinzaine, il me rendit cinquante centimes avec ce motif :

— Un gros orage m'a fait perdre une demi-matinée.

Le souvenir du poulpiquet, de la naine et du cou-tors nichés là-bas dans leur chaumière, dont la porte bâille, m'obsède parfois. Je m'inquiète de leurs santés.

— Ils vont comme ils peuvent, monsieur.

— Et votre femme, Joséphine?

Mon ton nuancé sous-entend : Est-elle plus sérieuse?

Sans cesser de frapper avec son ciseau le « palis », il répond :

— Joséphine est ce qu'elle est.

Réponse affreuse !

Rien n'égaiera les Brien, rien ne civilisera les Brien, rien ne les rendra plus rapides, plus ouverts et rien aussi ne leur ôtera leurs admirables qualités natives d'hommes antiques qui portent en eux un incommensurable passé de probité. Si leur race bretonne a traversé les âges, de quelle force indestructible ne sont-ils pas les reliquaires vivants ? Si les obscurs Brien s'avancent d'un pas trop lourd à travers la vie, n'est-ce pas parce qu'ils portent en eux leurs autels? Des menhirs

chargent leurs cœurs et sous leurs crânes rocheux il y aura toujours les allées mystérieuses des fées.

Peut-être la tristesse des Brien de la Bretagne moderne leur vient-elle de cette conviction naissante que ces fées ne savent plus accomplir de miracles et que la vie reste la vie, au ras de la terre.

CHARLES GÉNIAUX

LA GUERRE ET LES SOLDATS

DANS LA

POÉSIE POPULAIRE RUSSE

I

Ce que l'on peut considérer comme la plus ancienne manifestation de l'invention poétique, ou plutôt religioso-poétique du peuple russe, ce sont les *zagovors*, ou exorcismes.

Leur apparition, bien antérieure à l'évangélisation des Slaves de Russie, date de la période « animiste », quand nos ancêtres se représentaient les forces de la nature sous la forme d'êtres vivants surnaturels, susceptibles d'être influencés par des prières et des conjurations. L'exorcisme se distingue de la prière en ce que « celle-ci est l'expression d'un désir que le dieu peut satisfaire ou ne pas satisfaire, tandis que l'exorcisme consiste à s'adresser au dieu avec la conviction qu'on peut lui inspirer tel ou tel désir, l'hypnotiser pour ainsi dire, de façon qu'il n'ait pas le pouvoir de ne le point satisfaire [1] ». C'est par des exorcismes que, dans sa naïveté, le Slave païen s'efforçait de triompher de toutes les difficultés

1. V. Keltouiala, *Cours d'histoire de la littérature russe*, t. I, p. 94 (Saint-Pétersbourg, 1906).

et de tous les embarras qu'il pouvait rencontrer devant lui. Voici, par exemple, la conjuration qu'il prononçait quand il était malade :

Petite mère, crépuscule du soir, aurore matinale et clarté de minuit ! Vous vous éteignez et pâlissez doucement ; qu'ainsi s'éteignent et pâlissent mes maux et mes chagrins, maux du jour, maux de la nuit et maux du milieu de la nuit.

En semant son seigle, le paysan disait :

Aurore matinale et crépuscule du soir, tombez sur mon seigle afin qu'il pousse haut comme la forêt, gros comme le chêne.

Pour écarter de son champ la sécheresse, il s'adressait au soleil :

O soleil brûlant, ne dessèche pas et ne brûle pas mes légumes et mes blés, mais brûle et dessèche les mauvaises herbes.

L'immense majorité de l'ancienne population slave de Russie se composait de pacifiques agriculteurs. Les exorcismes ont surtout pour but d'écarter les divers malheurs individuels et domestiques, les maladies, ou encore les maux qui menacent le travail agricole et ses fruits. On n'y trouve rien ou presque rien de guerrier, et l'on peut en conclure que la bataille et ses périls étaient étrangers aux anciens Slaves de Russie.

Mais, aux IXe et Xe siècles, pendant « la période de Kiev [1] », il existait déjà un très petit nombre de personnes ayant la guerre pour métier : ce sont les princes et leurs compagnons, les *droujinniks*. Dans ce milieu aussi l'invention poétique s'est développée, et là encore elle s'est d'abord exprimée par des exorcismes. Dans les quelques rares productions de ce genre issues du milieu de l'escorte des princes, de la *droujina*, on rencontre un élément purement guerrier.

C'est ainsi que lorsque le prince Igor, en 944, eut signé un traité avec les Grecs, ses compagnons firent serment de respecter ce traité. Les uns étaient déjà chrétiens, bien que la date officielle de l'évangélisation des Russes soit l'année 988 ; les autres étaient restés païens. Les premiers jurèrent selon le rituel chrétien ; quant aux païens, voici ce que nous dit la

1. On trouvera la caractéristique de cette période et de ses conditions économiques et sociales dans mon livre, *la Russie moderne*, chapitres II, III et IV.

chronique consacrée à ce traité et dont le texte nous a été conservé :

Puisqu'ils ne sont pas baptisés, qu'ils soient, dans le cas de violation du traité, privés du secours et de Dieu et de Péroune [1], que leurs boucliers ne les protègent pas, qu'ils soient frappés par leurs propres glaives, et qu'ils soient esclaves et dans le siècle et dans les siècles futurs.

Dans un autre traité entre Russes et Grecs, conclu par le prince Sviatoslav en 971, nous trouvons cette conjuration des compagnons du prince :

Que nous soyons maudits par le Dieu en qui nous croyons, et par Péroune et par Voloss, dieu du bétail ; que, si nous violons le traité, nous devenions or ; que nous jaunissions comme l'or [2], que nous soyons hachés par nos propres glaives.

Dans certains exorcismes l'élément guerrier se trouve dans les mots de la fin qui viennent les « clore » et les « renforcer ». C'est ainsi qu'on trouve, après l'expression du désir, la phrase suivante :

Soyez, mes paroles, fortes et prenantes ; plus dures que la pierre, plus prenantes que la colle et le soufre, plus salées que le sel, plus aiguës qu'un glaive coupant de lui-même, plus résistantes que l'acier.

Dans la conjuration citée plus haut, et que nous avons empruntée au texte du traité de 971, nous voyons le dieu des chrétiens voisiner en paix avec les dieux païens Péroune et Voloss. C'est une manifestation de ce curieux fait de « double foi » observé dans l'histoire religieuse du peuple russe, et qui consiste dans le mélange des éléments païens et chrétiens de l'idéologie religieuse et dans la formation d'une originale combinaison des uns avec les autres. Le christianisme ne chassa pas de l'âme du peuple russe les conceptions païennes ; il se contenta de donner au même contenu une autre forme extérieure. Le Russe d'avant l'évangélisation prononçait des exorcismes pour dompter des forces hostiles ; il continua de le

1. Dans le paganisme slave, Péroune est le dieu du tonnerre et de la foudre, et le protecteur de l'escorte du prince.

2. Cela signifie : que nous ayons la couleur de l'or, c'est-à-dire : que nous jaunissions comme ceux qui ont la jaunisse. Telle est l'interprétation proposée par M. Keltouiala.

faire plusieurs siècles après. En pleine période moscovite, au moyen âge russe, après l'apparition en Russie de la nouvelle technique militaire résultant de l'emploi des armes à feu, le guerrier russe, avant d'aller à la bataille, « exorcisait » les balles ennemies :

Les gouttes de pluie tombent sur l'eau courante sans la trouer et elles s'y perdent. Qu'ainsi les balles ne trouent ni moi ni mon cheval.

Mais, après comme avant la fin du paganisme, les sujets guerriers ne jouent pas le moindre rôle sensible dans la pensée religieuse de la masse du peuple. L'Olympe russe se distingue par le caractère profondément pacifique et, si l'on peut dire, civil de ses divinités. On en est particulièrement frappé, si on le compare avec l'Olympe des anciens Grecs ou avec le monde des vieilles divinités germaniques et scandinaves. Au lieu de Pallas-Athéné couverte de sa cuirasse, on trouve, dans la Russie païenne, la Mère-Terre-Humide, et, dans la Russie chrétienne, Sainte-Sophie-la-Très-Sage, qui n'a d'autre arme que sa douce sagesse. Au lieu des Jupiter et des Neptune en guerre entre eux et contre les hommes, on a, dans la vieille Russie, Voloss, protecteur des troupeaux, et Péroune, sur les penchants belliqueux duquel aucun souvenir ne s'est conservé. Tandis que les forêts de l'ancienne Grèce servaient de demeure à Diane chasseresse armée de son arc et de ses flèches, les forêts de la Russie païenne et chrétienne sont peuplées de *Roussalkas*, en qui se transforment les jeunes filles « non mortes de leur mort » et qui dansent leurs rondes à la douce clarté de la lune.

Si, dans les croyances païennes du Slave de Russie, ou dans les légendes et les contes de son descendant moderne, on voit paraître parfois quelque être sanguinaire, tueur d'hommes et altéré de leur sang, ce n'est ni un dieu, ni une déesse, mais une « force impure ».

Quand les divinités païennes des Slaves russes devenus chrétiens prirent un nouveau costume et l'extérieur du Dieu et des saints du christianisme, cette transformation ne leur fit pas perdre leur caractère pacifique. Voici saint Georges, type du saint belliqueux. De ce guerrier, de ce soldat bardé de fer, monté lance au poing sur son coursier de chevalier, le

paysan russe a fait un paisible et utile auxiliaire de sa vie travailleuse : il a donné à saint Georges la charge de pâtre de village.

Chaque année, au printemps, le 23 avril, jour de la fête de saint Georges, les paysans de toute la Russie lâchent dans les champs leurs troupeaux de vaches, de chevaux et de brebis, épuisés par le séjour d'hiver dans l'étable. De bon matin, ce jour-là, les paysans et leurs femmes font le tour des champs ensemencés et demandent à saint Georges « de se lever plus matin, d'ouvrir la terre et de répandre la rosée sur le seigle rebelle aux beaux grains et aux beaux épis ». Puis ils lâchent leurs troupeaux qu'ils poussent avec des branches de saule bénies à l'église, et ils prient « le brave Georges de garder leurs troupeaux, dans les champs et les bois, du loup rapace, de l'ours cruel et de toute bête mauvaise ».

Un berger de village, un agriculteur au lieu d'un chevalier : telle est la métamorphose subie par la traditionnelle figure de saint Georges, quand ce saint eut pénétré dans la paysannerie russe.

Encore païen, le Slave de Russie n'avait parmi ses dieux aucun dieu de la guerre analogue à l'Arès grec ou au Mars romain. Devenu chrétien, il donna des traits pacifiques à ceux-là même des saints chrétiens que l'Occident avait dotés d'un caractère belliqueux. Les masses croyantes du peuple russe n'avaient nul besoin d'un dieu de la guerre cruel, vindicatif, meurtrier et destructeur. Dans les manifestations les plus profondes et les plus sincères de leur sentiment religieux (le *raskol* et les sectes [1]), elles ont constamment introduit un élément de lutte contre la guerre, un idéal de paix, une protestation contre le service militaire obligatoire ; et de très nombreux sectateurs russes ont payé de la prison et de la déportation le crime d'avoir préféré le dieu de la paix au dieu de la guerre.

II

J'ignore s'il existe au monde un peuple ayant au même degré que le peuple russe le goût des proverbes. Nos

1. Sur le *raskol* et les sectes russes, voir le chapitre II du livre V de *la Russie moderne*. Voir aussi : J.-B. Séverac, *la Secte russe des Hommes-de-Dieu* (Paris, Cornély, 1906).

innombrables proverbes expriment toute l'expérience historique des masses populaires, leur séculaire sagesse. Et le peuple russe lui-même comprend cette importance des proverbes, quand il dit : « Sans proverbes on ne peut vivre. »

Le proverbe a parfois une telle valeur qu'il vaut la peine, pour l'entendre, d'entreprendre un lointain voyage. C'est un proverbe russe qui dit : « Pour un proverbe un paysan est allé à pied à Moscou. » Aux yeux de notre peuple les proverbes les plus précieux sont ceux que des siècles ont créés : « Vieux proverbe ne se brisera jamais. » Même sous une forme plaisante, le proverbe est, pour le peuple, plein de sens et de sérieux : « Le proverbe — dit le peuple — ne se prononce pas en vain. » Les proverbes ne peuvent être faits artificiellement, sur commande : « Les proverbes ne s'achètent pas au marché. » On ne peut pas les refaire à sa guise, car « d'un proverbe on ne retranche pas un mot ». Le même proverbe ne convient pas à toutes les circonstances de la vie et à tous les hommes : « Ce proverbe n'est pas pour notre Egor. » Cependant, « chaque Egor a son proverbe ». La guerre et la vie militaire ne pouvaient donc pas ne pas avoir une place en vue dans les proverbes russes.

L'appel sous les drapeaux a lieu sur un édit du tsar et s'accomplit au même moment sur tout le territoire russe. Un proverbe populaire dit à ce propos : « Le tsar a une cloche pour toute la Russie. »

En entrant au service militaire le soldat devient pour ainsi dire la propriété de l'État : « Le soldat est homme de la couronne. »

Jadis, en soumettant les hommes au service militaire ou, comme disent les proverbes, en « leur mettant le bonnet rouge », en « leur rasant la tête », en « les soumettant au tambour », le gouvernement russe les gardait vingt-cinq ans sous les armes : « Vingt-cinq ans — vie de soldat. » Les conditions du service étaient alors beaucoup plus lourdes que maintenant, et rares étaient les soldats qui revenaient chez eux. Il n'est donc pas surprenant que le peuple ait créé le proverbe : « Conscription — entrée au tombeau. » Devenu soldat, l'homme n'avait plus aucun lien avec sa famille : « Le soldat est un morceau détaché. » Et, à sa dernière heure seulement,

le soldat se souvenait des parents laissés dans le lointain village : « Lettre de soldat — demande de prières. »

Restée à la maison, la femme du soldat se trouve dans une situation particulière que le peuple exprime par ces mots : « Femme de soldat — ni veuve ni mariée. » Quelques femmes s'en réjouissent : « Le mari sert, la femme danse. » Aussi ne faut-il guère s'étonner si « femme de soldat a un fils à sept pères ».

Quant au soldat lui-même, il « a pour père le commandant, et le service pour mère et marâtre ». « Il a pour femme son fusil » et « pour frère, son sac ».

Allant de place en place, de pays en pays, le soldat se crée partout des liens peu durables : « Tout est maison nouvelle pour le soldat en marche. » Parfois, dans ce logis passager, le soldat se crée une famille aussi passagère : « Le soldat a des enfants partout. »

Ces constants déplacements font naître chez le soldat l'habitude de s'adapter promptement à toutes les circonstances nouvelles : « Où qu'il aille, le soldat russe est toujours chez lui. » Et en effet, les relations historiques des séjours de nos soldats en territoire étranger nous disent avec quelle souplesse ils se sont accommodés aux régions étrangères et à leurs habitants. Ceux ci, d'ailleurs, n'ont pas toujours été enchantés de cette arrivée du soldat : « Le soldat est proche, salue-le bas », dit un proverbe où se trahit la peur du soldat dans la population civile. Les soldats eux-mêmes comprennent la légitimité de cette attitude à leur égard, et disent au chien aboyant à leurs trousses : « Tais-toi, chien, tu ne mangeras pas le soldat : le soldat lui-même est un chien. » En général, « il n'y a pas à discuter avec le soldat ».

Aux temps où la mauvaise organisation de l'intendance obligeait souvent les troupes à pourvoir elles-mêmes à leur nourriture, l'apparition des soldats dans une région coûtait cher à sa population, et l'on en trouve trace dans de nombreux proverbes peu agréables à des oreilles de soldats. Voici les plus spirituels :

Le soldat est comme un croc ; ce qu'il accroche, il l'enlève.
Le soldat est comme le loup ; où qu'il tombe, il mord.
Le soldat n'a pas de poches, et pourtant il peut tout serrer.

Le soldat a son manteau pour lit ; son manteau est sa besace et ses mains sont ses crocs.

Ce qu'il n'emportera pas, le soldat le brisera.

Le manteau servait au soldat à cacher ses larcins. De là le proverbe : « Le soldat est brave homme, c'est son manteau qui est voleur. » La population civile était jadis si accoutumée à ces mœurs des soldats qu'elle disait : « Fût-ce une cuillère en bois, il faut que le soldat la vole. »

Prendre ses vivres, et le reste, sans la permission de leurs propriétaires, était pour le soldat chose si ordinaire qu'il n'éprouvait aucune honte quand on le convainquait de vol. « Le soldat est un œil impudent », dit un proverbe, et un autre ajoute : « La gelée et le feu font seuls rougir le soldat. »

Il faut d'ailleurs dire que le soldat, de son côté, tenait peu au produit de ses larcins : « Un soldat a commis un vol, on le pince. — Est-ce à toi ? dit-il. Si c'est à toi, prends-le. Et il rend ce qu'il a volé. » Et le peuple de dire : « Le soldat n'a pas volé, il a simplement pris. »

Ajoutons qu'il y avait des circonstances atténuantes.

D'abord ce n'était pas toujours de son propre mouvement que le soldat accomplissait des actions désagréables à la population civile :

« — Qui va là?
« — Un soldat !
« — Que porte-t-il?
« — Un manteau !
« — Où l'a-t-il pris?
« — Il l'a volé !
« — Qui le lui a ordonné?
« — Le caporal ! ».

Les chefs fermaient les yeux sur ces incartades : « On bat les soldats pour tout ; pour les vols seuls on ne les bat pas. » Mais si un soldat se laissait prendre à voler, « déshonorant ainsi l'uniforme » et causait des désagréments à ses chefs, il pouvait quelquefois le payer cher : « On ne bat pas le soldat pour avoir volé, mais pour s'être laissé prendre. »

Une autre circonstance atténuante est la mauvaise situation matérielle du soldat : il ne peut faire aucun gain. Ses parents, la plupart du temps, sont de pauvres gens. « La solde est de

trois monnaies par jour : mets-les où tu voudras. » Cela veut dire qu'en réalité il faut servir pour rien : « Le soldat sert tout l'an pour un merci. » Les vivres étaient jadis très peu abondants : « Du pain et de l'eau, voilà la nourriture du soldat. » Aussi le peuple devait-il conclure avec indulgence que « le soldat ne pèche pas en s'arrangeant pour vivre » et que, « si le soldat ne vole pas, il n'a où prendre ».

Tout en s'efforçant « d'améliorer » par ses propres forces et sa propre adresse les mauvaises conditions de son existence, le soldat s'est de tout temps fait remarquer par sa résistance, et il sait, quand il faut, se contenter de peu. Non seulement il « est rassasié de brouet et enivré d'eau », mais même « il se rase avec une alène et se chauffe avec de la fumée ». D'une façon générale « le soldat est comme la mouche : toute fente lui sert de lit; toute palissade, de cour ».

*
* *

Du service militaire d'autrefois le peuple a gardé d'amers souvenirs.

« Qui n'a pas passé sous la toise ne connaît pas l'horreur de vivre. » Ce proverbe signifie que le peuple tenait pour heureux celui qui, à la révision des recrues, était de trop petite taille pour servir. Ce service, qui n'est pas facile maintenant, était alors tellement pénible que rares étaient ceux qui partaient volontiers. Et quand le conseil communal devait fournir pour l'armée un nombre déterminé de recrues, il demandait à ceux qui lui semblaient pouvoir devenir soldats, de rendre ce grand service à la commune entière : « Fais le bonheur de la commune, sois soldat ! » Un autre dicton sur la répugnance du peuple pour le service militaire est plein d'ironie : « On dit que les soldats sont bien, mais, on ne sait pourquoi, les volontaires sont rares. »

En quoi le service militaire répugnait-il le plus à la conscience populaire?

Il était d'abord fatigant, à cause même de l'organisation qu'il avait jadis, et dont il n'est pas libéré maintenant encore : innombrables « exercices » mécaniques, peu utiles à la guerre,

mais exigés des chefs. Ces exercices — cette « étude », comme disent les soldats — sont si fatigants et si difficiles que celui qui les a « passés » peut rivaliser avec le diable lui-même. Un conte russe montre un soldat disputant en enfer avec le diable et l'obligeant à faire des exercices militaires que le diable ne peut endurer. De là le proverbe : « Le soldat a harassé le diable même. » Un autre proverbe : « Le soldat n'a de place ni au ciel ni en enfer », rappelle le conte dans lequel un soldat se conduit mal et fait du scandale au ciel, et, en enfer, harasse les diables par des exercices.

On sait que les exercices exigent du soldat une grande précision dans les mouvements, et que, sous Nicolas Ier, les « demi-tours à droite » et les « par le flanc gauche » étaient l'essentiel de l'art militaire. La mauvaise exécution de ces ordres, une erreur de quelques degrés dans un mouvement tournant étaient promptement et sévèrement punies. C'est ce qu'expriment quelques proverbes : « On bat le soldat à propos de tout : pour un trop petit pas il est battu, et il est battu aussi pour un trop grand pas. » « Pour un tour incomplet on bat, et on bat aussi pour un trop grand tour. » « Hier on a battu, et aujourd'hui on n'y a pas manqué [1]. »

On comprend que dans ces conditions les souvenirs du service restaient longtemps mauvais : « Sers un an et souffre dix ans. »

De sévères règlements militaires exigeaient du soldat une obéissance parfaite aux chefs, et quand ceux-ci ne se faisaient pas remarquer par leur bonté, le soldat n'avait plus qu'à invoquer le secours du ciel : « Seigneur, adoucis le cœur des chefs. » Mais les soldats n'ont pas tous les mêmes conditions de service. En principe, certes, les proverbes proclament l'égalité de tous devant les exigences des chefs : « L'amitié est une chose, le service en est une autre. » « Sur le front, pas de parenté. » Mais en pratique, « le service est une mère pour l'un, une marâtre pour l'autre ». Quelquefois les faveurs des chefs pour tel ou tel soldat ont des raisons toutes spéciales : « Ne me nomme pas caporal, ne touche pas à ma femme. »

1. Les matelots de la marine de guerre ont des proverbes semblables. Par exemple : « Pour n'avoir pas assez tiré, on bat, et on bat aussi pour avoir tiré trop. »

Les proverbes contiennent aussi des plaintes sur le grand nombre des chefs : « Sept caporaux pour un homme. » Mais souvent l'abondance de chefs, au lieu d'augmenter l'ordre, le diminue : « Aucun ordre dans notre régiment : le premier levé prend le bâton et est caporal. » Quelquefois les chefs eux-mêmes ne savent pas garder leur dignité : « Notre commandant n'a ni chapeau, ni drapeau. » Il arrive parfois qu'un détachement est en bien mauvais état : « Un seul soldat, et borgne encore. »

Les perspectives d'avancement donnent lieu à des proverbes contradictoires. D'un côté, nous trouvons : « Mauvais soldat, qui n'espère pas être général. » « Il faut être cosaque pour être ataman. » Car « c'est de simple cosaque qu'on devient ataman. » De même encore : « Qui vit chez soi, ne gagne aucun galon. » Mais nous trouvons d'autre part : « Sur cent ans, tu ne gagneras pas cent navets. » « Le service lui a fait gagner un clou au côté. » En général, d'ailleurs : « Pour tant qu'on serve, on finit par la retraite. » Aucun grade ne sauve de l'inévitable et unique fin : « Aujourd'hui sous la pourpre, demain dans la tombe. » « Tsars et peuples sont tous dans la terre. » En fin de compte il est donc indifférent d'avoir tel ou tel grade. Néanmoins il vaut mieux en avoir un, quel qu'il soit : « Sinon général, au moins caporal. »

Les proverbes contiennent des conseils pratiques et des indications pour ceux qui font leur service militaire. Ils reflètent l'époque où l'on avait pour le soldat de dures mais simples exigences d'attitude et de tenue. Par exemple : « Marche droit, aie l'air brave. » « Mange ton chef des yeux. » « Étire-toi, redresse-toi et ne te penche pas. » « Ne te cambre pas, ne t'incline pas et, entre les deux, ne bouge pas. » « Ne plie pas les genoux, n'avance pas le ventre et ne sors pas le derrière. »

Mais, à côté de ces recommandations de pure surface, les proverbes en relèvent d'autres sans l'exécution desquelles la notion même de soldat est dépourvue de sens. C'est d'abord la nécessité de l'armement : « Pas de soldat sans fusil. » « Un soldat sans fusil n'est qu'un mouton. » Et « un soldat sans épée vaut moins qu'une femme. » On peut tolérer toutes les insuffisances de costume qu'on voudra, mais non priver le soldat de ses armes : « Nu, s'il le faut, mais avec un sabre. »

L'essentiel pour un officier, c'est l'effectif des hommes qu'il commande, car « un chef sans troupe est un orphelin ».

L'arme préférée du soldat russe était autrefois la baïonnette : « La balle est sotte, la baïonnette est intelligente », car « avec une balle on n'atteindra pas son ennemi derrière une pierre, tandis qu'avec la baïonnette on le fera sortir de terre ». Les proverbes mettent le tir dans le domaine du hasard, non de l'art : « C'est Dieu qui redresse les mauvais tirs. » « Un imbécile tire, Dieu porte la balle. » Aussi peut-on tirer sans viser, au hasard : « Tire dans un buisson, la balle trouvera son but. »

Cependant les armes à feu ont, sans conteste, vivement frappé l'imagination du peuple russe, et on en voit la trace dans toute une série d'assez jolies devinettes consacrées à la balle et au fusil. En voici quelques exemples :

Petit oiseau vole sur les champs et n'a peur de rien (la balle).

Mort d'homme dans de la poussière bleue (la poudre).

Trompe-trompette ; un trou dans la trompe, la trompe retentit, le chien s'élance (le fusil).

Un aigle vole, il a du feu dans la bouche, et la mort est au bout de sa queue (le coup de fusil).

Un hibou s'est envolé d'un village en flammes (le coup de fusil).

Coq noir qui veut crier (le fusil).

Sur un champ, sur un grand champ on porte une tige de botte ; dans cette tige est du goudron, et la mort n'est pas loin (le fusil sur l'épaule).

Vole un corbeau au bec de fer ; où il touche le sang coule (le coup de fusil).

Vole un oiseau léger ; ses plumes sont rouges et jaunes ; la mort est à son extrémité (le coup de fusil).

Après le fusil, ce qui est le plus nécessaire au soldat, c'est son « cher frère », le sac, dans lequel se trouvent ses indispensables provisions. « Fusil et sac ne sont pas charge, mais ailes. »

Du soldat qui n'a pas ses armes au bon moment, les proverbes parlent avec ironie : « Il va guerroyer et ne veut dégainer. » Sa conversation avec un ennemi qui le surprend est rapportée comme suit :

« — Attends, tatare, laisse-moi dégainer ! »

Ou encore :

« — Qui va là? — Parle ou je te tue : ne me laisse pas aller prendre mon fusil chez moi ! »

Outre des conseils et des recommandations purement pratiques, les proverbes contiennent aussi certaines règles de discipline morale. Dans l'accomplissement de son devoir, le soldat ne doit pas être conduit par la soif des distinctions et de la gloire, mais par des considérations plus élevées, par la conscience de l'utilité de la tâche qui lui a été confiée : « Le plus utile des services est aussi le plus honorable. »

Une des premières règles de la vie et de la morale militaires est la solidarité et l'aide mutuelle. Si le soldat peut parfois violer la propriété du civil, il ne doit rien dérober à son camarade : « Au soldat le soldat ne prend rien. » « Sur le soldat le soldat ne doit faire aucun profit. »

Obligatoire en temps de paix, la camaraderie est surtout nécessaire dans la bataille : « Un homme seul ne fait pas la guerre. » Et encore : « Quand on est deux, on peut guerroyer; quand on est seul, même chez soi, on est malheureux. » La véritable amitié est éprouvée pendant la guerre : « On connaît son ami à la guerre et dans le malheur. »

A l'égard de l'ennemi les proverbes formulent les plus chevaleresques principes : « On ne frappe pas qui est à terre. » « A un *aman* [1], à un *pardon* le Russe n'a rien à refuser. »

*
* *

Certaines armes ont été l'objet de proverbes particuliers qui en donnent les caractères :

« Ivrogne dans la flotte, élégant dans l'infanterie, rusé dans l'artillerie, sot dans la cavalerie. » C'est ainsi que les proverbes marquent les principales qualités des représentants des différentes armes.

Le matelot qui grimpe aux mâts et y déchire ses vêtements porte ainsi le signe de son métier : « On reconnaît un marin à ses rapiéçages. »

Les proverbes ont peu de respect pour le grade de *prapor-*

1. « Grâce ! » en turc.

chtchik, qui correspond à peu près dans l'armée russe à l'aspirant français. « Poule n'est pas oiseau, et *praporchtchik* n'est pas officier. »

Les cosaques font l'objet de très nombreux proverbes.

Ils y sont quelquefois assez durement traités : « Mœurs de cosaques, mœurs de chiens. »

Mais en même temps on rend hommage à leur courage : « Même dans le malheur, le cosaque ne pleure pas », dit un proverbe admiratif.

Le plus précieux des compagnons et camarades du cosaque, c'est son cheval : « Sans cheval, pas de cosaque. » « Cosaque sans cheval, soldat sans fusil. »

Le cosaque comprend lui-même qu'il n'est rien sans son cheval ; aussi songe-t-il à lui avant de songer à soi. « Le cosaque aime son cheval plus que lui-même. » « Le cosaque a faim, mais son cheval est rassasié. »

Les proverbes marquent la grande résistance du cosaque : « Les cosaques sont comme les enfants : ils mangent beaucoup et se contentent de peu. » « Le cosaque boit dans le creux de la main et mange sur le pouce. »

Sur les territoriaux, un intéressant proverbe : « Malgré leurs *lapti* [1], ce sont des soldats. » Il faut entendre que leur équipement incomplet n'empêche pas les territoriaux d'être des soldats, du moment qu'ils sont appelés à la guerre. Le vrai guerrier, en effet, n'est pas celui dont les boutons brillent, mais celui qui défend son pays. Ce qui fait le soldat, ce n'est pas son extérieur ; c'est sa destination sociale.

*
* *

Malgré tous les désagréments et toutes les tristesses du service militaire, le peuple russe s'est accoutumé à le tenir pour une nécessité : « Où que tu vives, tu serviras le même tsar. » Ou encore : « Où que tu vives, tu n'éviteras pas de servir. » Le peuple pense que, puisque le service militaire existe, tout le monde doit servir également ; il condamne ceux qui, comme autrefois en Russie, pouvaient se faire remplacer : « C'est un péché de se libérer avec le sang d'autrui. »

1. Chaussures de toile portées par les pauvres gens des campagnes.

Le mieux est de voir dans le service militaire une obligation commune, désagréable, mais inéluctable : « Ne cours pas au service, mais ne le fuis pas ! »

Une fois au service, il ne faut pas se chagriner vainement. Certes, il est dur de se séparer des siens : « Le guerrier guerroie et sa femme s'afflige à la maison. » « Le guerrier guerroie et quelquefois s'afflige. » Même les pays nouveaux où son service conduit le soldat ne l'empêchent pas toujours de languir après les siens : « Il s'afflige, même en pays conquis. »

Mais l'expérience et la sagesse populaires exprimées dans les proverbes conseillent au soldat de ne pas se chagriner et d'être vaillant. Il vaut mieux sans doute être dans son village à travailler son champ qu'être soldat : « Qui sert, pleure, et qui laboure, chante », mais il faut se surmonter et garder sa vaillance : « Fais ton service et ne t'afflige pas ! » dit le peuple au soldat ; et le soldat, écoutant ce conseil, répond : « Je sers loyalement et ne m'afflige de rien. »

C'est surtout dans la bataille que la vaillance a du prix : « La bataille aime la hardiesse. » Le peuple pense que « le pire est d'avoir peur », et que « qui a peur est perdu ». En conséquence, « va de l'avant, tu échapperas mieux à la peur ». Parfois « un audacieux engagement est la moitié de la victoire » et « la hardiesse est moitié du salut ». Parfois, cependant, trop de hardiesse n'est d'aucun secours et peut même nuire au succès; il n'y a alors aucune honte à reculer et même à fuir devant l'ennemi, si cela permet d'éviter à l'armée d'inutiles pertes : « Sans tête, pas de guerrier ; et qui a fui peut se retourner. » En cas de retraite le soldat déclare ironiquement à l'ennemi : « Honneur et place à vous, sans nous rendre. » Du moins, quand on recule ne faut-il pas faire les fanfarons : « Tu as fui; ne te vante pas, et prie Dieu. » Le soldat n'aime pas que les chefs expliquent par de hautes considérations une retraite imposée par l'ennemi. Il dit alors ironiquement : « Attire l'ennemi au piège, attire-le ! »

Le courage en paroles et les fanfaronnades sont vivement blâmés par le peuple : « Les lâches aiment tous à parler courage. » Mais, remarque-t-il, « qui fait l'assaut avec sa langue, fera peu de conquêtes ». Et dans un autre proverbe : « Tel dit n'avoir pas peur du tonnerre, qu'un tambour épouvante. » De ceux

qu'effraient les décharges et qui baissent la tête au passage des projectiles, on dit qu' « ils saluent les boulets ».

La lâcheté peut mettre le soldat dans une position ridicule : « Une balle vole en bourdonnant ; je vais d'un côté, elle me suit ; je vais de l'autre, elle me suit ; je tombe dans un buisson, elle m'atteint au front : j'y mets vite la main ; c'était un hanneton.... » Du lâche qui s'enfuit on dit qu' « il a mis son cœur dans ses talons ». D'autre part, cependant : « Qui veut s'enfuir ne doit pas dormir. »

Avoir peur à la guerre est non seulement risible, mais inutile, car, de toute façon, « on n'évite pas sa destinée », « la balle trouvera son but », et « on ne se gare pas de la mort ». A la guerre tous sont égaux devant elle : « La balle ne connaît pas les grades. » « Aujourd'hui colonel, demain défunt. » Pourtant chaque soldat a l'espoir d'être épargné par le sort : « La balle, pense-t-il, n'aura-t-elle pas assez de place à côté de moi ? »

***

La mort venant d'un minuscule engin inventé par l'homme demeure chose assez dépourvue de sens : « Une mort d'homme dans un centime de plomb » étonne le peuple. Parfois cela excite son humour : « Si gravement blessé qu'on n'a pu trouver sa tête », disent les soldats en parlant d'un camarade tué. « Les Turcs tombent comme des quilles, et les nôtres, Dieu merci, restent sans tête. » « Cours après la tête de l'ennemi, mais apporte aussi la tienne. »

Dans un proverbe, la gaieté et l'humour en face de la mort sont donnés comme les meilleurs remèdes contre la peur : « Aux heures gaies la mort même ne fait pas peur. »

Que le lecteur n'aille pourtant pas penser que c'est la note qui domine dans les proverbes russes touchant à la mort. Ce qui l'emporte au contraire c'est le sérieux, et ces proverbes expriment une philosophie profonde et fort originale.

L'élément premier et fondamental en est l'amour de la vie et la conscience de sa valeur. Malgré toutes les difficultés au milieu desquelles la masse russe ait eu à vivre et vive encore, elle n'a pas perdu l'amour de la vie. Le sentiment que la vie

est lourde uni au désir de vivre s'est exprimé dans des proverbes tristes et ironiques à la fois :

Vivre est amer, mais mourir n'est pas doux.
On souffre à vivre, mais on ne fait pas une trouvaille en mourant.
La vie est importune, mais on ne s'habitue pas à la mort.
Mieux vaut souffrir un siècle que mourir d'un coup.

Nous trouvons en même temps dans les proverbes la claire et hardie conscience que l'existence individuelle est relative et périssable et que sa fin est inéluctable :

Nous ne naissons pas pour vivre, mais pour mourir.
On a beaucoup vécu jusqu'à nous et peu de chose nous est resté.
Beaucoup vivent, plus encore ont vécu, et qui sont morts.

La vie humaine n'a pas d'importance en elle-même ; ce qui fait sa valeur, c'est la façon dont on l'a menée. A cet égard, il est infiniment vrai le proverbe qui dit : « Vivre fait plus peur que mourir. » La vie humaine ne se mesure pas à sa durée, mais aux actions qu'on a pu y accomplir : « Qui vit plus longtemps ne vit pas toujours davantage. » Quand un homme meurt, c'est, pense le peuple, parce qu'il a accompli sa mission sur terre : « On ne meurt pas de vieillesse mais de maturité », c'est-à-dire quand les conditions générales de la vie nous ont voués à la mort. Ces conditions sont donc l'essentiel ; et c'est par là que les proverbes abordent le problème de la guerre.

La guerre est, dans son essence même, destruction et mort :

La guerre aime le sang.
La guerre s'abreuve de sang.
Pas de mer sans eau, pas de guerre sans sang.

Certes, tout sang n'a pas même valeur, et toute effusion de sang n'est pas justifiée aux yeux du peuple : « Le sang n'est pas eau. » Et une lourde responsabilité pèse sur qui répand le sang autrement que pour le droit et la justice :

Sang de coupable est eau ; sang d'innocent est malheur.

En d'autres termes, la guerre n'est légitime que pour se défendre contre une agression ou pour défendre le faible attaqué.

« Mauvaise paix vaut mieux que bonne guerre. » Toute paix pourtant n'est pas agréable au peuple, dont l'un des plus vieux proverbes dit : « Bataille glorieuse vaut mieux que paix honteuse. » Quelquefois la paix est un piège où le fort prend le faible : « Une jument fit la paix avec un loup ; elle ne retourna plus chez elle. »

Tout en sachant la valeur de la paix et la désirant, le peuple est plein de scepticisme et d'ironie à l'égard du rêve de paix perpétuelle :

La paix dure jusqu'à la guerre, la guerre jusqu'à la paix.
La paix est éternelle : jusqu'à la première guerre.

Acceptant ainsi que la guerre est inévitable, le peuple tient pour aussi inévitables le service militaire et le risque de mort qui y est lié. Ce dernier est le risque professionnel de la guerre. « Au soldat la mort sur le champ de bataille, comme au marin dans la mer. »

Une fois la guerre déchaînée, elle se poursuit nécessairement, de par sa logique intérieure, jusqu'à l'épuisement des adversaires. Il en résulte que les pertes de vies humaines sont considérées par le peuple comme hâtant la fin de la guerre : « O Dieu, tue des soldats pour apaiser la guerre » est la prière qu'on trouve dans un proverbe.

La responsabilité de la mort des combattants retombe d'un côté sur les puissances célestes, de l'autre sur les puissances de la terre :

La mort dans la bataille est affaire à Dieu.
Qui envoie à la mort en répondra.

Cette idée trouve une expression plus brutale encore : « On tue ; ce n'est pas notre affaire. » « On te tue, on t'enterrera. »

Ce n'est d'ailleurs pas de l'indifférence, et le peuple n'accueille pas toutes les morts de la même façon : « Meurs sur le champ de bataille, non dans un trou », conseille-t-il au soldat. « Mieux vaut la mort sur le champ de bataille que sous un jupon. » « Tant qu'à se noyer, se noyer en mer, non dans une méchante mare. »

Le peuple pense qu'une mort héroïque convient à la guerre ;

mais en même temps l'expérience du passé amène à penser que souvent les résultats derniers de la guerre ne sont pas ce qu'en attendaient des combattants pleins d'abnégation. Il n'est pas rare que les fruits de la guerre échoient à ceux qui n'en sont pas dignes : « C'est le héros qui tue les ennemis, et c'est le lâche qui en a le profit. » « Les aigles se battent et leurs plumes vont aux corbeaux. »

Mais bien que les profits matériels de la guerre aillent aux lâches et aux corbeaux, le peuple, qui aime dans la guerre non pas ses résultats pratiques, mais l'héroïsme et le dévouement, place infiniment plus haut les conquêtes de ces vertus, que les acquisitions faites sans privations, sans danger et sans risque : « Ce qu'on rapporte de la bataille est sacré. »

III

L'analyse que nous avons faite de quelques productions typiques de l'invention poétique du peuple de Russie nous a montré qu'à l'époque de ces productions, les masses populaires de Russie ne se faisaient guère remarquer par une mentalité guerrière. Elles n'avaient pas peur de la guerre, mais elles ne l'aimaient pas. Le goût de « la guerre pour la guerre », l'enthousiasme pour les exploits sanglants sont étrangers à l'esprit et au cœur du peuple russe. Quand il « accepte » la guerre, c'est comme une douloureuse nécessité justifiée par l'obligation de se défendre ou par quelque haut motif moral.

Plus intéressants encore et plus précieux sont les matériaux que peut nous fournir ici l'épopée russe des *bylines*. Les *bylines* sont des chants épiques très anciens, fruits anonymes de l'invention collective. Ils sont consacrés aux exploits des preux de l'ancienne Russie, *bogatyrs* et *vitiazis*, membres de l'escorte des princes (de la *droujine*) et guerriers de métier. Il semble que des productions de ce genre devraient exprimer et marquer avant tout l'élément guerrier. Or, si l'on étudie d'un peu près les bylines, elles laissent au lecteur une impression tout à fait différente.

Ce qu'il faut remarquer d'abord, quand on analyse les bylines au point de vue qui nous intéresse, c'est ce fait curieux que les termes servant à désigner leurs héros ne sont pas d'origine russe. *Bogatyr* vient des mots turco-mongols *batyr* ou *batour*, *bagadour* ou *baghatour*. Le mot *vitiazi* est emprunté au vocabulaire scandinave et est une déformation du mot connu *viking*. Certes, pour désigner les héros qu'elles chantent, les bylines emploient aussi les deux mots de *polenitsa* et de *khorobre* ou *khrabre*. Mais ces deux mots n'ont pas une signification spécialement guerrière. Le premier signifie « géant », « homme de grande taille ». Le second (que l'on retrouve dans l'adjectif actuel *khrabryi*) signifie « homme courageux, viril ». Quant aux mots *bogatyr* et *vitiazi*, ils ont un sens plus nettement belliqueux et guerrier. Or, tous les deux sont d'origine étrangère : le premier vient des Turco-Mongols, contre qui les Slaves de Russie ont longuement combattu ; le second, des Scandinaves (des *variagues*), qui, suivant la tradition, ont été les premiers organisateurs politiques et militaires de la Russie.

Quoi qu'on fasse, il est impossible de ne pas tenir pour caractéristique le fait que les premiers mots désignant le guerrier de métier dans l'ancienne épopée russe sont des mots étrangers, de sorte que l'ancien vocabulaire russe n'a pas de terme pour désigner spécialement le militaire professionnel. C'est donc que ce métier ne jouait guère un grand rôle dans la vie des anciens Slaves de Russie.

Je remarquerai aussi, en passant, que les éléments étrangers continuent d'avoir une influence très sensible et même prépondérante sur le développement ultérieur des forces militaires de Russie. On peut encore suivre et mesurer cette influence en étudiant la composition et l'histoire du vocabulaire russe des XVIIe et XVIIIe siècles, qui furent l'époque de l'organisation de l'armée régulière en Russie et qui enrichirent la langue russe d'une foule de termes presque tous empruntés aux vocabulaires étrangers. Les noms de presque tous les grades, depuis le simple *soldat*, jusqu'au *guénéralanchef* et au *guénéralissimouss* sont pris au français ou à l'allem nd : *ounteroffitser* et *feldfebel*, *captainarmous* et *bombardir*, *grenader* et *dragoun*, *housar* et *feierwerker*. Les élèves des écoles mili-

taires secondaires sont des *cadets* ; ceux des écoles d'officiers, des *iounkers*. L'officier placé pour missions auprès d'un général ou d'un colonel s'appelle *adioutant*, et le soldat qui remplit la même fonction auprès d'un officier est un *ordinaretz*. De l'étranger viennent encore les termes désignant les différentes armes : *artilléria*, *cavalléria*, *sapior* (sapeur), et aussi ceux qui servent aux constructions militaires : *trancheya*, *bastion*, *chantsy* (de l'allemand *schanzen*), *fortifikatsiya*, etc... [1] Étrangère aussi est l'origine des termes désignant les institutions de la médecine militaire : *gospital*, *lazareth*, etc...

*
* *

On a rangé les bylines en deux cycles *territoriaux* : celui de Kiev et celui de Novgorod. Le premier se subdivise à son tour en deux cycles *historiques* : celui des *vieux* et celui des *jeunes* bogatyrs.

En général, les bylines du cycle de Novgorod se distinguent très nettement par leur contenu de celles du cycle de Kiev, car l'histoire de Novgorod est bien différente de celle de Kiev. Un trait pourtant est commun aux deux cycles et il se rapporte justement à la question qui nous intéresse ici, celle de la place de l'élément guerrier dans l'épopée russe.

On sait que Novgorod a fait partie de la fameuse « Hanse » des « villes libres » du moyen âge. Son régime intérieur était républicain et rappelait celui des cités républicaines commerçantes de l'Italie et des autres pays d'Occident. Dans la vie politique de Novgorod, comme des autres villes libres, le principal rôle était joué d'un côté par la corporation des commerçants, de l'autre par cette masse bigarrée et confuse qui tenait le milieu entre le peuple et la populace et qui servait d'instrument aux grands dans leurs luttes pour la suprématie.

1. Cependant quelques termes militaires ont, depuis longtemps, trouvé leur origine dans des mots russes. C'est, par exemple, pour canon, l'onomatopée *pouchka*. Le simple soldat s'appelle *riadovoï*, du mot *riade* (rang) ; la sentinelle s'appelle *tchassovoï*, du mot *tchasse* (heure), etc... La mitrailleuse a été baptisée d'un mot nouveau : *poulémiotte*, des mots *poulia* (balle) et *miétati* (lancer).

Nous trouvons dans les bylines de Novgorod les représentants de ces deux éléments : ce sont le « jeune Vassili Bouslaiévitch » et « Sadko le riche marchand ». Ces deux bogatyrs ne sont pas seulement les principaux, mais les seuls héros du cycle de Novgorod. Vassili Bouslaiévitch est le typique représentant de la tumultueuse jeunesse de Novgorod. Il est, avec ses compagnons, occupé à des escapades nullement innocentes ; il organise des batailles dans les rues et sur les places de la ville et ne veut se soumettre à aucune autorité civile ou religieuse.

Mais bien que Vassili Bouslaiévitch ait « beaucoup tué, beaucoup pillé », on ne peut le considérer comme un représentant de l'élément militaire, car les bylines ne disent rien de ses exploits guerriers sur les ennemis du dehors. Si son activité touche à la guerre, c'est à la guerre civile, intérieure, non à la guerre extérieure. Bien plus, nous trouvons dans les bylines de Vassili Bouslaiévitch la franche condamnation de toute agression d'un pays voisin, considérée comme du brigandage. Quand, à la fin de sa vie, Vassili Bouslaiévitch voulut entreprendre un voyage à Jérusalem, il demanda à sa mère de le bénir. Et voici ce que celle-ci lui répondit :

Quand tu iras à de bonnes œuvres, je te donnerai toujours ma bénédiction ; mais quand tu vas au brigandage, mon enfant, tu n'as pas ma bénédiction, car tu es alors un fardeau pour la terre humide.

Le guerrier conquérant n'est donc rien de plus qu'un fardeau pour la terre où il vit. Voilà le point de vue du peuple, tel qu'il s'exprime dans les lignes que nous venons d'emprunter à une byline de Vassili Bouslaiévitch.

Quant à l'autre bogatyr du cycle de Novgorod, Sadko le riche marchand, c'est, comme son nom même le montre, le représentant du milieu commerçant de la société de Novgorod. Dans l'ancienne Russie, comme dans les autres pays de la même époque, le « commerce » avait un caractère tout à fait particulier et voisinait avec la guerre :

Les mots de *marchand* et de *bandit* étaient synonymes. C'est dans la ville que se gardait le butin, que l'on se garait des « concurrents ». Le mot *gorod* (ville) veut dire en russe une place entourée de murs.

Et *tovary* signifiait, dans l'ancienne langue russe à la fois marchandises et... camp militaire. La population des villes, organisée militairement, se divisait en *centaines* et en *milles* [1].

Novgorod fut justement cette organisation militaire et commerçante. Mais, chose curieuse, dans la personne du héros de Novgorod, le riche marchand Sadko, nous ne voyons paraître que le commerçant. On ne trouve pas le moindre élément guerrier dans les bylines de Sadko. Il est absent de la poésie épique de Novgorod, non pas parce qu'il ne rencontrait pas dans la vie des Novgorodiens, mais parce que le peuple, en « composant » les bylines, a prêté à ses héros favoris les traits qu'il a jugés positifs. L'auteur collectif des bylines de Sadko le riche marchand n'a laissé dans son champ de vision que le côté pacifique de la vie et de l'activité de son héros ; quant au côté guerrier, il l'a éliminé comme indigne d'être chanté.

Étrange bogatyr que ce Sadko de Novgorod ! Sa force n'est pas dans ses armes, mais dans son argent, dans sa richesse. Quand il veut montrer sa puissance à la population de Novgorod, il ne l'appelle pas à la bataille des rues comme faisait Vassili Bouslaiévitch ; il parie qu'il achètera toutes les marchandises qui sont dans la ville et qu'il les chargera sur ses bateaux. Ce n'est pas le glaive du guerrier, c'est le sac du riche marchand qui pend à la ceinture de ce héros.

Le peuple cependant a certainement senti que la richesse n'est guère, en elle-même, l'objet de poésie. Il y a donc dans les bylines de Sadko un passage où le sac du marchand est prêt à s'incliner devant le glaive du guerrier. Quand Sadko tombe au pouvoir du Roi de la mer, celui-ci lui demande :

Dis-moi lequel est le plus précieux en Russie de l'or ou de l'acier?

Et le marchand Sadko répond :

C'est l'acier, parce que sans or et sans argent il est encore possible de vivre ; sans fer, dans aucune condition l'on ne peut vivre.

Suivant une autre version la réponse de Sadko est formulée comme suit :

C'est le fer, parce qu'avec le fer on peut acquérir l'or.

1. *La Russie moderne*, 2e éd., Paris, 1915, p. 47.

Mais c'est l'unique passage des bylines de Sadko où, suivant l'expression de M. Alfred Rambaud [1], « le bogatyr perce sous le négociant ». Et encore cette réponse de Sadko est-elle toute platonique, car, à l'œuvre, les exploits de Sadko n'ont rien de guerrier.

Sentant qu'il ne suffit pas d'avoir les qualités du commerçant et un sac bien rempli pour être un héros de poésie, le peuple de Novgorod, en composant ses belles bylines de Sadko le riche marchand, a adouci le caractère de l'homme d'affaires par un trait lyrique : il a fait de Sadko non seulement un marchand, mais aussi un musicien. A côté du sac, la ceinture de Sadko porte accrochées les *gousli*, qui sont l'instrument à cordes favori de l'ancienne Russie. Le talent musical de Sadko est si grand, le son de ses *petites gousli* est si attachant que le Roi de la mer lui-même ne peut résister à l'enchantement : quand Sadko joue un air de danse, le Roi de la mer se met à danser, et cette danse déchaîne la tempête sur le lac Ilmène sous les eaux duquel se trouvent les possessions du Roi de la mer.

Habile négociant et savant musicien, voilà ce qu'est Sadko le riche marchand. Négociant et musicien, mais pas guerrier !

*
* *

Comme je l'ai rappelé, les bylines du cycle de Kiev se divisent en bylines des *vieux* et des *jeunes* bogatyrs.

Il y a quatre *vieux* bogatyrs : Volga Vseslaviévitch, Sviatogor, Samson et Mikoula Sélianinovitch. Tous se font remarquer par une force extraordinaire, presque cosmique. L'un d'eux, Sviatogor, dit de sa force : « S'il y avait au ciel divin un anneau et un autre anneau dans notre mère, la terre humide, je saisirais l'un d'une main, l'autre de l'autre et je retournerais notre mère, la terre, je la retournerais sens dessus dessous. » Le bogatyr Samson est « si fort et si glorieux qu'il est craint de tous les pays et de toutes les hordes ». A peine nouveau-né, Volga Vseslaviévitch était déjà bogatyr. Il avait pour mère une princesse et pour père un cruel serpent.

1. Alfred Rambaud, *la Russie épique*, Paris, 1876, p. 150.

Quand il naquit, la terre humide trembla, le fameux royaume de l'Inde fut secoué, la mer bleue fut agitée. Une heure et demie à peine après sa naissance, il parle aussi fort que le tonnerre qui gronde; il ne veut pas que sa mère l'emmaillotte dans un lange de pourpre et le ceigne d'une ceinture de soie; mais il exige qu'elle l'emmaillotte dans une cuirasse d'acier, qu'elle coiffe sa tête violente d'un casque d'or et qu'elle mette dans sa main droite une massue de plomb de trois cents livres.

Mais tous ces bogatyrs sont surpassés en force par Mikoula Sélianinovitch. Ce nom signifie : Nicolas, fils d'un villageois (*selianine* veut dire : villageois). Voici ce que M. Alfred Rambaud écrit sur ce bogatyr dans son livre *la Russie épique*, publié il y a déjà quarante ans et qui est resté l'un des meilleurs travaux sur l'histoire de la production poétique de l'ancienne Russie :

Mikoula Sélianinovitch est un paysan. En son honneur s'est conservée cette chanson lyrique :

« O Mikoula Sélianinovitch; c'est toi qui avais la jument *Lève-la-Tête*, « qui portait sa tête jusqu'aux nuages. — Il vint un jour à la ville de « Kiev ; il en emporta deux outres de sel ; dans chaque outre il y en « avait seize cents livres. — Et alors le bon Mikoula cultivait, labourait ; « du sillon il arrachait les pins et les sapins ; il y faisait croître le seigle « et l'emportait chez lui pour le faire moudre. — Et moi je brasserai la « bière et j'inviterai des hôtes ; et je boirai à la santé de Mikoulouchka « et je le glorifierai ; c'était à toi, bon Mikoula, de cultiver, de labourer ; « c'était à toi, bon Mikoula, de faire œuvre de paysan. »

Mikoula est donc l'Hercule rustique. *L'épopée russe est la seule peut-être* (avec l'épopée finlandaise du *Kalévala*) *où un grand rôle héroïque soit dévolu à un défricheur du sol.* C'est à cela surtout qu'on reconnaît que les bylines ont été faites par le peuple et pour le peuple. Les chansons de gestes françaises, par exemple, ont un caractère plus aristocratique : nos trouvères pensaient avant tout à leur auditoire de barons et de nobles guerriers : jamais ils ne se seraient avisés de les humilier devant un héros-vilain.

Dans une byline célèbre, Mikoula est mis en présence du représentant par excellence de la caste princière, en présence de Volga. La byline ne manifeste aucune hostilité contre Volga : mais c'est à Mikoula qu'elle donne tout l'avantage.

Volga, le fort guerrier, chevauche avec sa bande héroïque, sa *droujina intrépide*, et va de pays en pays pour recueillir le tribut des villes slaves. Soudain il entend dans la campagne le bruit d'une charrue ; il entend crier les membrures de bois, sonner contre les pierres le soc d'acier. Volga et ses hommes se dirigent vers le laboureur, mais ils marchent toute la journée sans l'apercevoir. Et toujours retentissait

le bruit de la charrue fantastique et le choc de l'acier sur les pierres du sillon... Au matin seulement de la troisième journée, Volga rencontre enfin Mikoula le villageois qui, de sa puissante charrue, trace des raies profondes, extirpe les souches, arrache les rocs. Volga le salue et engage conversation avec lui. « Dieu t'aide, bon laboureur, à culti- « ver, défricher, à faire œuvre de laboureur, à tracer des sillons d'un « pays à l'autre, à en arracher les pierres et les racines. » Mikoula lui rend son salut et lui raconte qu'un jour, comme il se rendait à la ville voisine, les gens de là-bas ont osé lui réclamer un péage ; mais c'est avec son bâton qu'il les a payés, et alors « ceux qui étaient debout « se sont assis et ceux qui étaient assis se sont couchés pour toujours ». Émerveillé de ce récit, Volga engage le paysan à entrer dans sa *droujina*. Mikoula y consent, mais à une condition : c'est qu'on arrachera le soc du sillon pour le jeter dans un buisson. Volga envoie un de ses hommes ; mais ce guerrier robuste ne peut même imprimer un mouvement à la charrue. Le chef varègne envoie cinq autres braves : ils ne peuvent à eux tous en venir à bout. Volga envoie dix hommes, puis toute sa *droujina* ; ils ne sont pas plus heureux. Il descend lui-même de cheval, met les deux bras à la besogne et se reconnaît vaincu. Le laboureur s'approche alors, d'une seule main enlève la charrue, et la lance jusque dans les nuages, d'où elle retombe sur un buisson de cytise. La bande militaire part avec sa nouvelle recrue ; Mikoula est monté sur son cheval de paysan qu'il a dételé de la charrue ; mais quel cheval ! Même quand la bonne jument rustique marche au trot, aucun des coursiers de guerre ne peut la suivre au galop.

Voilà sous quels traits imposants le peuple russe s'est représenté le héros laboureur, le héros slave par excellence, en opposition au héros d'aventures, au héros varègue Volga, fils de Vseslav.

Dans l'épopée germanique, Thor, le patron des travailleurs, est constamment primé par Odin, le guerrier : c'est tout le contraire dans l'épopée slave...

Il est bien remarquable que les Slaves de la Russie méridionale, héritiers de ces Scythes d'Hérodote qui s'enorgueillissaient du surnom de *laboureurs*, aient réservé les deux places d'honneur dans leurs poèmes nationaux à deux héros de la charrue : à Mikoula, le fils du villageois, à Ilia, le fils du paysan [1].

Ilia Mourometz (ou Ilia de Mourom) appartient à la pléiade des *jeunes* bogatyrs de Kiev. Beaucoup de ces bogatyrs s'étaient rassemblés à la cour du prince Vladimir-le-Beau-Petit-Soleil. Parmi eux se trouvent des bogatyrs étrangers ou « voyageurs ». L'un d'eux, Tchourila Plenkovitch, était célèbre par sa beauté et son élégance :

Ses cheveux étaient comme un joug d'or et d'argent mêlés : son

1. Alfred Rambaud, *la Russie épique*, p. 37-41 (*passim*).

cou comme de la blanche neige ; son visage comme un coquelicot ; ses yeux comme ceux du faucon perçant ; ses sourcils comme ceux de la noire zibeline.

Un autre des bogatyrs étrangers, Duk Stépanovitch, est fameux par ses belles manières et sa richesse :

Sa cuirasse est d'argent pur et sa cotte de mailles d'or rouge. Dans son carquois, il a trois cents flèches et le prix de chaque flèche est de cinq roubles.

Quant aux bogatyrs russes rassemblés à Kiev, ils sont de différentes classes et d'origines diverses : Dobrynia Nikittich descend de boyards fameux ; Aliocha Popovitch est, comme son nom même en témoigne, fils de pope ; Ivan Gostinny (du mot *gost*, qui dans l'ancienne langue russe signifiait marchand) est de souche commerçante. Mais de nouveau, au-dessus de tous ces bogatyrs étrangers et nationaux se dresse la figure d'Ilia Mourometz, *fils de paysan*, épithète qui accompagne toujours le nom d'Ilia dans toutes les bylines. Ilia de Mourom ou Ilia Mourometz est présenté dans les bylines sous des traits beaucoup plus sympathiques que tous les autres jeunes bogatyrs du cycle de Kiev; et en lisant ses bylines, on sent de suite que dans la personne d'Ilia le peuple a vu *son* héros favori et digne de respect.

Le destin d'Ilia ne ressemble pas à celui des autres bogatyrs : il resta trente-trois ans sans bouger, malade, privé de l'usage de ses jambes. Miraculeusement guéri, le jeune paysan devient un puissant bogatyr et accomplit un grand nombre d'exploits, dont le premier touche au travail de la terre. Quel est le premier usage que fait Ilia de la force qui est en lui? Le même usage que son prototype Mikoula : il s'occupe du défrichement de la terre russe. Pendant que ses parents sont endormis, il va faire leur besogne rustique. Les deux vieillards s'épuisaient à abattre une forêt : Ilia en un tour de main en arrache tous les chênes et les lance au loin dans la rivière. Il jouit de l'étonnement des deux campagnards à leur réveil ; il leur raconte sa guérison et leur annonce qu'il va partir. Pour se procurer un coursier, il s'en va sur la grande route, et dès qu'il rencontre un moujik conduisant par la bride un cheval teigneux, il le lui achète au prix qui lui est

demandé ; puis, pendant trois nuits consécutives, il promène et baigne le solipède dans la rosée du jardin. Quand cette médication est terminée, Ilia se place à cheval devant une haute muraille, et la bête rustique, devenue un coursier héroïque, la franchit d'un seul bond. Alors Ilia demande à ses parents leur bénédiction et s'en va dans la campagne rase. Pourquoi le fils de paysan quitte-t-il la charrue pour courir la steppe? Il le faut bien, dans l'intérêt même de l'agriculture. C'est le temps où la sainte Russie est en proie aux forces mauvaises, infestée de monstres, de brigands et de païens. Ilia, c'est le libre paysan qui saisit le fer sacré pour la défense du sol.

En quittant le village natal, Ilia Mourometz demande à ses parents leur bénédiction pour son voyage vers « la glorieuse cité de Kiev » où il veut « prier les saints miraculeux de Kiev, s'engager auprès du prince Vladimir, le servir fidèlement et loyalement, défendre la chrétienté ». Son vieux père lui dit :

Pour de bonnes œuvres, je te donnerai ma bénédiction, mais pour de méchantes œuvres je ne te la donnerai pas. Tu vas par voies et chemins. Ne trame rien contre le Tatare, ne tue pas le chrétien sur la plaine nue.

Et Ilia s'efforce d'observer religieusement ce commandement du paysan qu'est son père. Il se sert de sa force pour lutter contre le mal et l'injustice, pour défendre son pays contre l'ennemi du dehors. A la cour du prince Vladimir, son attitude est tout à fait différente de celle des autres bogatyrs. Fier et indépendant, il ne permet pas au prince de le traiter comme un inférieur. Cela déplaît au prince qui est injuste et envieux comme un vrai monarque, et qui éprouve de l'irritation contre Ilia. Un jour même il ordonne à ses serviteurs de se saisir d'Ilia et de le jeter dans une prison souterraine. Mais quelque temps après, des hordes ennemies assiègent Kiev. Nul ne peut se défaire d'elles sans Ilia. Le prince est contraint de demander son aide à celui-ci. Alors se manifeste la noblesse d'Ilia et son sincère amour de sa patrie. Il met les intérêts de son pays et le bien du peuple au-dessus des considérations et des humiliations personnelles : il quitte son cachot, court à la défense de Kiev et sauve la ville. Ilia est le guerrier-paysan, qui ne cherche ni agressions, ni conquêtes et qui

n'admet la guerre que comme une légitime défense, une lutte contre le mal et l'injustice.

*
* *

En général, dans les bylines russes, la guerre n'est acceptée que comme défensive, et même elle n'y est représentée qu'avec ce caractère. La poésie populaire n'a sans doute pas jugé digne d'elle de chanter la guerre offensive. Le héros des bylines russes est avant tout le défenseur de la terre natale, pas du tout le conquérant de la terre étrangère; c'est le gardien de l'indépendance de son peuple, pas du tout l'oppresseur des autres peuples. Si l'histoire a semblé parfois contredire ces sentiments, il faut en accuser non pas une transformation de l'esprit populaire, mais la volonté de ceux qui avaient la charge de diriger le peuple.

GRÉGOIRE ALEXINSKY

Ancien Député à la Douma.

TRADUIT DU MANUSCRIT RUSSE PAR J.-B. SÉVERAC

LES DÉCOMBRES[1]

XIV

LE TACOT

C'était une toute petite auto, de celles que les amateurs appellent dédaigneusement « un clou » ou un « tacot ». Louis-Albert l'avait achetée pas cher à Marseille d'un épicier qui avait été incité à s'en défaire par la sollicitude de ses créanciers ; mais le duc avait l'œil, il avait jugé que la voiture pouvait encore « s'envoyer des kilomètres », et l'avait destinée à visiter ses raffineries en revenant vers Paris à courtes journées. Il ne s'était pas trompé ; le « Dunbard » roulait un gentil train de machine paisible, sans massacrer les poules ni épouvanter les chiens, et Louis-Albert avait tort de l'appeler « mon deux à l'heure », car elle abattait très bien sa moyenne de trente-cinq en palier, et quand il se penchait sur le capot, écoutant battre son cœur honnête de travailleuse, il n'y surprenait jamais de ces « ratés » sinistres qui précèdent et préparent la panne.

Louis-Albert conduisait lui-même celle que, sans savoir pourquoi, il avait baptisée Léonarde, de même qu'en souvenir cette fois du vieux connétable, il se faisait appeler M. de Bonne dans les hôtels de second ordre où il s'arrêtait avec Thérèse.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 avril et 1er mai 1916.

Depuis leurs brusques amours du « Mediterranean », ils ne s'étaient plus quittés ; une sèche carte postale avait informé Armand de la Vingtrie du départ de sa femme et de son abandon du domicile conjugal (souligné) ; les deux camarades s'étaient envolés dans la douceur et l'imprévu d'un voyage romanesque et bourgeois.

Pour la première fois de sa vie, Louis-Albert goûtait les charmes enivrants de la médiocrité. On ne l'appelait pas « monsieur le duc », on ne lui faisait pas payer une addition avec un quart en sus, il pouvait s'abriter dans les logis modestes où, s'il s'attardait trois jours, il cessait d'être un numéro et semblait faire partie de la maison. Il pouvait chipoter sur une note et prendre une seule chambre pour deux.

...Ce matin-là, il sortait graduellement du sommeil, s'étirait dans ses draps en entendant l'eau ruisseler dans le cabinet de toilette voisin d'où sortaient des fraîcheurs de parfums ; Thérèse allait et venait, rentrait dans la chambre, en ce costume cavalier et gamin où les femmes se plaisent, montrant ainsi comme leur corps est mal habitué aux jupes inventées par des civilisations prudes. Il aimait à la voir faire mordre son peigne dans ses cheveux blonds qui tombaient en nappes d'or sur ses épaules, il aimait ces mots lestes et joyeux qu'ils échangeaient comme des balles de tennis, ces déjeuners du matin qu'ils partageaient, ces jeux où ils s'affrontaient comme des lutteurs; il adorait les appellations un peu vulgaires que Thérèse inventait : « Loupo, mon duco, Bobonne ». Cela faisait partie de son incursion dans la vie bourgeoise. Le connétable dont le souvenir l'écrasait, François de Bonne, duc de Lesdiguières, se volatilisait, s'évanouissait dans ce surnom : Bobonne...

Ils erraient ainsi à travers la France dans une liberté et un bonheur inexprimables, n'ayant que la crainte d'arriver, quand Louis-Albert tomba sur sa tante de Commercy. Il en ressentit un coup violent, puis singulièrement, une sorte de satisfaction de voir ainsi la chose connue, bientôt publiée par les trompettes qu'étaient la princesse et ses compagnons. Le regard et le salut de Gallois lui firent presque plaisir ; il surprit l'admiration et l'envie dans les yeux du petit homme

mince en complet cannelle et rendit le salut. En somme, Thérèse était du monde et tous la connaissaient. Cependant aucune parole ne fut échangée et les deux groupes s'éloignèrent, chacun de son côté sous les ombrages hâtifs des quinconces.

— Tu as vu, — disait Thérèse, — la tête qu'ils ont faite?

— Nous ne nous cachons pas.

— Oui, mais quel potin dans Paris!...

— Je m'en fiche.

— Tu ne me quitteras pas en arrivant, dis?

— Bête!...

XV

DIANE DE THIANGES

Madame de Louville, en rentrant rue Vaneau, s'inquiétait un peu de la réception que lui ferait sa mère ; elle fut presque déçue par le calme et la tranquillité de la bonne dame qui se contenta d'embrasser dramatiquement sa fille.

— Enfin, mon enfant, Dieu a voulu nous éprouver, et, toi aussi, tu as bien fait souffrir ta mère. Mais il faut que tout soit oublié et que nous ne nous occupions plus que de te débarrasser de cet ignoble drôle. J'ai pris des informations sur lui.

— Qu'est-ce que ça me fait, maman? je ne m'en occupe plus.

— On est tout de même bien aise de savoir...

— Vous avez vu Retoré, vous avez pris des rendez-vous?

— Tous les matins de dix à onze à l'étude et le soir après le tribunal.

— Il croit que nous obtiendrons le divorce?

— Ça ne fera pas un pli.

— Et à Rome?

— J'ai causé hier avec monsieur Raymond Badin qui a la spécialité de ces causes ; ce sera très simple. La procédure est engagée à l'archevêché et dans huit jours tu peux prendre le bain canonique.

— Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

— Ma petite Diane, c'est assez difficile à t'expliquer. Parce que, enfin, tu es toujours une jeune fille... et pourtant...

— Oh, allez, maman, dans les conditions où je suis, je puis tout entendre... et tout savoir...

— Eh bien, comme ta demande en nullité sera fondée sur le défaut de consommation, il faudra prouver qu'il n'y a pas de supercherie et... et le bain, paraît-il, est fait pour ça.

— Je ne comprends pas du tout.

— On t'expliquera, mon enfant, moi je ne peux pas ; mon cœur de mère déborde...

Diane rougissait, devinant vaguement la vie moins nette qu'elle ne l'avait cru.

Quelques jours après, elle sortait de l'officialité dans un état d'écœurement et de tristesse indignée ; pendant deux heures de vieux ecclésiastiques, les uns d'une maigreur hostile, les autres avec des obésités joviales, l'avaient interrogée, scrutée, offensée, posant des questions qui fouillaient sa chair, qui la dépouillaient, la mettaient nue devant cet aréopage. Madame de Thianges, qui l'avait attendue en voiture dans la rue, la recueillit harassée, irritée, pleurante sur les coussins du coupé. Mais cette fois, loin de s'offusquer, la mère se révolta :

— Comment!... Tu n'as rien dit quand un ignoble individu t'a fait un affront, le plus grand qu'on puisse infliger à une femme, et parce que des prêtres, — de saints prêtres, — dont c'est le métier, font des questions qui sont nécessaires à ton procès en annulation, tu te mets dans des états pareils ! Vraiment je ne te comprends plus...

— Ils n'ont pas le droit, non, ils n'ont pas le droit... c'est indigne. Même au nom de la religion. La religion ne demande pas des choses pareilles.

— Veux-tu que nous allions chez Kunkemayer? C'est l'heure de ton goûter.

— Je n'ai pas faim. Mais, si vous voulez, je vais vous y jeter, et je garde la voiture.

— Où veux-tu aller?

— Ça me regarde.

— Mais pas du tout, tu n'es pas mariée; j'ai le droit, j'ai le devoir de savoir où tu veux aller.

— Ça, je ne crois pas. Mais je peux vous le dire : je vais chez madame de Lesdiguières.

— Pourquoi faire?

— Je sais qu'elle est très bien avec monseigneur Capitolini et je veux avoir un mot pour lui, pour qu'on m'évite toutes ces odieuses formalités.

Madame de Thianges fit changer de route au coupé, indiquant l'adresse du pâtissier qu'elle affectionnait.

— Tu me promets que tu ne vas que chez la duchesse?

— Mais oui, maman, mais oui.

— Ah, c'est que je connais mon devoir, moi...

Pendant que sa mère savourait un ice-cream, Diane courait au pas rebondissant du bai-brun vers les solitudes du faubourg Saint-Germain où l'hôtel de Lesdiguières étendait sur la rue Chanaleilles ses murs bas, défendant la belle façade de Gabriel.

Elle dit carrément au portier :

— Je voudrais parler à monsieur le duc.

— Justement, madame, il vient de rentrer ; il est chez lui.

Un valet de pied lui indiqua l'appartement que Louis-Albert occupait dans une aile au rez-de-chaussée.

Elle entra dans une grande pièce assez nue, décorée de fouets de chasse, de gravures anglaises qui représentaient des cavaliers sautant des obstacles à la poursuite d'un renard, derrière une meute de grands chiens ardents ; au milieu d'un panneau se dressait la tête naturalisée d'un dix-cors et par terre s'étalaient des peaux de sangliers.

Le valet de pied demanda :

— Qui aurai-je l'honneur d'annoncer?

Et cette question la plongeant dans une perplexité inouïe lui fit comprendre combien sa démarche était irrégulière. Elle se réveilla, comme quelqu'un qui vient de traverser un état d'amnésie, surprise d'être là, se demandant ce qu'elle était venue faire.

L'homme étonné renouvela sa question et elle finit par dire :

— Mad... Mademoiselle de Thianges.

Il la regarda comme pour s'assurer qu'elle parlait sérieusement.

— Bien, mademoiselle.

Une seconde après la porte s'ouvrait et Louis-Albert apparaissait, heureux, gentil, la main tendue.

— Que je suis content, chère mad... mademoiselle....

Il hésitait ; elle dit en riant :

— Vous ne savez plus comment m'appeler : madame, mademoiselle, voyons, Louis-Albert, dites donc Diane,... comme autrefois.

— Oui, vous avez raison et je vous remercie... Est-ce que je puis vous être bon à quelque chose?

— Oui, vous m'avez dit à Marseille que madame votre mère était en très bons termes avec monseigneur Capitolini.

— Certainement.

— J'aurais besoin de son aide, de sa protection pour m'éviter certaines formalités, certains ennuis qu'on me fait à l'archevêché...

Elle s'interrompit : des souvenirs récents la troublaient devant ce jeune homme qui vaguement comprenait ; ce secret de chair pesa un moment entre eux, les émut. Ils sentirent qu'il changeait leur atmosphère, mais goûtèrent cette sensation bien qu'elle fût douloureuse et peut-être parce qu'elle l'était.

Ils prirent le parti de sourire et parlèrent de Marseille.

— Vous rappelez-vous, Diane, notre petit déjeuner à la Réserve?

— Et la bouillabaisse de chez Marius...

— Et le vin de Lamalgue.

— Je me souviendrai toute ma vie de cette soirée sur la terrasse, de cette nuit admirable. Comme les étoiles étaient belles ! on ne sait pas ce que c'est que les étoiles à Paris. Ce ne sont pas les mêmes.

— C'est vrai ; la nuit à Marseille c'est un jour continué, on sent que tout vit, tout palpite. J'aimais même le coassement de ces petites grenouilles timides. Mais surtout quand la lune s'est levée...

— Ah, le ciel était plus près alors.

Elle ne s'aperçut qu'après l'avoir dit que ce mot était un

peu prétentieux et aussi était presque tendre et voulut l'atténuer par une formule un peu banale :

— Je ne vous ai pas encore demandé des nouvelles de madame votre mère.

— Elle est très bien ; mais je ne l'ai pas beaucoup vue tous ces temps-ci. Je suis toujours si occupé par mes affaires.

— Vous êtes content?

— Très content. J'ai visité toutes les raffineries, remis l'ordre et la confiance un peu partout. En somme nous ne subirons qu'une perte temporaire. Le fonds de la fortune n'est pas atteint.

— Tant mieux. Que sont devenus tous les Mouriez?

— Je ne sais. Je crois que les frères sont partis pour l'Argentine.

— Et madame de la Vingtrie? Ne m'avez-vous pas dit que vous l'aviez rencontrée à Marseille?

Sous le clair regard innocent qui, sans le savoir, le mettait à la torture, il biaisa, balbutia :

— Je n'en n'ai plus entendu parler. Voulez-vous voir ma mère?

— Je crois bien !

L'arrivée de Diane et de Louis-Albert dans son boudoir sembla stupéfier madame de Lesdiguières dont les narines spirituelles s'enflèrent; elle semblait contente et intriguée par la présence de la jeune femme. Mais quand ses yeux bleus se reportèrent sur son fils ils s'assombrirent de sévérité, bien qu'une lueur palpitât encore.

Elle fut charmante et naturelle avec Diane, montrant qu'elle était au courant de tout sans toucher aux points douloureux, et promit d'aller voir le prélat.

— Il fera ce qu'il pourra et il peut beaucoup. Dans un an cet affreux cauchemar sera fini, chère enfant, et vous pourrez refaire votre vie.

Ses regards allaient de l'un à l'autre des jeunes gens et elle pensait :

« Mon Dieu, si elle pouvait le débarrasser de cette horrible Thérèse ! D'abord elle est bien plus jolie... »

Les idées qui vibrent puissamment dans un cerveau sont

en contact avec celles des autres par des influences dont on ne se rend pas compte encore ; elles se traduisent par des pensées fugitives, inconscientes ; sans s'en rendre compte les deux jeunes gens subirent cette endosmose et se regardèrent.

Diane en rentrant avenue Malakoff, à l'heure du dîner, trouva sa mère au comble de l'indignation, mais ne s'en émut guère, l'indignation était un des états les plus habituels de madame de Thianges. Comme on s'était mis tout de suite à table, on ne pouvait parler, sous l'œil et sous les oreilles du maître d'hôtel et du valet de pied ; d'ailleurs Yvonne était là, plus aux aguets qu'eux-mêmes. Pourtant, telle une vapeur impatiente tente de s'échapper par les soupapes, parfois une exclamation de la comtesse venait exploser, donner cours à sa fureur et à son émoi.

— Quelle indignité !... Un homme comme lui s'afficher avec cette créature !... Pauvre duchesse... Je te dirai tout à l'heure, ma fille... Les hommes sont capables de tout, aujourd'hui... Pourtant je n'aurais jamais cru ça de lui... Ça ne te regarde pas, Yvonne, tu n'as pas besoin d'ouvrir des yeux comme ça.

Les deux domestiques, sentant qu'ils gênaient, s'étaient éclipsés, plus attirés par les délices de l'office que retenus par la curiosité; quand le maître-d'hôtel revint, madame de Thianges s'écria :

— Eh bien, Joseph, où étiez-vous? Vous voyez bien que nous vous attendons pour nous lever de table.

Touché par l'argument, Joseph précédait les trois femmes dans le salon où la lumière naquit sous son doigt. La mère dit aussitôt :

— Yvonne, va te coucher, j'ai quelque chose à dire à ta sœur.

La jeune fille, d'un air de mauvaise humeur, jeta sur un meuble l'ouvrage qu'elle avait déjà en main et sortit pendant que la comtesse murmurait :

— C'est inouï, le genre des jeunes filles d'à présent...

Mais elle ne fut pas longue, alors, à s'épancher :

— Ce que madame de Commercy vient de me dire !... Pauvres gens, comme s'ils n'avaient pas assez déjà de leurs ennuis...

— Mais enfin, maman, quoi donc?

— Sais-tu avec qui la princesse a rencontré Louis-Albert à Laroche? Oui, à Laroche, où elle avait été faire une petite excursion, le sais-tu?

Diane répondit :

— Non, — d'un ton d'indifférence.

— Rien ne t'émeut, toi... Conçois-tu qu'il se promenait bras dessus, bras dessous avec une femme... Enfin, je peux bien parler de cela devant toi, puisque tu es mariée, maintenant. Tu n'es plus une jeune fille.

— Louis-Albert a une maîtresse?

— Et qui? Je te demande un peu qui il a été choisir? La fille de ce gueux, de cette canaille, de ce bandit, de ce Mouriez. Il faut n'avoir pas de cœur.

— Comment? Thérèse de la Vingtrie?

— Oui, madame de Commercy l'a rencontré avec elle à Laroche ; ils filaient le parfait amour, en auto...

Diane en écoutant sa mère s'étonna de souffrir un peu.

Elle n'aimait pas M. de Lesdiguières, pourtant...

Elle ne l'aimait pas, certes ; mais cela l'agaçait de le savoir camarade, ami d'une autre femme, vivant avec elle, l'embrassant parfois. Son mari aussi, ce Pierre de Louville, avait ce qu'on appelle une maîtresse, il ne pouvait s'en détacher, il l'avait bien prouvé. Quel attrait trouvaient-ils donc dans ces femmes?

Bien qu'on s'imagine volontiers aujourd'hui les jeunes filles parfaitement renseignées sur le grand secret du mariage, elles sont en réalité le plus souvent d'une ignorance surprenante. Cela tient surtout à ce que la majorité des femmes est parfaitement insensuelle ; la fièvre d'amour ne s'éveille en elles qu'assez tard ou sous l'empire d'un sentiment passionné. Ce sentiment est très rare aujourd'hui, bien plus rare que jadis ; jadis, même sans avoir lu Rousseau, Laclos et madame de Staël, toutes les femmes étaient comme imprégnées de roman et férues de volupté.

Madame de Thianges rejoignit Diane dans la chambre d'Yvonne où, sous prétexte de peigner et de brosser les beaux

cheveux de la petite, la jeune femme s'était réfugiée pour questionner son cœur et fouiller sa blessure, afin de la connaître.

— Comment, tu n'es pas habillée!... Tu ne viens pas chez madame Arnajon?

— Non...

— Non... Pourquoi?

— Ça m'assomme.

— Tu as tort ; il faut te montrer. Si après ce qui t'est arrivé, tu te terres, on t'en voudra ; on potinera sur toi. Et après cela, quand tu le voudras, ce sera beaucoup plus difficile à toi de reparaître dans le monde.

Ne plus paraître dans le monde était considéré par madame de Thianges comme la pire des catastrophes.

Mais Diane n'eût pas cédé devant la menace de ce malheur, si sa mère n'avait ajouté :

— Lisbeth Arnajon protégeait cet Armand de la Vingtrie ; je ne serais pas fâchée de savoir ce qu'elle en pense, maintenant.

— Je suppose qu'il ne doit pas beaucoup se montrer après toutes ces histoires.

— Ah ! tu ne le connais pas. Il va se poser en victime ; se dégager de la famille. Je l'entends déjà crier : « Voilà ce que c'est que de se mésallier... » Ce sera à mourir de rire : un Sirbacque.

Madame de Thianges, — née Tirard de Boismilon, — détestait la mésalliance. Elle ne se souvenait jamais, sauf dans certaines circonstances, — les successions à réclamer, — que le père de son père, Me Tirard, avait fait sa fortune en gérant avec une habile rapacité l'étude d'avoué qu'il avait héritée de ses aïeux.

Diane, elle, songeait que par Lisbeth Arnajon, toujours au courant de tout et surtout voulant l'être, elle saurait la vérité sur Thérèse et Lesdiguières. Sa mère la harcelait, lui proposait des robes, arguant de l'intimité, l'affolant de son ramage ; elle parut consentir par obéissance et n'obéit que par curiosité.

Madame William Arnajon, née Lisbeth Bervilliers, était la veuve d'un avocat qui avait plaidé de bonne heure des causes retentissantes et obtenu de beaux succès ; mais sa car-

rière qui devenait brillante et sûre avait été brusquement rompue par la mort.

Quand Lisbeth eut épuisé sa tristesse, elle se trouva n'avoir pas grand'chose à faire de la vie. Elle était assez riche pour risquer de s'ennuyer, ne souhaitant pas se remarier et n'ayant nul désir d'un amant. Les soins de la toilette ne pouvaient suffire à l'occuper, car elle était intelligente et la méchanceté, — cet admirable moyen de passer le temps, — ne l'intéressait guère.

Elle eut une idée qui peut paraître originale et audacieuse ; elle voulut se créer un salon.

C'était jouer la difficulté à une époque où les conversations, comme la correspondance, n'ont plus de raison d'être, les unes étant remplacées par le téléphone et les autres par les cartes postales ; en un temps où les jeunes femmes s'enfuient par l'escalier de service les heures où leurs belles-mères reçoivent ; le « *jour* », qui fut la grande préoccupation de leurs aïeules, n'existe plus pour elles. Comment convaincre les gens affairés que sont les Parisiens d'aujourd'hui de venir perdre leurs loisirs entre cinq et sept, à l'heure où les goûters, les conférences, le cercle ou les garçonnières attirent et retiennent la majorité? Le prodige de Lisbeth fut de les persuader.

On sut que tous les jours, chez elle, on pouvait la trouver attentive à vous écouter, à vous louer, à vous présenter, à vous lire ; on sut qu'elle offrait d'une main spirituelle et preste une tasse d'excellent thé où de vieux Porto ; on se le dit.

Un petit groupe de fidèles et d'amis sûrs formaient le chœur, il s'en détacha deux ou trois hommes connus aguichés sans espoir et déçus sans mauvaise humeur; il s'y joignit quelques jolies femmes... Le salon de Lisbeth était fondé, ses mercredis furent notoires. Mais les réceptions du soir étaient rares et constituaient un petit événement; celle-ci célébrait une pendaison de crémaillère, après un changement d'appartement ; il n'en fallait pas plus pour que madame de Thianges tînt à y paraître et à s'y faire accompagner de sa fille. Sa fille, — elle le déplorait d'ailleurs dans son cœur de mère, — avait été le sujet d'un « excitant » scandale parisien ; cela faisait d'elle un « numéro ».

Diane fut déconcertée de tomber dans une réunion assez

nombreuse et qui semblait avoir été convoquée pour *sa rentrée.*

Tous les amis de Lisbeth étaient là, dans un tohu-bohu de noms exotiques, de noms illustres, de vieux noms, de noms nouveaux, de noms connus, de noms ignorés ; Diane aperçut d'abord la grande musicienne française, d'origine croate, qui a su apporter à notre art une note nouvelle de sensualité et de profondeur. L'air timide et mutin, croisant et découvrant ses jambes dans des bas de chantilly, avec des gestes et des brusqueries que justifiait le surnom de « gamin dalmate » qu'on lui donnait quand elle était jeune fille, madame de Lauzun, née comtesse Brézovary de Nietz, était aimable et lointaine, mais ne dédaignait pas de causer avec Anselme de Restaud un des fidèles de la maison, artiste de finesse, de tact et de sensibilité, heureux d'être enfin dégagé du vers libre auquel il avait dû sa réputation et de pouvoir revenir aux belles formes de l'alexandrin où son goût du passé se jouait plus à l'aise. Un poète lithuanien, au front chauve, aux yeux de sultane Validé, pérorait d'une voix zézayante, ramassait les regards des femmes. De droite et de gauche on entendait jaillir les mots de princesse, les appellations de monseigneur et de maître, que la maîtresse de la maison prodiguait, mais qui s'atténuaient en une familiarité plus tendre quand elles s'adressaient à une amie.

— Yolande, vous êtes délicieusement jolie, — disait-elle à la princesse d'Henrichemont, fille du roi éphémère de Portugal, durant l'épopée napoléonienne, et mariée au descendant d'un des compagnons de Henri IV.

— Lucienne... — et elle interpellait la duchesse d'Iéna, dont malgré le titre bonapartiste, toute la famille demeurait fidèlement attachée à la branche aînée des Bourbons.

Ce qui marquait d'un signe particulier le caractère de ce salon, c'était systématique l'amabilité et la passion de louer avec une admiration sans bornes des artistes dédaignés ou peu aimés du public. Au moment où la comtesse et sa fille entraient, madame Arnajon était en train de dire :

— Comment ! vous ne connaissez pas Bob-Herry? Mais c'est le premier peintre de l'époque... Il faut voir son exposition, à la salle Grand. Et les grès de Sermaize qui sont dans

l'entrée ! Quel artiste que ce Sermaize !... Ah ! ma petite Diane, comme c'est gentil à vous de venir chez votre vieille amie ! Vous êtes plus jolie que jamais, ma mignonne.

Cette constatation, d'ailleurs assez banale, avait pourtant le mérite de remettre les choses en leur place, passait l'éponge sur « l'accident » et restituait à l'incertaine madame de Louville sa qualité de jeune fille, encore sous l'aile maternelle. Lisbeth cependant ne s'attardait jamais longtemps à s'occuper d'une seule personne et déjà elle se tournait vers la duchesse de Lauzun...

— Wanda, avez-vous reçu le dernier volume d'Armand de la Vingtrie, *l'Hymnaire du Songe*? Moi je trouve ça superbe. Et comme c'est beau, au lendemain d'une catastrophe comme celle de Mouriez, d'avoir le courage de publier des vers !

— Vous savez que le livre était déjà chez Lemerre depuis longtemps. Il ne pouvait pas le laisser éternellement en magasin.

— C'est un vrai poète que ce garçon ; il a une façon de comprendre et de rendre...

— Les Ledru voudraient surtout qu'il puisse rendre...

— Fi ! ce n'est pas drôle, Fortier-Laurent, ce que vous dites, c'est méchant, mais ce n'est pas drôle.

— Enfin, avec quel argent a-t-il payé l'édition?

— Bah, monsieur de Lesdiguières est occupé déjà à rentrer dans ses fonds.

Ayant distillé cette phrase dans une intention spirituelle, Laragomez, le sculpteur espagnol, avec sa mine de satyre aux aguets, tendait sans pudeur son pied vers le soulier de sa compatriote la marquise de Saldagne qui ne semblait pas s'apercevoir de cet attouchement, perdue dans le rêve souffreteux de sa santé détraquée. Les petits yeux de faune palpitèrent à cette indifférence ; d'un geste du pouce, il dessinait la jeune femme sous la forme d'un serpent s'enroulant autour d'un arbre.

Diane, curieuse au nom de Lesdiguières, s'était levée et faisait un pas vers le piano où le musicien Steinpahl promenait doucement ses doigts ; le volume de vers était là, elle l'ouvrit facilement à la page où s'inscrivait la dédicace flatteuse ; il était moins aisé de feuilleter le reste, vaguement coupé ça et là.

— Qu'est-ce qu'il est devenu la Vingtrie? — demandait madame de Thianges.

— Il est à Paris, il doit venir ce soir ; mais ce sont les « couturières » de *Chimère*, la pièce de Renaud. Oh ! la Vingtrie se montre partout, il n'a pas besoin de se cacher, il est tout à fait en dehors de cette vilaine histoire des Mouriez. Il me le disait, l'autre jour, il va falloir maintenant qu'il gagne sa vie avec sa plume et il est tout heureux à cette idée ; il a assez de talent pour cela. Restaud, avez-vous un peu parlé de lui au directeur de l'*Erechteion*?

— Vous savez, au point de vue argent, *l'Erechteion*...

— Et sa femme, vous savez ce qu'on dit?...

— Ce sont des potins, certainement.

— Pourtant madame de Commercy m'a affirmé...

— Je connais Lesdiguières, c'est un charmant garçon, il ne ferait pas une chose pareille.

— L'amour, vous savez, l'amour...

Le grand romancier de *la Conquête du désert* entrait, le sourire joyeux et les yeux tristes, distribuant de larges poignées de main et des phrases narquoises. Il se hâta de gagner le coin où s'isolait Anselme de Restaud, tandis que Lisbeth embrassait une arrivante. Les quelques écrivains qui se trouvaient là se taisaient volontiers, sans lien entre eux et sans camaraderie ; ils semblaient économiser leurs paroles pour ne pas laisser évaporer de la copie ; les hommes du monde, au contraire, parlaient volontiers et beaucoup. La plupart, il est vrai, se disaient gens de lettres, presque tous ayant écrit un roman où ils se racontaient ou bien tenant dans un grand journal la rubrique « des sports ». Quant aux femmes, une sur trois avait publié au moins un volume de vers à compte d'auteur.

Mais dans ce milieu, sans avoir jamais aligné de rimes ou jonglé avec les allitérations, la comtesse de Thianges et sa fille avaient une valeur intrinsèque. Les Thianges descendaient en ligne directe de cette Gabrielle, sœur de madame de Montespan, dont l'esprit fut célèbre ; l'aventure de Diane était récente et tapageuse. Cela valait bien un mauvais volume de vers ou un bon roman.

Lisbeth après avoir reçu et casé tous ses hôtes, attira Diane

d'un signe près d'elle et lui donna cette sorte d'audience confidentielle, qui était appréciée des fervents du salon.

— Eh bien, chère petite, vous voilà revenue... Oui, je sais tout, ne parlons plus de cela ; c'est un vilain homme et de plus un imbécile. Il n'y a qu'à vous regarder pour le dire. Vous aurez une bonne annulation ; connaissez-vous monseigneur Capitolini? C'est mon ami, et il peut tout sur la curie. Mais il y a aussi l'abbé Isnard qui est très influent. On ne le sait pas, mais je le sais, moi. Je lui parlerai, soyez tranquille. Comment votre mère a-t-elle pris la chose? Bien, il me semble. Du reste il n'y a rien de votre faute, ma pauvre mignonne. Non, plus je vous regarde et plus je me dis : quel imbécile !

— Ah ! voilà la Vingtrie.

Mince et fluet, Armand pénétrait dans le salon, le corps en avant, la démarche glissante. Depuis ses malheurs, le gendre de Mouriez avait modifié son aspect. C'était un homme de lettres qui entrait. Armand avait rasé sa lèvre et laissé pousser ses cheveux qui, raides et droits, se rabattaient à l'américaine sur le derrière de sa tête. Un monocle sans tour d'écaille et sans cordon s'incrustait dans son œil. Son insolence rampante était juste celle qu'il fallait pour à la fois se faire craindre et éviter les calottes.

Lisbeth courut à lui, heureuse de faire à ses amis les honneurs d'un homme qui venait d'assister aux « couturières » d'une pièce attendue.

— Eh bien !

— Comment ça s'est-il passé?

La Vingtrie prit un temps, renfonça son monocle et dit, presque bas :

— Dans les choux...

Des cris et des protestations accueillirent le jugement rapide et sportif; la Vingtrie éprouvait une sorte de délectation morose à se servir de ce style pour être en règle avec le principe de Verlaine et ne pas faire de « littérature ».

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que vous lui reprochez?

— Je ne lui reproche rien, c'est admirable...

— Alors...

— Mais ça ne fera pas un sou. Le public est incapable de comprendre ; il s'assommera.

— On calomnie toujours le public, — dit Anselme de Restaud avec son fin et tranquille sourire.

— On ne le calomnie pas assez, — dit madame de Lauzun.

— Enfin, quel effet cela a-t-il produit sur celui de ce soir?

— De l'étonnement, de la mauvaise humeur. Et à chaque entr'acte un tumulte d'enthousiasme ahurissant.

— Ah ! vous me rassurez ; c'était une salle d'amis, soupira Lisbeth, maintenant je prévois un gros succès. Nous sommes brouillés, Georges Renaud et moi, mais je désire que *Chimère* réussisse.

Cependant, on sentait qu'elle ne savait pas fort bon gré à ceux qui s'occupaient trop de la pièce. Malgré cela, Armand de la Vingtrie s'était mis à détailler la curiosité générale, allant de l'un à l'autre, collant là un sourire, glissant plus loin un éloge hyberbolique, racontant un incident de scène ou plaquant le mot d'un critique pontifiant dans les couloirs. Peu à peu il semblait que tout l'intérêt se fût concentré en lui, qu'en lui eussent résonné les applaudissements ou les blâmes. Même il avait donné à Georges Renaud un conseil de mise en scène avidement accueilli et suivi immédiatement.

Madame de Thianges se piquait d'avoir du goût dès qu'il s'agissait de théâtre et d'un nom connu. D'un coup d'éventail, elle arrêta le poète :

— Voyons, à moi, monsieur de la Vingtrie, dites-moi la vraie vérité, ce que vous pensez.

— Madame, c'est un immortel chef-d'œuvre ; laissez parler les sots...

La comtesse eût préféré quelque bonne méchanceté, une indiscrétion marquée dont elle pût se parer le lendemain au bridge de madame de Joyeuse ; elle fut si irritée que tout de suite la gaffe censée involontaire lui vint aux lèvres et elle demanda de son ton le plus indifférent de femme du monde, accomplissant un devoir banal :

— Comment va madame de la Vingtrie?

Armand qui allait passer s'arrêta :

— Je ne sais pas, madame, je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis un mois.

Diane, rentrée tout à fait dans son rôle de jeune fille, abritée sous l'aile maternelle, leva les yeux vers celui qui prenait la

chose sur ce ton ; il avait de la finesse, s'aperçut de cet étonnement et voulut l'accentuer :

— On devrait envoyer aussi des billets de part dans les cas de divorce, mais malheureusement nous n'en sommes pas encore là. Madame Thérèse Mouriez n'a dû être touchée que ces jours-ci par mes citations ; elle était toujours en voyage.

En voyage !... Avec Louis-Albert !...

Diane sentit au cœur la petite égratignure dont elle s'étonnait déjà ; tant il est vrai que l'amour souvent ne se révèle que par l'exemple d'un autre amour.

Madame de Thianges jugea qu'il était temps de s'en aller ; elle avait repris avec sérénité son rôle de mère-chaperon et emmenait Diane comme un colis, sans la prévenir. En voiture, celle-ci fit seulement cette question :

— Maman, comment vais-je m'appeler maintenant? je ne veux pas porter ce nom de Louville.

La mère réfléchit un instant.

— On te nommera la comtesse Diane de Thianges, comme si tu étais chanoinesse. C'est ce qu'il y a de plus convenable.

Pendant que la mère et la fille s'éloignaient, une scène étrange se passait dans l'appartement de madame Arnajon. Comme c'était la première fois qu'elle y recevait, les amis lui avaient demandé de leur laisser visiter la nouvelle installation et cette visite se passait en une sorte de farandole, déroulée à travers toutes les pièces. D'abord ils foncèrent dans la chambre dont une faible lampe électrique éclairait discrètement les roseurs et les dentelles appliquées contre la tenture. Le lit attira les yeux des hommes et quelques mots volèrent comme des chauves-souris. Lisbeth les attrapait, les rejetait en souriant, trop pure pour s'offenser de rien ; même elle montra du doigt à Saragomez, la grande peau d'ours blanc qui remplissait à moitié la chambre.

— Ça vous fait rêver, hein?

Les yeux du sculpteur vacillèrent.

A côté, on pénétrait dans le cabinet de toilette et la salle de bain. Tout le confortable cynique des modernes s'y trouvait rassemblé. Un coup de pouce sur un commutateur inonda la pièce d'une lueur mauve qui donnait un peu l'impression

d'une buée dans un pays matinal. La baignoire était d'un marbre taché de rose et comme elle se trouvait un peu en contre-bas, on n'avait qu'à descendre pour s'y plonger. Madame de Saldagne sans rien perdre de son sourire souffreteux, étendit sa jambe gainée de dentelles et d'un mouvement alangui, s'étendit dans cette sorte de couche.

— Oh, le cercueil de marbre rose !

— Oh, le bain de Cypris !

— La couche où Wotan endort Brunehilde !

— Des vers, il faut improviser des vers au-dessus de sa tête.

— Bien mieux il faut l'enterrer sous les fleurs.

— C'est ça... c'est ça...

L'appartement avait été fleuri pour la circonstance et des plantes éclatantes, roses, hortensias, camélias, orchidées s'étalaient dans des vases. Les amis de Lisbeth les prenaient à brassées et les versaient sur la petite Slave dont le corps onduleux disparaissait sous leur jonchée. Elle riait, protégeait sa figure de se paumes écartées, étoilées de bagues.

XVI

LE COMTE DE THIANGES A SA FILLE

Ma chère enfant,

Tu sais avec quelle émotion indignée j'ai appris ce qui s'était passé lors de ton mariage. Ce Louville est un misérable et tout mon regret est de n'avoir pas été près de toi en ce moment-là ; j'aurais pu sans doute démasquer ce paltoquet, si mes rhumatismes ne m'avaient cassé douloureusement bras et jambes et si ta mère n'avait cru devoir mener cette affaire avec une si désolante précipitation.

Enfin le mal est réparable et l'on peut se féliciter de te voir si vite débarrassée de ce joli monsieur. Quelle drôle de figure il eût fait dans mon austère Vergniolles où tu me promettais ta visite au retour de votre voyage ! C'est à ce sujet du reste

que je t'écris. J'apprends que tu es de retour à Paris et je pense que vous allez reprendre la vie de monde que madame de Thianges aime tant. Eh bien ! j'estime qu'il serait un pen déplacé, après une aventure où tu n'as été qu'une victime, mais qui a défrayé tout Paris, que l'on te voie continuer à courir les matinées et les bals, comme une jeune fille à marier sous l'aile de sa mère. Tu as quelques mois de réflexion devant toi avant de redevenir complètement libre ; veux-tu venir les passer auprès de ton vieux père, que tu combleras de joie ; est-il utile de te le dire? Et près duquel tu retremperas ta petite âme qui, — malgré tout, — doit être un peu froissée et meurtrie de ce premier et vilain contact avec la vie.

Celle que, les uns et les autres, vous menez à Paris, — et ici j'entends ce *tout* Paris, qui est très étendu et très restreint, — m'inquiète et me chagrine. Sans vouloir faire le morose et le contempteur, je t'avoue qu'elle m'inspire une grande tristesse et que je voudrais passionnément t'y voir renoncer au moins pour quelque temps. Tu n'as pas à te louer d'elle ; rends-lui en mépris ce qu'elle a pu t'apporter en douleurs et viens à la nature. Celle-là ne trompe jamais et ne change pas davantage. Et encore le peut-on dire absolument? « Le monde » l'a tellement embourgeoisée, rapetissée, maquillée, peignée, que parfois elle ne se reconnaîtrait pas elle-même, comme une belle fille des champs qu'une fée maligne aurait, d'un coup de baguette, déguisée en citadine. Mais enfin la poudre de riz se dissipe vite au grand air et l'odeur des extraits ne tient pas devant le parfum des foins et des fleurs.

Il faut retourner à la terre ; d'abord on finit toujours par là, mais c'est aussi par là qu'on recommence. Toi dont je sais l'âme pure et brillante comme une lame d'épée, tu te retrouveras bien vite toi-même dans ce milieu, tu seras étonnée d'y découvrir un tel fonds de courage, de simple énergie, d'espoir tenace et confiant. Le monde de 1914 dont je reçois l'impression par la lecture des journaux mondains, — un vieux philosophe comme moi se doit de les parcourir, — m'a toujours l'air d'un mauvais roman traduit de l'étranger. Du reste les noms barbares commencent peu à peu à recouvrir les français et je me suis amusé l'autre jour à compter du bout de la plume ce qu'il y avait de terminaisons en *mann* en *ez*, en *ford* dans

une réunion où l'on citait le *Tout Paris*. C'était Babel... c'était plutôt Rome au temps où elle regardait *passer les grands barbares blancs*.

Ici tu entendras résonner des appellations comme Petit, comme Durand, comme Mas ou Dumas. Cette dernière est une des plus antiques et des plus vénérables. Elle vient de *mansum* « supin » du verbe *manere* qui signifie demeurer; elle marque la considération des nomades pour le premier qui sut s'arrêter, demeurer, qui s'attacha au sol et voulut le féconder... Mais je m'égare et je t'ennuie.

Pourtant, encore un peu de pédantisme : point de seigneur sans terre, disait le vieil adage. C'est depuis qu'on est suzerain de quelques actions ou de quelque compte en banque, qu'il n'y a plus de noblesse, j'entends de vraie. Pour moi, je t'étonnerai en te disant que je ne vois point de mal à cela, le gentilhomme, — *gentis homo*, traduction exacte : homme du monde, — n'existe plus que pour les rastaquouères et les boutiquiers ; mais la terre, elle, n'a pas disparu et sur son vaste sein, elle berce une race forte et patiente qu'on verra se révéler un jour et peut-être plus tôt qu'on ne pense. Nos pères, dans la nuit du 4 août, apportaient sur l'autel de la patrie l'un son terrier, plein de chartes surannées, l'autre ses rentes féodales, cet autre, — un Virieu, — sa colombe. Ils n'étaient pas des inconscients ; ils savaient que la faux aiguisée en épée pouvait se tourner contre eux, mais ils avaient fait leur sacrifice. Aujourd'hui les possesseurs de la terre n'ont pas cela à craindre ; leur abnégation sera aussi belle que celle de 89, mais non payée du même prix et c'est dans cette terre mouillée de sueur et peut-être de sang que se pétrira le limon d'où sortira l'Adam des races futures.

C'est être vraiment bien bavard, ma chère enfant que de te dire tout cela pour t'inviter tout simplement à consacrer quelque temps à ton père. Je crois que cette proposition fera jeter les hauts cris à ta mère et sans doute à ses amies. Bouche-toi les oreilles et viens.

Tu aimeras, — je le prévois, j'en suis sûr, — la belle et noble existence d'une femme à la campagne, le bien qu'elle y peut faire, les occupations normales et saines qui remplissent ses

journées, Ah ! si tu pouvais comprendre la force et la vertu qui émanent d'un champ de blé, je croirais que j'ai gagné mon procès et que je t'ai définitivement conquise. Cela ne veut pas dire que je souhaite voir en toi une paysanne. Tu es trop jeune, trop belle, trop intelligente pour renoncer à jamais à la vie dont tu as l'habitude. Tout peut se concilier d'ailleurs ; l'automobile, le chemin de fer ont ceci de déplorable qu'on n'est jamais loin de personne, mais ceci de réconfortant qu'on est toujours près de chez soi.

Adieu, ou plutôt à bientôt, ma chère enfant, je t'attends impatiemment. Ta mère aura Yvonne pour se consoler et pour s'occuper; il est bien juste que j'aie un peu pour moi ma chère Diane que j'embrasse bien tendrement et de tout mon cœur.

Ton vieux père,

T.

P.-S. — Les nouvelles de l'étranger que je suis attentivement dans les journaux m'inquiètent beaucoup. J'y sens un lourd et sournois travail de nos voisins de l'Est contre nous et parfois je crois entendre, au-dessus de mes vieilles murailles, le battement des ailes de quelque Walkure, volant dans la nuit sur le beau pays qu'elle convoite. Bien que, dans l'état de civilisation où nous nous croyons parvenus, l'idée d'une guerre paraisse aussi monstrueuse qu'impossible, je crains tout de l'ambition et de la voracité allemandes... Mais si pourtant elles nous assaillaient... j'ai confiance. Ce ne serait pas la première fois que la France se réveillerait juste à temps, et sans fouiller bien avant dans l'histoire, je ne veux rappeler que le sublime dévouement de tous qui précéda et prépara Denain; que l'émouvant élan qui jeta sur le Rhin les héros de 1792.

Un bon baiser à Yvonne et mes hommages à votre mère.

XVII

UNE REPRÉSENTATION

Madame Grandier des Ormes était absorbée par un de ces minutieux ouvrages de broderies où, maintenant, elle concen-

trait son activité et sa pensée tout entières. Ce travail automatique résumait et réglait la paresse de sa volonté engourdie par l'accoutumance du poison ; le pouvoir qu'à l'opium d'élever à des puissances inconnues les faits les plus neutres, lui faisait suivre dans les fils croisés que son aiguille jetait sur la toile comme une image de pays merveilleux. Jacinthe ne se souvenait plus de l'ancienne Jacinthe que comme d'un beau paysage jadis traversé et qu'elle ne verrait plus. Les devoirs ne lui apparaissaient plus que comme des convenances et les sentiments que comme des impressions.

Mais la malignité de la nature prolonge, même dans la suprême apathie, la souffrance et l'inquiétude ; ces deux sentiments surnageaient et se manifestaient dans les infiniment petits ; le moindre détail de toilette qui n'atteignait pas à la perfection, le plus léger oubli dans les soins de ses femmes de chambre la plongeaient dans un désespoir où se profilait tout de suite l'idée de suicide. C'étaient alors des bouderies invétérées, une aversion de tout qui triomphaient même de l'euphorie pharmaceutique imposée par la drogue périlleuse et divine.

Ce calme « admirable », cette sorte d'impassibilité morale avaient valu à madame des Ormes, — c'est ainsi que l'appelaient ses amis, — une réputation de sagesse, de jugement sûr et droit qui lui avaient à la longue conféré une autorité singulière sur les actes et les opinions des autres. Pour quelques-uns, elle était un peu comme ces directeurs de conscience qui exercèrent une si puissante autorité sur les esprits du dix-septième siècle. Son mari, malgré le sens aigu des affaires qui le faisait en tout si clairvoyant, s'était pourtant laissé prendre à ce piège; il aurait volontiers imploré un conseil de « sa Solidité », comme faisait Louis XIV de madame de Maintenon. Mais cette confiance comportait trop de tendresse pour la répulsion que la morphine, en imprégnant tous les sens de Jacinthe, avait créée en elle.

Elle se méfiait ; le conseil sollicité et fourni, s'il se trouvait juste ou ingénieux, pouvait exciter un renouveau de passion qu'il faudrait subir, et si inutilement ! Toutes les voluptés, toutes les tendresses de la terre n'étaient-elles pas contenues dans une pincée de poudre blanche délayée dans l'eau

aseptisée qui bouillait sur sa table de toilette, à côté de la petite seringue d'argent qui allait planter dans sa chair la joie de tout oublier?

Diane laissa dans la galerie la « trotteuse » que lui imposait la vigilance de sa mère et fut droit au petit salon où Jacinthe laissait guider ses rêves par le dessin de ses broderies ; madame des Ormes l'embrassa avec une câlinerie protectrice.

— Eh bien, chère petite? Voyons je suis une vieille amie, je ne serai pas indiscrète en vous posant une question? Vous habituez-vous à votre nouvelle position? Vous ne regrettez rien?

— Si vous voulez parler de monsieur de Louville, je puis vous assurer, chère madame, qu'il s'est arrangé de manière à ce que j'aie déjà oublié son existence.

— Et vous faites joliment bien. Pourtant il ne s'en est pas fallu de beaucoup... vous n'aimiez donc pas votre fiancé?

— Je le trouvais convenable et même assez gentil, mais...

— Alors, permettez-moi cette indiscrétion, pourquoi l'avoir accepté? Avec votre nom et votre fortune, — je ne parle pas de ce joli minois, — vous pouviez largement choisir.

— Vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère qui a envie de marier ses filles. Maman ne me laissait pas respirer, tout en proclamant qu'elle refusait dix prétendants tous les jours ; vous croyez qu'il y a tant d'hommes que cela qui veulent se marier?

— Évidemment, pas autant que de jeunes filles.

— Mais les jeunes filles non plus ne tiennent plus à se marier. J'ai dix amies qui se trouvent très heureuses comme elles sont, très indépendantes et qui ne veulent pas changer leur bonheur contre de l'inconnu.

— Alors vous?...

— Oh, moi, c'était différent...

Elle s'interrompit, ne voulant pas avouer les tyrannies tracassières de madame de Thianges. Jacinthe la comprit, délicate, se garda d'insister.

— Mais enfin que comptez-vous faire? Le divorce marche?

— Très bien et aussi la demande en nullité. A Rome nous avons quatre prélats pour nous.

— Vous n'en avez pas besoin de tant. Ça ne fera pas un pli. Vous pouvez vous remarier dans un an.

— Je vous avoue que je n'y songe guère. C'est assez d'une fois.

M. Grandier des Ormes entra en ce moment ; il baisa la main de Diane ce qu'il n'aurait jamais fait quand elle était jeune fille, car il avait et surtout voulait observer toutes les nuances raffinées de la courtoisie masculine. Mais mademoiselle de Thianges ne s'étonnait pas facilement.

Il dit à Jacinthe :

— J'ai des nouvelles.

Les deux femmes se récrièrent avec une avidité curieuse.

— Dites, dites, qu'est-ce que c'est?

Car elles sentaient bien qu'ainsi annoncée, la phrase ne pouvait s'appliquer qu'à un potin mondain.

Il s'assit, jouant avec les bibelots qui caractérisaient une petite table, à côté de sa femme.

— D'abord la petite madame de Liévin-Mareuil s'est amusée à transformer deux hommes de lettres qui lui font la cour. A l'un, Tristan Lemoyne, qui va enjamber la soixantaine, elle a fait la guerre sur ses cheveux grisonnants et son attitude lasse, de sorte que l'académicien a commencé à se teindre, s'est acheté un corset et a consciencieusement suivi un régime d'amaigrissement ; tandis qu'à l'autre, Emmanuel de Lalaing qui n'a pas plus de quarante à quarante-cinq ans, et qui « fait jeune », elle a persuadé qu'elle ne pouvait souffrir qu'une belle chevelure blanche et des rides ; de sorte que l'un a vieilli pendant que l'autre rajeunissait. Je les ai rencontrés l'autre jour à l'ambassade d'Italie, ils avaient l'air de l'oncle et du neveu ; seulement le neveu c'était Lemoyne.

— Il doit y avoir un troisième larron.

— On le dit, mais...

Diane regarda Grandier d'un air étonné qu'il comprit et parut troublé. Mais madame des Ormes détournait l'entretien.

— Si vous n'avez que des choses pareilles à nous conter, mon ami, vous pouvez les garder pour vous. Voyons, dites plutôt à cette chère enfant votre opinion sur *la Chimère*, puisque vous avez été à la première. Les journaux sont enthousiastes, mais on ne peut plus se fier à la critique. On en parlait beaucoup l'autre jour, paraît-il, chez madame Arnajon.

Grandier dit sans hésiter :

— C'est très beau.

— C'est très beau, vraiment? Allons ; votre avis, pas celui du snob.

— Non, c'est très beau, seulement...

— Ah, seulement?...

— Eh bien, que voulez-vous ma chère, moi je vais au théâtre pour me distraire, pour oublier le travail, ou le souci de la journée ; alors franchement je ne retournerai pas à *la Chimère*. Je suis très content de l'avoir vue, de pouvoir en parler, mais cela me suffit. Esther Franck y est très belle.

— Décidément, vous me donnez envie de voir cela. J'irai demain. Voulez-vous venir avec moi, chère Diane?

— Je ne sais si maman me permettra.

— Je ne voudrais pas aller contre l'autorité de madame de de Thianges, mais enfin, chère enfant, vous êtes plus libre ; vous êtes mariée. D'ailleurs c'est très convenable, n'est-ce pas, mon ami?

— Il m'a semblé.

— C'est entendu, vous viendrez avec moi, du moins si cela ne vous ennuie pas ; je téléphonerai à votre mère.

Par son amabilité autoritaire, la comtesse Grandier des Ormes s'était acquis une réputation de bonté et de protection bienfaisante. Elle en profitait pour faire quelque fois du bien et jamais du mal. Le mal donne de la peine.

Mais en ce moment l'intérêt qu'elle portait à la jeune fille n'était pas purement désintéressé. Un projet s'était formé dans sa tête pendant qu'elle parlait mariage avec Diane. Pourquoi, mademoiselle de Thianges rendue moins difficile par son aventure, — qui ne lui nuisait pas, mais la diminuait tout de même un peu, — ne serait-elle pas un parti pour ce pauvre Arthur de Folleville, usé par le monde, sans en avoir usé et dont on disait : il sait conduire un cotillon, mais il ne saura jamais conduire une femme? Les qualités réelles du cœur et de l'esprit, le talent de l'écrivain n'avaient pu réagir contre cette formule, jugée heureuse et parfaitement fausse. « D'ailleurs, disait Arthur, je suis toujours prêt à me laisser mener, pourvu que ce soit bien. »

Ce serait un coup de chance pour lui que ce mariage...

M. Grandier connaissait à fond tous les ressorts secrets qui faisaient mouvoir les actions de sa femme ; il suivit par la pensée son petit manège, se demandant seulement :

« Qui diable veut-elle lui coller dans ce moment-ci? »

En même temps il détaillait Diane en amateur expert et la découvrait plus charmante encore qu'il n'avait eu jusque-là l'habitude de la voir.

Mais en ce moment même la voix un peu criarde de madame des Ormes s'élevait, agressive.

— Mon ami, je viens de faire téléphoner à la Renaissance, on me répond qu'il n'y a plus rien de libre pour demain, à *la Chimère*. Je vous avais pourtant prié de vous en occuper.

— Je m'en suis occupé ; mais il paraît que nous nous y sommes pris trop tard.

— Mademoiselle de Thianges qui devait venir avec moi !...

— Oh, ça n'a aucune importance, chère madame.

— Ce sera pour dans quelques jours, car *la Chimère* a l'air de partir pour un succès. En attendant, je crois que vous n'avez pas encore vu la pièce du Châtelet et je peux mettre la loge du club à votre disposition.

— Oh, merci, monsieur, cela me fera grand plaisir.

Madame Grandier accepta d'un air rogue et sans remercier la substitution ; son mari, tout à son idée, philosophait en lui-même.

En entrant à la Renaissance quelques jours après, madame des Ormes et Diane de Thianges furent surprises par l'air de la salle et l'aspect des spectateurs ; les uns paraissaient consternés et se regardaient entre eux, effarés ; les autres exhibaient une admiration intolérante, agressive, insupportable, et semblaient vouloir imposer leur sentiment par la violence impertinente de vainqueurs dirigeant un peuple de vaincus. Éblouissante sous son casque endiamanté, auquel il ne manquait qu'une pointe, la baronne Suzenkopff, née princesse de Valrose, dirigeait les applaudissements du bout de son éventail comme un chef d'orchestre avec son bâton. Femme d'un Français nouvellement naturalisé, fille d'un grand seigneur italien et d'une Américaine richissime, mais sortie des derniers rangs du peuple, elle avait pour ainsi dire organisé le trust

de l'art en France et faisait consacrer beaucoup d'argent par ses amis, — plus qu'il ne lui en coûtait à elle, — à introduire parmi nous un goût devant qui l'opinion publique renâclait, quand elle n'était pas fouaillée par la naïveté tyrannique des snobs.

Madame des Ormes, grâce à son nom, à son reste de beauté, à sa réputation de tact et d'élégance eût été pour cette cosmopolite parisienne, — passionnément attachée à tout ce qui venait de l'étranger, — une rivale redoutable, si l'apathie des stoïciens, que versaient deux fois par jour dans ses veines les piqûres de la seringue Pravaz, ne l'eût faite supérieure à toute vanité et indifférente à toute passion ; il y a des vices qui semblent donner à leurs pratiquants la beauté morale des grands philosophes.

Au moment où les deux femmes s'asseyaient dans leur loge, le rideau se levait sur un décor rude et sauvage, aux maisons, aux arbres qui semblaient peinturlurés par une main d'enfant ou de préhistorique. Un grand rocher décoré d'une figure d'idole, rouge et noire, obstruait un passage et, derrière lui, on revoyait ce passage changé en sentier abrupt qui montait raide vers une façon de temple comme on s'amuse à croire que les Pélasges en élevaient à leurs dieux à peine sortis du chaos. Soudain, aux durs arpèges en dissonnance d'un orchestre caché, une foule se rua, se répandit, s'assembla. La plupart étaient serrés dans des vêtements noirs, observant la raideur des personnages dessinés sur les plus anciens vases de l'Etrurie, mais de place en place, d'autres, aux gestes d'énergumènes, agitaient des haillons tantôt d'un rouge sanglant, tantôt d'un violet funèbre ; un ou deux seulement d'un blanc de suaire. Ils se bousculaient, se cognaient dans un désordre apparent, mais qu'on sentait réglé par un rythme inflexible et puissant.

Puis les chœurs s'écartèrent et laissèrent un grand espace vide. On vit alors tout d'un coup paraître au milieu un être drapé dans une robe emparadisée de mille couleurs et de broderies compliquées, sans qu'on pût distinguer à quel sexe le personnage appartenait, tant ses attitudes, ses formes, son caractère présentaient d'ambiguïté. Mais il parla et la voix révéla une femme en même temps qu'elle dénonçait un accent

terrible, mélange de slave et d'allemand et peut-être, par un imprévu paradoxal, d'italien adultéré.

— Bon Dieu... — s'écriait madame des Ormes, — mais c'est de l'auvergnat...

— Elle en a le sexe, — murmurait Arthur de Folleville qui venait d'entrer.

Mais ils se turent, car déjà des « chut » indignés s'élevaient parmi les fidèles et la loge irrévérencieuse était signalée.

D'ailleurs, ils furent bientôt tous trois figés dans le morne ennui que distillait une versification creuse et grandiloquente, qu'il n'était pas permis d'oublier, car chaque vers s'imposait par la lente mélopée du récitant et l'importance attachée à chaque mot, à chaque idée ; le mot fût-il sans profondeur, et l'idée sans nouveauté. Les patients n'avaient même pas la ressource de distraire leurs regards, en lorgnant de droite et de gauche ; car dès la tombée du rideau, une obscurité profonde avait empli la salle.

Elle aurait valu la peine d'être regardée, cette salle pleine d'un tout-Paris miroitant, factice, étonné de son ennui, chagrin de sa déception, prêt cependant sur un signe à éclater en enthousiasme passionné. N'était-ce pas l'étranger qui venait là s'imposer à lui, le dominer et cette emprise sur notre langue de l'accent cosmopolite, comparable à celui des portiers de palace, n'était-il pas le symbole de la conquête et de la soumission?

Les diplomates assemblés, toutes les ambassades et toutes les légations, venus constater notre asservissement et la victoire étrangère, toute la société étrangère, tous les métèques, tous les naturalisés étaient là, obéissant à l'ordre du fameux et mystérieux chef d'orchestre. Quelques Français, aux airs simples et distraits, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour sembler comprendre, et les critiques dramatiques dont les loges voisinaient par hasard échangeaient des sourires, quitte le lendemain à éreinter ou à exalter selon la nuance politique de leurs lecteurs.

Le drame avait été écrit en français par un Suédois ; la musique de scène composée par un Tchèque, les maquettes des décors et des costumes signées de deux Espagnols et la mise en scène réglée par un Allemand de Weimar ; mais les

interprètes, — et jamais ce terme n'avait eu de signification plus complète et plus profonde, — étaient tous Français, sauf Frida Carmoso. On avait groupé autour d'elle des seconds rôles qui offrant une cote « estimable » ne pouvaient cependant pas porter ombrage à la « Diva » par le talent et le bluff ; leur caractère même avait été pesé : « ils n'étaient pas de ceux qui veulent tout le succès pour eux », on ne risquait pas de les voir tirer aux jambes de cette bonne Frida.

— Avec ça qu'elles ne sont déjà pas si jolies, — disait Laurent Dupuy, et qu'elle a des « ripatons énormes ».

Son ancien titre de sociétaire de la Comédie lui donnait de l'autorité ; il l'exerçait sans arrogance, mais avec une parfaite confiance en lui-même, qui était loin d'égaler cependant l'assurance, l'insolence, l'intempérance, la folie du grand Bulgare Gerowitch. Celui-ci qui n'avait jamais pu s'arracher de la gorge l'accent slave et chantant de son pays, se débattait avec rage contre cette imprégnation et cette lutte qui l'illuminait parfois d'un éclair de génie, le laissait parfois aussi impuissant et désarmé devant le calme unisson de notre langue inaccessible aux non initiés. Dans ces moments de désespoir, il songeait au bouffon, s'y plongeait, y retrouvait des effets nouveaux, toute une gamme de farce inédite, étrange, rehaussée de froideur et comme d'hostilité envers le public.

— C'est un paillasse tragique, — avait dit Robert Dartois, le seul critique qui ne craignait pas les mots cinglants.

Il y avait des femmes aussi ; cette Hélène Sauveur d'un talent si charmant et si fin, d'une grâce d'esprit si heureuse et si légère, qu'en songeant à sa grande fille de dix-huit ans, qui seule accusait son âge, on avait envie de lui crier : « Mais dépêchez-vous donc, donnez votre mesure, montez au premier rang qui vous est dû. »

Il est des sages qui aiment assez la vie pour la préférer à l'ambition et en oublier les moyens de parvenir.

— La jolie petite femme... — disait madame des Ormes en ajustant sa lorgnette et en désignant un page qui entrait, modelant un maillot de soie verte et montrant une forme exquise d'enfant-femme, Grâce Muller.

Cependant le rideau se fermait, rejoignant ses deux pans lourds et les applaudissements éclatèrent, impétueux, déli-

rants, arrogants, semblant par leur insistance appeler la protestation ou le sifflet. Mais le clan Suzenkopff veillait et des émissaires, sous couleur de visites, se glissaient déjà dans les loges douteuses.

Le vieil homme de théâtre, Raymond Vasseur, qui se trouvait à côté des deux femmes, dressa sa tête blanche et rose, vexé par nature de tout succès qui n'était pas le sien

— Le public nous vengera, — dit-il à Folleville qui enregistrait les salves :

— Huit rappels, — finit-il par énumérer, confondu et mécontent contre lui-même parce que, dans le fond de son cœur, il s'était copieusement ennuyé.

Il se levait et s'excusait, convoqué par un appel sans fil de madame Suzenkopff et Jacinthe se tournant vers Diane de Thianges lui demanda :

— Comment le trouvez-vous?

Mais celle-ci ne put répondre ; la porte de la loge s'ouvrait : Diane jeta un cri :

— Oh, monsieur de Lesdiguières.

Il baisait les mains tendues et, tout de suite, pour dissiper le léger trouble qu'il ressentait lui-même, s'amusait de la pièce, la blaguant sans respect, mais sans fureur.

— Il me semble que j'entends des mots français, même des phrases, mais qui ne présentent aucun sens. Ce sont des enchaînements de sons comme ce jardin de racines grecques que mon vieil abbé préhistorique me faisait apprendre autrefois.

— Du moins ne jetez pas de cailloux dans celui de madame Suzenkopff; voyez comme elle agite ses ailes de Walkyre.

La baronne, en effet, multipliait l'exagération de son enthousiasme, distribuait des ordres, envoyait des encouragements et menaçait les défections de châtiments sévères.

— Est-ce que vous allez ce soir chez madame Otto Williamson?

— Non, j'ai reçu une invitation, mais je n'irai pas. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Je vous en supplie, allez-y. Ne fût-ce qu'un instant.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Je suis chargé de vous le demander en grâce de la part de ma tante de Commercy.

— S'il s'agit d'être agréable à madame de Commercy je n'hésite pas, mais je continue à ne pas comprendre.

— Écoutez une petite histoire qui nous changera un peu de celle-ci. Madame Willliamson qui, vous le savez, est magnifiquement riche, a mal débuté autrefois. Elle avait fait faire ses invitations par une personne qui a une mauvaise fiche.

— Qui donc?

— Madame Deltour de Laponce.

— Je comprends alors !

— Oui, personne n'a voulu venir ; malgré les splendeurs du cotillon et du souper annoncés. Quand je dis personne, vous m'entendez bien.

— Oui, oui, il y avait un tas de monde et pas tout le monde.

— Comme elle n'est pas bête, elle a compris ; elle a fait la morte pendant deux ans. Puis, il y a six mois, elle s'est convertie sans tambour ni trompette... et même sans cloches et aujourd'hui elle donne un grand bal. Cette fois c'est ma tante qui a fait sa liste. Alors vous comprenez elle a été extrêmement sévère et cette bonne Williamson qui veut réussir cette fois et marier sa fille à quelqu'un de bien, n'a reculé devant aucun sacrifice. Elle aura l'archiduchesse Sophie, la princesse de Loevenberg et le petit comte de Capri.

— Que d'altesses !...

— Ça doit revenir à un millier de louis.

— Comment... Vous croyez...

— Pour l'archiduchesse et le comte c'est un prix fait comme pour les petits pâtés... ou les grands ténors. Cinq cents louis de cachet. Je crois cependant que le petit a un peu baissé depuis quelque temps. On doit pouvoir l'avoir pour cinq mille.

— Voyons, je ne puis croire cela. Vous allez me trouver bien... comment dit-on?

— Gourde ou poire ; mais, non, je vous assure. Tout le monde sait que les princes aujourd'hui touchent des primes. Il faut bien qu'ils payent leurs frais de voiture. .

— Le comte de Capri, un descendant de Charles-Quint !...

— Quand on descend, vous savez, on ne sait pas où on s'arrête. Pour la Loevenberg, on n'est pas certain ; elle gâte le métier. Il est vrai qu'elle n'est que morganatique. Et puis

son mari le grand-duc Dimitri est si riche... Allons, vous voyez bien qu'il faut que vous veniez.

— Je n'aurai pas de cachet, moi?

— Vous en donnerez à la fête.

Madame des Ormes se tourna vers Diane :

— Et vous, chère petite?

— Je sais que ma mère a reçu une invitation ; mais moi je m'abstiendrai.

— Pourquoi donc? Vous feriez tant de plaisir à ma tante. Vous savez comme elle vous aime et comme elle s'intéresse à vous. Non, venez, je crois que monseigneur Capitolini y sera.

— A un bal?

— On chante avant et il y a une scène des Français. Allons venez, chère...

Il balbutia, ne sachant s'il fallait dire madame ou mademoiselle. D'ailleurs le clair et doux regard de Diane le gênait et sa chair décolletée, sa chair si près de lui, délicate, impassible et tendre pourtant attirait, retenait, cherchait ses yeux.

Que ce grain de peau était fin, que le jeu de ces épaules vierges de tout baiser et si près d'en avoir connu la fièvre, était doux et puéril dans leur voluptueux mouvement! Il admirait, il enviait la tendresse si jeune de ces bras d'enfant, leur gracile nervosité.

— Cher monsieur, — dit Jacinthe, en appuyant un peu plus qu'il n'eût fallu, pour bien fixer la nouvelle appellation, — la comtesse Diane de Thianges a bien voulu me donner sa soirée et j'espère qu'elle me fera le plaisir de m'accompagner chez cette néophyte. Il faut encourager ceux qui viennent à notre sainte religion dans un esprit de renoncement et de conviction.

Un sourire commentait l'ironie de la phrase, Louis-Albert surpris, regarda madame des Ormes comme s'il la voyait pour la première fois ; il ne pouvait guère la reconnaître, n'ayant jamais causé avec la pure, la fière, l'étincelante Jacinthe de Mesmes... celle d'avant le poison...

D'autres visites se succédèrent ; les unes enthousiastes, quelques-unes franchement ravies ; Armand de la Vingtrie vint aussi mais plus tard, la dignité... et la prudence, l'avaient engagé à se tenir loin tant que la présence du duc s'était prolongée dans la loge de madame des Ormes.

On sortait, on se hâtait vers les voitures, épouvanté de voir à travers les portes ouvertes des rafales de pluie tomber sur les valets de pied dans l'attente ou les ouvreurs affairés qui criaient : « Un taxi, monsieur le président... » « Une voiture, mon prince. »

Mais le premier cri portait davantage. Il est bien rare aujourd'hui, le Parisien des premières qui n'a pas été président de quelque chose ! Dans l'allée et venue des vestiaires, Diane aperçut soudain une forme grasse et ronde, une lumière de cheveux blonds que M. de Lesdiguières encapuchonnait d'un manteau de fourrure avec des mains tendres et caressantes ; elle reconnut Thérèse Mouriez et sentit une fois de plus le même petit coup lancinant au cœur. Jacinthe et elle échangèrent un regard et ces quelques mots plutôt mimés des lèvres que prononcés :

— Il était avec cette femme. J'avais bien cru l'apercevoir au fond d'une baignoire. C'est plutôt de l'aplomb de venir nous parler dans ces conditions-là. Est-ce qu'il va finir par l'épouser?

— Il s'affiche avec elle.

— Ma chère, il y a quelques années j'aurais dit : c'est un collage qui finira par un mariage ; mais aujourd'hui...

Le valet de pied de Jacinthe vint interrompre ce colloque en touchant son chapeau devant elle. Sortant sous la rage de l'averse, elles virent Louis-Albert mettre la femme en voiture, dans une victoria à capote baissée qui devait la protéger mal contre les raies de pluie et qui partit à la sui e des autos comme un humble chien suit, la queue entre les jambes, un beau colley.

Madame des Ormes murmurait :

— Ils en sont au fiacre... alors ça peut mal tourner. Ça sera encore une singulière duchesse de Lesdiguières que celle-là... Mais il n'y en a plus que pour ces femmes-là maintenant.

Et malgré son optimisme, malgré l'apathie stoïcienne et morphinique, madame des Ormes pensa un instant avec un peu de regret qu'elle était née de Mesmes.

En pénétrant dans le hall du *Gigantic-Palace*, les deux femmes furent surprises du « chic » spécial de la soirée. Il y avait foule, mais on sentait à un je ne sais quoi que chacun

des éléments de cette foule avait été choisi, étudié, discuté. Tous se connaissaient ou du moins pouvaient échanger un signe de tête ; les tares elles-mêmes étaient reluisantes et parées.

Au milieu d'un salon, un garçon superbe au cou de taureau, aux membres lestes et modelés d'athlète, se tenait dans une attitude un peu bestiale, le front bas, sous d'épaisses boucles noires, promenant sur tous ceux qui l'entouraient des regards impudents et sournois. Près de lui passaient, se croisaient, s'arrêtaient la duchesse de Joyeuse très sanglée dans une robe héliotrope, et laissant paraître sans cynisme dans ses yeux clairs d'enfant gâtée tous les sentiments que pouvaient vaguement formuler sa cervelle de Comanche, puis l'altesse royale, le comte de Capri, tout petit, trop grêle, l'air, malgré la trentaine, d'un collégien vicieux en quête d'une bonne farce à faire.

Madame des Ormes venait de s'asseoir quand elle entendit près d'elle une voix qui grommelait :

— Dire que cette grande dame et ce petit prince sont en train de faire la roue devant ce bonhomme, qui doit venir du bagne de Ceuta, pour savoir de qui il daignera s'occuper ce soir...

Elle se retourna vivement et reconnut le comte de Maillebois qui venait là pour accompagner sa fille et qui tâchait de se distraire avec des méchancetés.

— Voulez-vous bien vous taire! Si l'on vous entendait...

— Ce Combellines que tout le monde, sans savoir pourquoi, s'est accordé à bombarder baron, — un baron espagnol, — ce Combellines a été il y a cinq ou six ans à Madrid le héros d'une tentative de chantage qui devait le conduire aux galères. On a fait le silence sur cette affaire, et l'individu vient de reparaître sans qu'on sache d'où il sort. Moi je le vois très bien la tête rasée, avec un numéro sur sa blouse. Mais il va partout ; qui l'a lancé et patronné? mystère. Il a de l'argent, qui lui en fournit? On ne sait. C'est une énigme vivante.

— Quelles horreurs dites-vous là?...

Jacinthe regarda à côté d'elle pour voir si ce propos débraillé n'avait pas atteint Diane, mais celle-ci avait déjà retrouvé sa mère qui, aussitôt, l'avait assise près d'elle, d'un coup d'aile maternelle et lui parlait avec un air de colère et d'animation. En accentuant un peu son attention, l'amie surprit plusieurs

fois ce mot : « ton père » avec une irritation qui croissait à mesure. Mais, du moment qu'il s'agissait du mari de madame de Thianges, la chose n'avait rien d'extraordinaire ni d'étonnant.

Cependant Jacinthe se rapprocha des deux femmes et s'entendit aussitôt interpeller par la mère de Diane.

— Chère madame, savez-vous ce qui m'arrive ? J'ai reçu pendant mon dîner une lettre de monsieur de Thianges qui s'avise tout d'un coup qu'il a une fille et me la réclame... Il veut que cette pauvre enfant aille passer des mois avec lui dans son trou de campagne, sous prétexte qu'il s'ennuie de sa solitude et qu'il a besoin de voir sa fille. Concevez-vous? Comme si la pauvre enfant n'était pas déjà assez malheureuse comme ça...

— Mais maman, je ne suis pas malheureuse et je ne le serai pas davantage à Vergnioles.

— Tais-toi, ma pauvre chère, ton père est indigne. Il ne s'est même pas dérangé pour le mariage de sa fille, sous prétexte de rhumatismes, et maintenant de but en blanc, parce qu'il s'ennuie, monsieur la réclame ! En pleine saison, quand il y a jusqu'à six bals par soirée !

— Mais, vous savez bien, maman, que je ne tiens pas aux bals et que ça m'ennuie de sortir. Je suis fâchée de vous quitter pour quelque temps, mais cela me fera beaucoup de bien d'aller à Vergnioles.

Madame de Thianges lança un coup d'œil de reproche à sa fille :

— Tiens, tu n'as pas de cœur ! Heureusement, ta sœur quitte son couvent ces jours-ci, je lui ferai faire son entrée dans le monde. Oh, chère madame des Ormes, quelle charge que des filles ! Vous êtes bien heureuse de n'avoir que des garçons... Moi, qui voudrais tant rester toujours dans mon petit coin, ne jamais voir personne... Mais il faut savoir se sacrifier à ses enfants, — n'est-ce pas, — chère madame?

Diane souriait sans rien dire de cette brusque nécessité qui faisait ainsi sortir la petite Yvonne de son couvent pour donner à sa mère un prétexte de la mener dans le monde en se lamentant.

En ce moment un mouvement se fit dans la foule qui s'écar-

tait ; l'archiduchesse Sophie se retirait lentement suivie d'une dame d'honneur. Très simple, très familière, elle portait cependant un front haut, inaccessible, qui promenait au-dessus des visages baissés la barrière d'un insurmontable orgueil.

— Elle va écrire son article, — murmura Maillebois, — mais il me semble cependant qu'elle fait moins de littérature depuis qu'elle va plus dans le monde. Remarquez que la Loevenberg n'est pas là. Elle est insensible au cachet, elle. Mais le Capri m'a l'air d'avoir une légère cuite.

Le petit prince avec sa face de collégien vicieux allumée par l'extra-dry additionné de wisky, parlait haut sans se soucier qu'on pût l'entendre, affectant un jargon baroque où l'accent italien se mélangeait d'anglais d'une façon surprenante.

— Alors, madame Johnson Alvarez elle s'est fâchée et elle m'a mis à sa porte, — répétait-il, finissant une histoire récente. — C'est véritablement bien rigolo.

Madame de Commercy, qui se multipliait, vint le prendre et le distraire. Elle avait vu madame Williamson froncer un peu son beau sourcil par crainte du scandale.

XVIII

M. DE THIANGES

Trois jours après son installation à Vergnioles, Diane recevait la lettre suivante :

« Ma chère enfant, j'ai eu la dépêche m'annonçant ton bon voyage et ton heureuse arrivée et depuis, rien. Hâte-toi de m'écrire et songe combien mon cœur de mère doit souffrir de tout silence.

» Tu sais avec quel chagrin j'ai dû te laisser partir, surtout en pleine saison, et quel sacrifice j'ai dû faire pour obéir aux exigences de ton père ; te voilà près de lui ; il n'entrera jamais dans ma pensée d'essayer de te détourner du respect et de l'affection que la religion te commande d'avoir pour lui ; mais

il est de mon devoir aussi de te mettre en garde contre un état d'esprit que j'ai longtemps combattu et qui a été une des causes des longs dissentiments qui nous font vivre maintenant éloignés l'un de l'autre. Ton père en te donnant ce nom de Marie-Diane inscrit à ton baptême et où, par un sacrilège affreux le nom de la reine des anges se trouve mêlé à celui d'une divinité païenne, c'est-à-dire d'un démon, a bien montré combien il était étranger à toute idée religieuse. Mes flancs, déchirés pour t'avoir donné le jour, me laissaient alors inerte et douloureuse et je n'ai pu m'opposer à cette mauvaise action que l'on colorait du prétexte d'un souvenir de famille. Si je reviens en ce moment là-dessus, c'est que mon cœur a toujours saigné et que je suis ulcérée par la crainte de cette reprise que ton père semble vouloir exercer sur toi. Je redoute surtout pour toi les tentations d'un esprit brillant, mais trop souvent faux, hélas, et toujours en opposition avec les idées de son monde.

» Raidis-toi dans ta foi si solide, évite les conversations et les dissertations philosophiques qui ne sont que trop du goût de M. de Thianges, oppose-lui un air d'ennui et de fatigue et tu verras bientôt échouer toutes les tentatives que le malin peut inspirer.

» Yvonne sort beaucoup, Paris est très animé en ce moment et l'on ne sait où donner de la tête ; nous avons eu hier seulement trois matinées et deux bals. Cela ne va pas sans fatiguer beaucoup ma pauvre santé si précaire, mais tu sais que je ne transige jamais avec mon devoir. Yvonne, pour ses débuts, a fait beaucoup d'effet et elle a été entourée tout de suite par tous tes anciens danseurs. Le jeune comte de Blum-Chemerault lui fait beaucoup la cour. Tu sais de quelle fortune considérable il est affligé ; ce serait un mariage inespéré ; seulement je crains encore ici les vieilles idées de ton père ; il est à peu près certain que du côté paternel, il n'y a pas que des catholiques, mais la mère est de très bonne famille. Cela suffirait-il pour calmer les scrupules d'un libre penseur, hélas, comme celui près de qui tu vis?

» Adieu, ma chère enfant, je t'embrasse comme je t'aime.

» Ta mère.

» *P.-S.* — Demande à ton père de te conduire chez les Rantocé et les la Thuilerie qui sont vos voisins. »

Diane ouvrit cette lettre à l'heure du déjeuner ; son père qui l'observait, sans y paraître, la vit sourire et froncer le sourcil. Tout en cassant son œuf, il demanda :

— Ta mère va bien?

— Oui, elle me charge de ses souvenirs pour vous. Il paraît qu'Yvonne s'amuse beaucoup et qu'elle a beaucoup de succès dans le monde.

— Tant mieux. J'espère pourtant qu'on ne lui fera pas faire un mariage aussi bête que le tien.

La circulation du valet de pied qui servait interrompit le propos, mais M. de Thianges avait vu sa fille rougir et pâlir. Quand l'homme fut sorti, après avoir apporté le café, il dit :

— Je te demande pardon d'avoir abordé ce sujet ; je crois que ça te contrarie.

— Oh ! pas du tout, papa, je n'y pense plus.

— Ce Louville est le dernier des drôles ; mais ta mère ne voit et n'a jamais vu que l'argent. Si j'avais été plus jeune, moins fourbu de rhumatismes, j'aurais voulu faire payer cher sa conduite à ce misérable ; il paraît, du reste, qu'il est introuvable, qu'il se cache en Sicile ou à Malte.

— Laissez-le donc, il n'est pas digne que vous vous en occupiez.

La grande salle à manger était d'une douceur charmante ; M. de Thianges aimait, après le repas, à y prolonger sa rêverie ou sa conversation, tout en buvant son café et en fumant sa pipe en racine de bruyère fleurdelysée. Le jour entrait bien, par les hautes fenêtres sommées d'impostes, courait sur le dallage en losanges noir et blanc, jouait en remontant sur le baromètre antique, sur la statue de Cérès debout dans la niche du poêle, tenant d'une main une serpe et de l'autre une gerbe d'épis, retombait sur la table noblement, mais rustiquement servie, avec son luxe d'argenterie lourde et de belles porcelaines, mais sans ces minuties d'ustensiles et ces dispersements de fleurs qu'aime la mode actuelle. Le bruit grave et lent de la grande horloge marquait les pas du silence et les mouches qui bourdonnaient lui donnaient une animation de foule minuscule. Par les portes-fenêtres ouvertes, deux beaux chiens, deux braques français, bien tachés de jaune aux

oreilles et sur le dos, entrèrent et vinrent saluer de leur museau froid les mains donnantes. Il faisait tiède et bon vivre ; l'air qui flottait était parfumé d'essences à la fois rudes et fines.

— Voyons, — disait le père, je ne veux pas que tu t'ennuies ici, toi qui es une mondaine, ça te manquerait bientôt de ne voir personne.

— Oh ! je vous assure, papa, que vous vous trompez ; je sors, ou je sortais beaucoup avec maman, mais ce n'était pas pour mon agrément.

— On m'a dit cependant que tu t'amusais beaucoup dans le monde.

— Je trouve qu'il faut faire avec plaisir et sans ennui tout ce qu'on fait ; alors, quand autrefois j'allais au bal, je dansais de bon cœur.

— Ici, comme voisins les plus proches, nous avons les Lestrade qui donnent quelquefois d'assez jolies fêtes, et puis...

— Maman dans sa lettre me recommande d'aller voir les Rantocé et les la Thuilerie, qui sont paraît-il, nos voisins.

— Les la Thuilerie sont de très braves gens, quoique assez stupides ; quant à Robert de Rantocé, c'est un homme de bonne maison ; ils se sont illustrés jadis dans les guerres de Vendée, mais lui s'est complètement déshonoré.

— Pourquoi?

— Ta mère a dû te dire qu'il avait épousé la fille du baron de Lanty.

— Oui, Geneviève, je la rencontre dans le monde. Elle est très gentille.

— Ta mère a dû te raconter aussi que cette Geneviève était la femme de mon vieil ami le baron de Lanty.

— Oui, je dois avouer qu'on m'a montré madame de Lanty et que je ne l'ai pas trouvée très bien.

— Elle n'est pas madame de Lanty, c'est un mensonge ! elle s'appelait au théâtre Alphonsine Latour ; je l'ai connue dans son temps. C'est une vieille coquine qui a rôti tous les balais possibles sous l'Empire et qui avec cette flambée s'est acquis une belle fortune. Ça, ce n'est pas de la médisance, du potin. C'est un fait positif. Alors quand elle a voulu marier la petite, Alphonsine s'est souvenue qu'elle avait été autrefois la maîtresse de Lanty, entre vingt autres, et comme il devenait

gâteux et qu'il était complètement décavé, on dit qu'elle lui a fait reconnaître Geneviève pour quelques billets de mille. Elle a donné quarante mille livres de rentes en dot à la petite et lui en laissera au moins soixante. Note que Rantocé avait de quoi vivre, quinze mille francs de rentes à peu près ; en demeurant à la campagne dans son petit château de Courville, il n'avait qu'à se laisser aller et finir par épouser une brave fille comme il faut ; il aurait encore pu se tirer d'affaires en travaillant s'il voulait rester à Paris. Eh bien, il a préféré cette infamie de tout repos. Le triste individu ! Ah ! ce sont là les relations que ta mère te recommande !... mes compliments.

— Elle l'a connu autrefois, c'était un de ses danseurs. Je sais que cela lui fera plaisir que j'aille le voir.

— Pas à moi, mais enfin je veux bien faire toutes les concessions. Nous irons. Je ne serais pas fâché de voir comment il a arrangé Courville qui tombait en ruines. Seulement tu sais, moi, je n'ai pas d'auto.

— Nous prendrons la calèche.

— Tu es une bonne fille, qui sait s'accommoder de tout. C'est très bien, ça. Mais je veux aussi te faire faire connaissance avec de très bons amis que j'ai ; ce sont des gens très simples, des bourgeois, mais tu sais de bons bourgeois qui valent mieux que certains nobles. Ils demeurent à quatre pas d'ici et je les vois très souvent ; le fils participe aux rêveries de ma solitude ; nous travaillons ensemble. Si j'étais un homme de lettres, — ce dont Dieu me garde, — je dirais qu'il est mon secrétaire.

— Je ne vous en avais jamais entendu parler, papa ; comment s'appellent-ils?

— Elle s'appelle madame Graslin ; c'est la veuve d'un lieutenant-colonel sous les ordres duquel j'ai servi en 70. C'est une femme charmante, très intelligente et son fils Henri est un très gentil garçon, qui après avoir fini son service militaire n'a pas continué, malgré son envie, pour rester auprès de sa mère et surveiller un peu ses terres qui étaient à l'abandon. Veux-tu que nous y allions maintenant? Ça nous fera faire une jolie promenade, il n'y a que le parc à traverser. Je puis marcher aujourd'hui.

Ils sortirent.

Le parc était un ensemble d'arbres et de prairies parcourus

en tous sens par de frais ruisseaux. Dans ce pays limousin où toutes les choses de la nature semblent arrangées pour le plaisir des yeux, on ne sent pas le besoin de tracer au cordeau quelque coin de propriété, pour y installer un souvenir lointain de Parc Monceau, ou de Bois de Boulogne. Le chemin qui menait chez madame Graslin, au Puymaly, suivait un sentier tracé dans un vallon boisé ; au fond coulait et cascadait un gave qu'un pont de pierre oblique enjambait. Un peu après, ils entrèrent dans une clairière ou plutôt un carrefour où trois routes se séparaient. Au milieu une table de pierre énorme et massive, ancienne meule de moulin sans doute, offrait l'aspect d'un dolmen et en avait été un peut-être ; elle semblait l'autel attendant des sacrifices de vies à quelque divinité et, pour accuser encore l'apparence, entre les trois allées, dans une niche de feuillage, une statue se dressait, blanche dans le vert des branches taillées. C'était une image de Diane, non la Diane cruelle et chasseresse cherchant dans son carquois une flèche pour achever la biche blessée qu'elle a saisie et qui se cabre, mais la sévère déesse qui tient d'une main, comme une faucille, le croissant de la lune et, de l'autre, porte un doigt à ses lèvres pour recommander le mystère et le silence.

La jeune femme sourit en jetant un coup d'œil à la statue et M. de Thianges vit ce sourire.

— Tu ne dis pas bonjour à ta patronne?

Par obéissance railleuse elle fit un signe de tête léger et ils passèrent.

— C'est un des griefs de ta mère contre moi de t'avoir donné ce nom-là. Pourtant il est dans la famille. Diane de Rochechouart fut notre arrière-grand'mère de Thianges.

— Mais pourquoi y avoir joint celui de Marie?

— Pour te répondre, il faudrait entrer dans des explications philosophiques qui t'ennuieraient sans doute.

Il s'interrompit :

— Tiens... l'abbé Chalviac, le curé de Vergnioles.

Un prêtre les croisait, soulevant timidement son chapeau.

— Comment va, monsieur le curé? J'ai été vous chercher l'autre jour à l'église, mais vous étiez déjà parti.

— Ah ! Monsieur le comte, c'est qu'il y avait les foins à rentrer.

— Toujours au travail, monsieur le curé?

— Mon Dieu, monsieur le comte, il faut bien que ça se fasse. Le fourrage, ça presse ; mais le bon Dieu est si bon, qu'il veut bien attendre, lui.

— Et puis, il a le temps.

— *Quia æternus*, — ponctua le prêtre.

Il saluait et partit, hâtant son pas.

— Voilà, ma chère enfant, un des résultats les plus curieux de la spoliation des biens du clergé. L'ancien curé de Vergnioles était riche autrefois ; il avait son traitement, son casuel, une petite prébende d'un hectare environ attenant au presbytère. Des lois idiotes sont intervenues ; plus de traitement, plus de presbytère, plus de prébende, un casuel qui diminue tous les jours, la misère, quoi... Ce pauvre garçon qui a fait d'excellentes études au séminaire est venu s'installer ici, il n'aurait pas eu de quoi manger si son père n'avait pas été un assez gros métayer des environs, à trois kilomètres de Vergnioles. Alors, tous les matins, l'abbé Chaviac dit sa messe, fait le catéchisme, s'il y a lieu, confesse, visite les malades et les pauvres, puis quand il a rempli les devoirs de son ministère, il prend sa bicyclette et file chez son père, où il s'éreinte comme un paysan à gagner sa vie en travaillant toute la journée à la terre. Il est très heureux et n'a rien perdu de sa dignité sacerdotale.

— Comme c'est beau, ça!

— Naturellement, je l'aide un peu, mais une partie de ce que je lui donne, il l'emploie à restaurer son église qui va lui tomber sur la tête un de ces quatre matins. Le conseil municipal, mené par un maire obtus, refuse toute réparation, et note que chaque dimanche l'église est pleine et que pas une personne ne manque à la messe. Je vais être forcé de payer pour tout le monde, moi que ta mère traite de païen.

— Je sais bien, moi, que vous ne l'êtes pas...

Il jeta un coup d'œil à sa fille, murmurant comme pour lui :

— Ça dépend... Mais ce qu'il y a de plus curieux — reprit-il, suivant son idée — ce sont les trucs que sont obligés d'employer les autres curés, ceux qui n'ont pas de fortune personnelle et pas de travail. On m'en signalait un l'autre jour qui

vit un peu de braconnage, le pauvre diable. La nuit il va parfois panneauter un lièvre ou jeter l'épervier et il envoie vendre sa chasse ou sa pêche à la préfecture ; en d'autres temps, il élève des canards et des poules : si tu voyais son presbytère, c'est une ménagerie. Un autre, m'a-t-on dit, coud à la machine des chemises de femmes pour un grand magasin de Paris. Il a une entreprise, c'est sa spécialité.

— Vous ne vous moquez pas de moi?

— Pas du tout et je n'ai pas besoin de te dire que je trouve ça très digne et très respectable.

Chaque détour de route, dans ce beau pays de surprises et de joies, crée un décor nouveau différent du précédent. Ils se trouvaient maintenant au bord de la Dordogne encore torrent par ses rapides, déjà fleuve par sa largeur. Dans la plaine étendue devant eux, la petite ville de Vergnioles élevait ses toits inégaux au milieu d'un cirque de collines modestes, aux lignes aimables et molles.

— Voilà la maison de madame Graslin.

Ils étaient devant le Puymaly, gentille villa bâtie à l'entrée de la ville, au milieu d'un grand jardin qui descendait jusqu'à la rivière. La maison était vieille, mais son aspect était jeune.

Madame Graslin les attendait sous un massif d'arbres ; sa table à ouvrage, devant elle, s'encombrait de broderies et de petits travaux d'aiguille; un chat qui jouait parmi les pelotons de fil s'enfuit à l'arrivée des visiteurs; la vieille dame avait les cheveux tout blancs et cette blancheur douce se reflétait sur son visage, même dans ses yeux où les traces d'un bleu profond de jadis pâlissaient, même sur ses lèvres d'où le sang paraissait s'être retiré.

Diane ne put s'empêcher de penser que c'était là le fantôme d'une beauté morte, mais elle s'aperçut que l'esprit vivait encore chez l'aimable femme qui l'accueillait en l'embrassant.

S'autorisant de son âge et de sa vieille amitié avec le comte de Thianges, madame Graslin avait tout de suite appelé Diane « ma belle », supprimant ainsi la petite difficulté qui résultait du doute entre « madame » ou « mademoiselle » ; cette ingéniosité flatta la jeune femme qui se sentit là en confiance. Elle devait se souvenir toujours, comme d'un des

plus agréables moments de sa vie, de la belle journée passée ainsi dans le clair jardin, dans l'air brillant et pur du printemps. Certaines heures en apparences insignifiantes et vraiment dépourvues d'événements demeurent ainsi parfois, sans qu'on sache pourquoi, marquées dans la mémoire d'une trace lumineuse. C'est que pendant ce temps un mouvement s'est fait dans l'âme, une nouvelle direction s'est imprimée à l'esprit et l'on s'en souvient, sans s'en rendre compte, comme un voyageur plus tard se rappelle le charme d'avoir choisi, plutôt qu'une autre, une route qui lui plaisait.

La bibliothèque du château de Vergnioles courbe une voûte basse sur des murs trapus larges de deux mètres. Une fraîcheur mystérieuse y règne toujours, même l'été. Dans la pièce, une sorte d'odeur de moisi mêlée à celle des vieux livres, des fleurs vivant et mourant dans des vases, des senteurs de juin, des foins, des plantes sauvages du dehors formait une atmosphère étrange et douceâtre, un peu amollissante mais agréable. Là s'entassaient des volumes qui eussent mérité la ferveur d'un amateur et que leur propriétaire, tout en connaissant leur valeur, ne prisait pas assez, aimant mieux les livres que la bibliophilie.

C'étaient des éditions princeps de la *Pucelle*, des *Métamorphoses d'Ovide*, des *Contes de La Fontaine*, aux dessins spécialement gravés pour les fermiers généraux, des petits elzévirs contenant la collection complète de ces récits libertins que le dix-huitième siècle aimait à publier sous le titre de *Contes moraux*. Le choix de ces livres était dû certainement à quelque grand seigneur philosophe et polisson, ami de Voltaire, de Duclos et de Marmontel, mais camarade aussi de l'abbé de Grécourt, de La Fare et peut-être de Laclos, car leurs œuvres complètes s'alignaient en bonne place enrichies de notes marginales, griffonnées d'une écriture d'aspect hargneux et maintenant rouillée.

Diane, en attendant son père, levé tard les jours de rhumatisme, était entrée dans cette pièce, la seule dont l'arrangement pût donner encore l'impression d'une présence féminine.

Sa grand'mère, née de Ravannes, — une descendante de ce romanesque chevalier, ami du Régent, dont les mémoires sont

d'une si gracieuse immoralité, — avait habité là des heures de rêverie et de doux ennui avant d'aller mourir en Italie, rongée d'un mal alors imparfaitement connu, qu'on nommait vaguement la consomption et qui passait pour être « distingué » au temps de Louis-Philippe et des poètes.

Diane fit quelques pas, touchant et caressant avec une sorte d'effroi le dos des livres guillochés de fleurs ou de traits d'or.

« Pourtant, pensait-elle, puisque je suis mariée maintenant, j'ai le droit de tout lire sans en demander la permission à personne. »

En réalité, elle n'avait jamais parcouru que les « extraits des bons auteurs » que l'on fait apprendre au couvent et quelques romans d'un sentimentalisme bête où certains auteurs s'étendent complaisamment sur les frasques de *Mademoiselle Lili* ou les paresses de *M. Toto*. Elle pensait, quoi qu'on en eût dit, que tous les livres ressemblaient à ceux-là et s'étonnait qu'on pût s'y attacher et s'y fondre comme son père.

Les *Contes de La Fontaine* ! C'était sans doute une autre forme des fables. Par respect du classique plus que par curiosité, elle venait d'atteindre un des volumes et demeurait éperdue ; en ouvrant au hasard, une des gravures lui était sauté aux yeux, celle qui représente une des scènes les plus gaillardes : *la Jument du compère Pierre*. La porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

Il retint un cri en apercevant Diane et resta sur le seuil. C'était un beau et fin garçon d'une trentaine d'années, d'une taille élancée dans la force élégante et d'une figure où l'intelligence s'était posée avec la mélancolie et la méditation.

Diane aussi étouffa une exclamation, le volume galant entre les doigts, toute rouge de ce qu'elle venait d'apercevoir et plus honteuse encore que quelqu'un pût deviner...

L'arrivant s'excusait déjà :

— Mille pardons, mademoiselle, je croyais trouver ici monsieur de Thianges.

— Mon père n'est pas encore sorti de sa chambre.

— Permettez-moi donc de me présenter moi-même : Henri Graslin. J'ai vivement regretté, l'autre jour, de ne pas m'être trouvé chez moi quand vous êtes venue voir ma mère.

— J'ai été très heureuse de faire la connaissance de madame Graslin qui a été charmante pour moi.

— Ma mère m'a parlé de vous avec la plus vive sympathie. Elle est bien heureuse de votre présence auprès de monsieur votre père. Mais je vous dérange peut-être?

— Pas du tout, je remettais en place ce livre qui n'était pas d'aplomb.

Le jeune homme, involontairement, jeta les yeux sur le volume que les doigts de Diane tenaient encore ; il eut la force de ne pas sourire à ce mensonge évident ; habitué à manier tous les rangs de la bibliothèque, il avait aussitôt reconnu l'édition et savait que la rangée était intacte.

Mademoiselle de Thianges posa son pied mince, chaussé de daim blanc, sur un des barreaux de la petite échelle, étendant la main pour reposer le livre. Ce mouvement révélait toute la grâce souple de son corps et ses jupes, dans un balaiement involontaire effleurèrent le visage d'Henri qui s'était approché pour l'aider ou la soutenir au besoin. Malgré lui, il se souvint des souliers légers de cette « gommeuse » qui l'avait aimé quelques jours au Mans, quand il était sous-officier, et cette comparaison qu'il n'avait pas cherchée lui fut désagréable.

Plus habituée au monde et dressée à merveille à détourner un entretien, la jeune fille dit, en sautant de son escabeau :

— Vous travaillez souvent avec papa, m'a-t-il dit?

— Monsieur de Thianges veut bien me faire participer à ses recherches ; le livre dont il a écrit un fragment est très beau.

— Est-ce qu'il compte le publier?

— J'espère l'y décider un jour, mais son sentiment est que l'on abaisse son œuvre d'un degré en lui donnant la forme du livre.

Elle jeta un regard circulaire sur les volumes alignés.

— Alors, si tous avaient pensé ainsi, tout ceci n'existerait pas.

— Sans doute, mais peut-être les esprits de ceux qui composèrent ces ouvrages eussent-ils été plus complets. Monsieur de Thianges a aussi en littérature la religion de l'anonyme et de l'inachevé.

— Je ne comprends pas.

— Monsieur votre père pense qu'une œuvre d'art est plus belle si elle n'a pas de nom d'auteur ; il cite, pour soutenir sa

thèse, ces cathédrales gothiques dont les architectes sont restés ignorés, ces romans de gestes dont le nom des poètes est douteux, cette *Iliade* signée d'un pseudonyme, puisqu'on pense qu'Homère n'a jamais existé. Quant à l'inachevé...

— L'inachevé? il me semble que le manque...

— Monsieur de Thianges vous dira, mademoiselle, qu'un des plus beaux livres du monde : *les Pensées de Pascal*, sont les lambeaux de phrases recueillies d'un livre interrompu par la mort ; que *le Roman comique*, ce chef-d'œuvre de Scarron, et *Marianne*, ce chef-d'œuvre de Marivaux, n'ont jamais été finis et que sans l'injurieuse prétention d'un continuateur imbécile et plagiaire, l'admirable *Don Quichotte* en fût resté aux premiers chapitres.

Le souvenir des influences et des idées maternelles était tel que Diane se sentit scandalisée.

— Mais, — dit-elle, — ce sont des idées d'artiste, cela. Et mon père...

— Votre père est le comte de Thianges, c'est ce que je me permets de lui faire observer souvent.

— Non, je ne voulais pas dire cela.

— Mais vous le pensiez.

Et qu'est-ce que mon père écrit? Oh, si je suis indiscrète...

— Je ne le crois pas ; monsieur de Thianges ne pourrait guère ne pas vous parler du sujet qui l'occupe et qui a pour ainsi dire rempli sa vie.

— Puis-je vous demander le titre de son ouvrage?

— Très simple : *De l'immortalité des Dieux.*

— Les Dieux...

— Oui, ceux que les Grecs appelaient les Immortels, ceux qui vivaient aux sommets de l'Olympe.

— Mais ce sont les divinités païennes dont vous me parlez là. Dieu merci, Notre Seigneur est venu les disperser et les anéantir.

Il hésitait à répliquer, craignant l'inimitié qui naît des opinions contraires. D'ailleurs Diane était trop jolie pour qu'une discussion philosophique entre eux ne fût pas un peu ridicule.

Cette idée que lui glissait l'immuable et traditionnelle

fatuité masculine lui fit dire, après une pause qui indiquait le changement de préoccupation :

— Ma mère a été très touchée que votre première visite ait été pour elle.

— Mais je n'ai pas l'intention d'en faire d'autre, sauf peut-être à deux ou trois amis que ma mère me signale dans le pays.

— Qui donc?

Elle lança, pour avoir une contre-épreuve des opinions de son père :

— D'abord les Rantocé.

Un nuage passa sur la figure facilement révélatrice d'Henri Graslin.

— En effet, c'est la seule habitation, dans le pays qui, avec Vergnioles, soit vraiment un château. Monsieur de Rantoré est marié depuis peu.

— Comment trouvez-vous sa femme?

— Jusqu'à présent j'avais cru que c'était la plus jolie personne du pays.

Le compliment était direct et pourtant partit involontairement. Le jeune homme en comprenant la signification de sa phrase parut gêné; pour atténuer, il eut recours à la banalité :

— Ils vont avoir du monde à Courville, ces jours-ci ; des Parisiens que vous connaissez sans doute.

— Qui donc?

— C'est toute une histoire. On leur amène une petite princesse voyageuse, à qui on fait visiter la France sous la conduite d'une famille française chargée de la produire et de l'initier à la vie parisienne.

— Oh, je sais ce que vous voulez dire ; je la connais, je l'ai vue souvent : la petite princesse Tao-Tou, la « fleur de lune ». Elle est chez la marquise de Cadiguan.

— Je vois que vous êtes beaucoup plus au courant que moi.

— Oh, au courant... Je sais que les Cadiguan qui n'ont plus de fortune ont eu la chance d'être chargés par le prince d'Annam de cette petite qui est très gentille. Naturellement on leur alloue une assez belle pension et c'est venu à point...

— Alors je m'explique qu'on veuille faire connaître le Limousin à cette exotique. Les voyages du Président Poincaré ont mis notre pays à la mode.

— Et l'hospitalité des Rantocé ne coûte rien : l'utile et l'agréable.

Ils causaient, maintenant tout à fait apprivoisés, eût dit M. de Thianges, et les regards d'Henri pouvaient se poser à loisir sur la jeune femme juchée sur le bras d'un grand fauteuil dans une pose alerte.

M. de Thianges entra :

— Je vois que vous avez fait connaissance.

— Mademoiselle a bien voulu me laisser me présenter à elle. Je crois n'avoir pas fait d'indiscrétion, mon cher comte, en lui révélant l'objet de nos travaux.

— Non, je lui en aurais parlé moi même. Mais, ma fille, je ne voudrais pas que tu imagines que ton père pratique le paganisme.

— Cela ne me viendrait jamais à l'esprit.

— On peut être païen et catholique ; c'est même, à mon sens, la seule manière accomplie d'exercer ce beau culte.

— Je ne comprends pas très bien.

— Je pense, — et c'est presque une banalité de le dire, — que toutes les religions sont une et qu'elles se bornent en somme à reconnaître les forces cachées qui nous possèdent et nous gouvernent. Mais je t'ennuie...

— Je ne m'ennuie pas, seulement..

— Seulement tu es scandalisée. Va, tu verras dimanche à la messe que le diable n'est pas si noir qu'il en a l'air. Mais encore un mot : tu dois commencer à comprendre le symbole que j'ai songé à tracer dans le nom un peu étrange que je voulus te donner au baptême : Marie-Diane.

Un valet de pied déclarait sur le seuil :

— Monsieur le comte est servi.

— Eh bien, allons déjeuner...

XIX

TAO-TOU

Les salons de Courville sont pleins de monde. On a prétexté la visite de l'altesse annamite pour inaugurer le château

restauré. A force de diplomatie, Robert de Rantocé a décidé la venue de madame de Commercy qui d'ailleurs ne résiste guère à l'appât des séries de bridges et d'une randonnée en auto ; on a essayé d'avoir madame Grandier des Ormes qui a promis de venir et, selon sa coutume, ne viendra pas; on a battu le rappel à Paris et convoqué en Limousin le ban et l'arrière-ban de la province, ceux que M. de Maillebois, arrivé avec quelques autres, — mais sans sa fille, « souffrante et désolée », — appelle les naturels. L'évêque de Montagnac, Mgr Lambert, a bien voulu assister au dîner intime donné à quelques amis mais dont Tao-Tou, les Cadignan et la princesse de Commercy ne furent pas ; ils ont fait téléphoner qu'ils arriveraient tard dans la soirée.

L'évêque se retire vers dix heures.

Madame de Lanty, — c'est ainsi qu'on la nomme, — a dîné à côté de monseigneur et s'épuise en révérences pour l'accompagner dans sa retraite.

— Combien vous devez être heureuse, madame, de voir madame votre fille fixée dans ce pays si riant et si doux et dont les habitants ont gardé, — plus particluièrement qu'ailleurs, — des sentiments de piété qui leur attirent constamment les bénédictions du ciel !

— Oui, monseigneur, certainement, monseigneur, — répète l'ancienne Alphonsine Latour, empêtrée dans ce dialogue sacré.

— J'espère, — continue le prélat, en dirigeant les yeux vers madame de Rantocé, — avoir un jour à bénir dans cette pieuse demeure si magnifiquement rétablie, de fidèles héritiers des traditions d'honneur et de foi qui sont depuis si longtemps l'apanage des Rantocé, des enfants de mon ami Robert ; car je l'appelle Robert, — ajoute-t-il avec un fin sourire, — je l'ai vu naître alors que j'étais curé de Vergnioles. Mais j'aperçois monsieur de Thianges, mon ancien paroissien.

Le comte de Thianges entre avec Diane, éblouissante dans sa toilette ambiguë de jeune femme encore jeune fille.

Il présente sa fille à Monseigneur, sans même paraître avoir vu madame de Lanty et passe.

— Votre Grandeur, — continue Alphonsine, — n'attend pas l'arrivée de la petite princesse Tao-Tou? C'est la curiosité du jour. Elle descend de la lune, monseigneur.

— Ma Grandeur serait peut-être un peu gênée de cette élévation, — dit l'évêque indiquant par son sourire qu'il vient de faire un mot pour répondre à une gaffe et, plus sérieusement, il ajoute :

— L'Église ne peut approuver ces fréquentations d'idolâtres.

Il esquive plutôt qu'il n'esquisse un geste de bénédiction et sort, se remettant aux soins de son valet de chambre empressé à le vêtir de sa douillette. Rantocé prend congé sur le seuil, remerciant le prélat de sa visite.

En ce moment des trompes d'autos éclatèrent toutes proches et les phares aveuglants de deux Fairy-Johnston, dernier modèle, virèrent dans les allées du parc. Découvertes, autant que possible allégées de carrosserie, elles étaient taillées pour la course et l'américanisme de leur constructeur n'avait évidemment recherché qu'un maximum de vitesse à atteindre. C'est pourquoi, malgré ses incommodités, la marque, d'ailleurs patronnée par Folleville, faisait fureur. Les journaux mondains n'avaient pas manqué, dans le voyage annoncé de Tao-Tou, de signaler l'achat des deux voitures par la marquise, achat provisoire d'ailleurs, exécuté sans débours d'argent et qui devait se solder en plus-value acquise par cette admirable réclame.

Dans la première voiture étaient entassés madame de Cadignan, Tao-Tou et le marquis placé à côté du chauffeur; dans la seconde étaient madame de Commercy, mademoiselle de Cadignan et un petit être étrange qu'on présenta sous le nom de son excellence Liao-Tchaï. La petite princesse laissait errer autour d'elle ses yeux d'asiate, profonds de mystère, mais habitués à ne s'étonner de rien ; la marquise, horriblement fatiguée par le trajet fourni, s'agitait pourtant déjà, complimentant, s'extasiant. Ils descendirent en tumulte pendant que le carrosse du prélat tiré par son unique cheval blanc s'éloignait doucement sous les arbres.

Après une rapide et sommaire toilette dans leurs chambres, les robes et les habits vivement tirés des coffres, les arrivants firent leur entrée dans les salons de Courville. Malgré la lassitude, aucune excuse n'eût été valable : ils étaient au programme.

— Comment la trouvez-vous?

— Qui?

— La princesse.

— Madame de Commercy?

— Mais non, la fille du roi de Mandalaï.

— Oh ! le petit pays-jaune ! D'abord, où prenez-vous Mandalaï?

— Vous n'avez donc pas lu le bloc-note du *Gaulois*? Le royaume de Mandalaï situé dans le nord de l'Annam se trouve, depuis la brillante expédition du général Lorois, placé sous notre protectorat plus nominal que réel. C'est une contrée encore assez mystérieuse, gouvernée par une dynastie qui se perd dans la nuit des temps et qui prétend même faire remonter son origine à la lune. Dans cette religion le culte des astres semble être conservé et perpétué, adultéré de pratiques boudhistes et brahmaniques qu'il faut attribuer au voisinage de l'Inde et de la Chine. Le père Leroy qui en a parcouru quelques contrées prétend y avoir retrouvé aussi des traces certaines d'un culte païen analogue à celui des Pélasges, premiers habitants de la Grèce... Je sais mon *Gaulois* par cœur, moi...

— Que voulez-vous? tous ces exotiques, je ne peux pas m'habituer à regarder ça comme des princes. Quant à votre rejeton de la lune, je la trouve... d'une couleur intéressante.

— Voyons, Maillebois, ne faites pas de la snobie à l'envers et dites ce que vous pensez : elle est très belle?

— Si vous voulez. Mais en fait de beauté féminine, je suis resté classique. Je n'aime pas les nègres.

— Nègre... vous êtes fou : la princesse Tao-Tou est de pur sang aryen. C'est même un fait extrêmement curieux que cette dynastie de race blanche règnant sur un peuple jaune. On ne peut le comparer qu'à celui des Incas du Pérou.

— Tenez, regardez-moi un peu mademoiselle de Thianges qui passe et dites-moi si l'albâtre de cette épaule-là peut être mis en comparaison avec le café au lait de la princesse Ouistiti?

— « La princesse Ouistiti » est drôle, mais vous êtes injuste. Je vous garantis, moi, qu'elle n'a pas une goutte de sang nègre.

— Peut-être, mais pour moi, tout ce qui n'est pas blanc est noir. Je suis un homme tout d'une pièce.

— En voilà un qui ne peut pas en dire autant.

L'interlocuteur de Maillebois désignait un petit singe vêtu à l'européenne et qui avait l'air d'une vieille femme en habit. Son chignon, dont il n'avait pu se résoudre à faire le sacrifice, était serré dans son faux-col avec l'intention mal réalisée de l'y faire disparaître et sa petite tête exsangue, ridée, desséchée, ressemblait à celle d'une momie exhumée après mille ans de bandelettes.

— C'est l'eunuque de la princesse.

— L'eunuque?

— Parfaitement. Un grand personnage du Mandalaï, un mandarin aux innombrables boutons. Ces gens-là sont très forts ; ils réalisent l'idéal du bon diplomate selon monsieur de Talleyrand. Dès cinq heures du matin lavé, rasé et... celui-là n'a même pas besoin de la troisième cérémonie.

— Et il est la gouvernante de la princesse?

— Avec madame de Cadignan, comme dame d'honneur.

Profitant des mouvements produits par l'arrivée des autos, M. de Thianges avait traîné son indolence et ses rhumatismes dans un petit salon écarté, seule pièce, semblait-il, dont la restauration eût été négligée ou retardée. Il s'y laissa tomber sur un de ces meubles bas que le second Empire nommait des crapauds, et qui reposent parfaitement les membres vieillis ou fatigués.

— Tiens, — dit-il à sa fille qui l'accompagnait et le soutenait sans en avoir l'air, — je me reconnais ici. C'était le boudoir de madame de Rantocé, la mère. Nous y avons bien souvent causé elle et moi ; quelle femme charmante...

Il ajouta en manière d'explication :

— C'était une Moncontour.

Car cet homme libéré de tous principes et si audacieux d'idées n'avait pu se défaire du préjugé de la naissance.

— Ça fait une légère différence avec mademoiselle de Lanty, qui, je dois le dire, ne manque pas pourtant d'un certain chic ; Alphonsine avait dû bien choisir ce jour-là.

— Chut... — dit Diane, — écoutez, on parle à côté de nous.

— C'est dans l'ancienne chambre de Rantocé, le père, je crois que Robert l'a conservée pour lui ; — soufflait M. de Thianges.

Mais les voix s'élevaient :

— Pourquoi, — disait l'une d'elles, — me suivez-vous jusqu'ici pour m'attraper? c'est assommant à la fin !...

— Parce que je ne veux pas qu'on me manque, entendez-vous? Je veux qu'on n'aie pas l'air de me mettre de côté, d'avoir honte de moi.

— Comment... vous avez dîné à la droite de l'évêque, il a causé tout le temps avec vous, il a été charmant pour vous.

— Oui, l'évêque, je ne dis pas, il a été très chic. Mais je n'ai pas été présentée à la princesse de Commercy...

— Elle vient d'arriver, s'il n'y a que cela, je m'en charge. Madame de Commercy est à la coule.

— Vous êtes un insolent... C'est comme ce voyou de Thianges. Il passe à côté de moi avec sa fille et ne me salue même pas ; il me connaît pourtant.

— C'est peut-être pour ça.

— J'entends que vous me l'ameniez.

— Pour monsieur de Thianges, ce sera plus difficile, il a un caractère impossible et il est très intransigeant.

— Raison de plus.

— Mais enfin, songez-y, la situation sera compliquée pour vous. Je sais qu'il était très lié avec Lanty et il vous a certainement aperçue aux Variétés dans le temps.

— Parbleu ! Certainement, il m'a connue ; nous avons même soupé ensemble quand j'étais avec Lord Burnham ; c'est justement pour ça que je veux qu'il me salue.

— C'est justement pour ça que c'est délicat.

— Pour ça?... Mais, dites-moi donc, mon cher, c'est aussi *pour ça* que vous aurez un jour cent mille livres de rente, que vous avez pu réparer et remeubler Courville comme il l'est aujourd'hui ; que vous y recevez des évêques et des princesses...

— Taisez-vous donc, pas si haut.

La voix montait perçante et criarde, et on sentait que sa propriétaire devait couver une bonne crise de rage.

— Et qu'est-ce que ça me fait qu'on m'entende? Je veux que tout le monde le sache et, s'il le faut, j'ouvrirai cette porte et j'irai le crier dans le salon.

— Ma Diane, — disait doucement M. de Thianges à sa fille, — allons-nous-en, si l'on entrait.

Mais leur nom jeté avec fureur les retenait malgré eux.

— Ces Thianges, ça n'est pas grand'chose, au fond.

— Vous êtes difficile.

— Je ne vous parle pas de leurs parchemins, vous ne pensez qu'à ça, vous autres. Mais la vie que la petite a menée après son mariage manqué, à Marseille, je la sais moi. Elle a traîné partout avec le petit duc de Lesdiguières qui l'avait ramassée dans le train et elle était sa maîtresse, oui, monsieur, sa maîtresse...

Diane sentit la main de son père presser fortement sa main et tous deux se regardèrent.

A côté d'eux l'ignoble dialogue se poursuivait ; on sentait la colère contenue sourdre et chercher à s'épancher du côté de l'homme, tandis que la femme consciente de sa force, de la lâche peur qu'elle inspirait, forçait la scène, augmentait l'injure.

— Oui, depuis il l'a salement plaquée pour la petite Thérèse Mouriez, une manière de courir après son argent, mais ça commence à se décoller ; l'autre jour il était à Limoges tout seul pour ses affaires et il a téléphoné à Geneviève hier qu'il viendrait ce soir. Comme ce n'est pas pour les beaux yeux de la Chinoise, il est probable qu'il compte retrouver ici cette Diane... Quelle bête de nom !...

— Alphonsine est plus distingué.

— Mais oui, monsieur, et si ma fille a une fille, elle s'appellera Alphonsine.

M. de Thianges dit d'une voix basse comme un souffle :

— Viens, il ne faut pas qu'ils nous trouvent ici, je sais que cette femme ment, mais enfin, où a-t-elle cherché?...

En dépit des douleurs qui rongeaient son corps, le vieillard d'un mouvement, un instant rajeuni, emmenait la jeune femme.

— Tu me diras cela à Vergnioles, ici, c'est impossible ; mais il faut rester un peu, ne pas avoir l'air de fuir ce Lesdiguières s'il doit venir. Je ne le connais pas. Est-ce un drôle comme tant d'autres?

— Il me semble que c'est un garçon franc et loyal.

— Tant mieux.

Ils étaient de nouveau en plein mouvement de monde et aperçurent aussitôt madame de Commercy attablée à un

bridge avec l'eunuque Liao-Tchaï, monsieur de Maillebois et mademoiselle de Cadignan. D'un autre côté on dansait, maintenant que l'évêque était parti ; les accords du tango retentirent audacieusement. Geneviève parut, enlacée par un danseur ; on eût dit que l'apparente diversité de sa naissance eût imprimé à cette jeune femme les charmes multiples ou les défauts communs de ceux qui avaient pu jadis s'attribuer le mérite d'y avoir participé. La dure lumière des électricités en se posant sur les méplats et le profil de sa figure en faisait ressortir la délicate vigueur, mobile sous une pâleur de neige ; ses mouvements étaient à la fois harmonieux et heurtés et la grâce de son geste, très appris, accusait une petitesse de pied et de main révélatrice, et, malgré les préjugés, assez rares chez les races pures et vieilles. Livrée à la conduite de son cavalier, tantôt confondant son corps avec le rythme de l'autre, tantôt s'arrêtant brusquement, comme prise de scrupules, ou s'écartant comme saisie de peur, elle donnait aux notes tristes et pesantes de l'air argentin, une signification nouvelle et perverse, un sens avoué de poursuite et de combat. Ainsi cette jeune femme d'ordinaire si sauvagement réservée, et toute roidie encore du sévère couvent où sa jeunesse s'était passée, révélait tout d'un coup, sous l'influence des sons, le secret d'atavismes obscurs et voluptueux.

— « Un spécial », — murmura une voix, se servant d'un mot ignoré de la province et qui désigne l'intervention d'un couple venant par sa perfection résumer et exprimer un exercice du corps.

Diane entendit le mot, reconnut la voix et pressa doucement le bras de son père.

— C'est lui, — dit-elle tout bas.

Le jeune duc de Lesdiguières se tenait au premier rang du cercle formé autour des danseurs ; mais en apercevant la jeune femme, il se faufila vite pour venir à elle.

— Voulez-vous me présenter à monsieur votre père?

(La fin prochainement.)

FRANÇOIS DE NION

TROIS MOIS AUX DARDANELLES[1]

17 juin. — Marquons ce jour d'un caillou blanc. Après trois heures de marche sous le soleil, j'ai réussi à me procurer à prix d'or du thé, du tabac, du beurre, du lait et des confitures.

Le soir, vrai régal : thé au lait, pain grillé et beurré...

18 juin. — Je reçois un paquet contenant mille choses agréables : tabac, cigares, cigarettes que je distribue à mes bonshommes. C'est une vraie petite fête... Il faut avoir vécu dans ce coin de terre sans ressources pour apprécier un envoi comme celui-là.

20 juin. — Nous montons aux tranchées. Nous recevons ordres et instructions pour l'attaque qui doit avoir lieu demain matin.

Le 21 juin à 6 heures du matin, attaque du front par le ...e de ligne et le ...e colonial. Première ligne à gauche, bataillon D..., à droite, bataillon C... Réserve du régiment, bataillon B... Réserve de brigade, ...e régiment de marche d'Afrique.

L'objet final de l'attaque est de nous former à l'est et au nord des tranchées turques.

Dispositions prises à 4 heures du matin. A 5 h. 15, vérification des réglages de l'artillerie. De 5 h. 15 à 6 heures, tir de préparation de l'artillerie. A 6 heures, allongement du tir d'artillerie et attaque de l'infanterie.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1916.

Tenue : sans sac... bidon plein. — Toile de tente roulée en sautoir, képi. Tous les officiers et sous-officiers en capote et avec fusils.

Fanions : fanion rouge agité par nos troupes signifie qu'une contre-attaque de l'ennemi se produit et qu'on demande le barrage d'artillerie. Fanion bleu : demande de cartouches.

Le 1er bataillon trouvera 20 tonnelets d'eau au poste de commandement du colonel, il pourra les faire prendre à raison de 5 par compagnie ; 14 000 sacs de sable vides, passés au ceinturon. Toucher café et eau-de-vie.

Gaz asphyxiants : au cas où les Turcs feraient usage de gaz asphyxiants, les troupes seront munies de masques. Se souvenir en tous cas qu'il suffit pour se préserver des gaz de se mettre sur la bouche et sur le nez son mouchoir imbibé d'eau.

Se précipiter à la course sur la tranchée ennemie en profitant de l'action de notre artillerie. Ne pas hésiter à partir. Il y a plus de danger à attendre ou à revenir sur ses pas qu'à courir sur les tranchées ennemies.

Personne ne doit s'arrêter sous prétexte de relever ou de transporter les blessés. Cette opération se fera après la victoire.

Telles furent les recommandations la veille de l'attaque. C'était donc à notre régiment que reviendrait demain l'honneur d'aller à l'assaut le premier. Dire que tous les cœurs ne battaient pas plus vite que de coutume serait mentir. Mais quelle confiance absolue dans les yeux de tous... Voilà qui donne du « cœur au ventre » que de conduire à l'assaut des gamins qui allaient être des héros...

21 juin. — 3 heures du matin. Nous sommes réveillés par les « cuistots » qui apportent le « jus » additionné d'une bonne ration de « gnole ».

Les hommes s'interpellent et s'envoient de joyeux quolibets. Un vieux apostrophe les bleus en ces termes :

— Ohé... les mômes... Avez-vous fait votre prière? Avez-vous mis votre testament par écrit? Avez-vous numéroté vos abattis?

— Oui, — répondent-ils tous ensemble.

— Alors, ça colle. On peut z'y aller. Et savez, faudra pas flancher... Pus qu'y en aura, pus qu'faudra taper dur...

— Oh !... mais l'ancien, c'est pas parce que t'as vu Charleroi, pis la retraite, pis la Marne qu'y faut nous en mettre plein la vue ! Tu sais ! On est pas des types à s'planquer, nous autres ! Faudrait voir !

— C'est bon, c'est bon, — dit l'ancien, — pas la peine de crâner ; on verra ça t'à l'heure... »

Et sur le même ton les discours vont leur train, montrant la perpétuelle rivalité entre l'ancien « qu'en a vu » et les bleus qui ragent de « n'en avoir pas vu... » C'est à qui aura le moins peur. Tous les yeux brillent.

Nous allons prendre nos positions.

4 heures. — Ça commence à rudement canonner...

En face de nous on aperçoit la fameuse tranchée du Haricot. C'est celle-là qu'il faut enlever... Elle est solidement défendue avec des sacs de terre accolés les uns aux autres. Derrière sont les Turcs.

Bzim... Boum... Bzim... Boum... Bzim... Boum... Voilà le 75 qui ouvre la danse. Le tir de notre artillerie est d'une merveilleuse précision. C'est le tir de réglage.

5 h. 15. — Les détonations se succèdent maintenant sans arrêt. C'est le tir d'efficacité. Je risque un coup d'œil par-dessus le parapet ; la tranchée du Haricot n'est plus qu'un volcan que couvre une fumée noire et épaisse. Des débris de toute nature volent de tous côtés. Bras, jambes, têtes, fils de fer, sacs de terre... tout cela saute à dix mètres de haut. On peut regarder en toute tranquillité. Les Turcs n'ont pas envie de faire le coup de feu ce matin. Ils ne pensent qu'à se terrer de leur mieux dans leurs abris souterrains.

Bzim... Boum... Bzim... Boum... La danse continue.

L'ancien étendu voluptueusement sur des sacs de terre considère les bleus avec un sourire railleur et fume sa pipe. Tout d'un coup il nous déclare :

— V'savez pas, vous autres, une nouvelle? Ben! La guerre est déclarée...

5 h. 40. — Voici l'état-major de la brigade qui arrive, avec le groupe tourbillonnant des agents de liaison.

5 h. 50. — Vu le lieutenant L..., agent de liaison auprès du général. Il me serre la main. Tous les yeux brillent étrangement.

5 h. 55. — Attention... Le moment n'est pas loin. Le colonel commandant la brigade monte sur un rebord du parapet avec tout son état-major. Je fais comme eux ; on ne voit pas un tel spectacle tous les jours.

6 h. 1. — Une rumeur..., des cris... *En avant !... En avant !... En avant !...* Et tout le long de notre tranchée de première ligne, des têtes, puis des corps sortent... Ils sont debout, tous en ligne, baïonnette haute ! Les voilà, les capotes bleu clair, toutes alignées, qui lentement s'avancent, ligne mince qui serpente... Mais... Que font-ils donc?... Qu'attendent-ils?...

Que c'est beau ! Ils ne courent même pas... Ils avancent au pas, dirait-on, sur la tranchée ennemie...

La fusillade..., les mitrailleuses... Ah !... les voilà au pas de course.

Ah !... Ah !... Vive la classe 15... Ils sont sur le bord de la tranchée... On voit les crosses se lever et s'abattre. On voit les baïonnettes rouges. Ils sautent dans la tranchée turque... Aussitôt une seconde vague s'élance.

Ma compagnie, qui appartient au bataillon de réserve, va prendre place dans la tranchée de départ. Il est 6 h. 15. Ainsi un quart d'heure après l'heure d'attaque, nous sommes maîtres de la fameuse tranchée du Haricot, la position réputée imprenable !

Nous (c'est-à-dire mon bataillon) nous sommes chargés du ravitaillement en cartouches, en grenades, en sacs à terre, en outils... Rôle plus modeste, très ingrat.

6 h. 40. — Pas moyen d'établir la liaison dans la compagnie. Je ne sais ce que fait le premier peloton. J'envoie des hommes de communication ; ils ne reviennent pas. Mille ordres contraires nous parviennent. Le premier peloton est avec le capitaine dans la tranchée turque, dit-on. Devons-nous aller le rejoindre? Nous n'avons pas d'ordres pour cela ; ne bougeons pas et assurons le ravitaillement. La fusillade crépite maintenant sans arrêt, couverte seulement par l'éclatement des obus ou par le tic-tac régulier des mitrailleuses.

Les Turcs contre-attaquent. Attention, il ne faut pas perdre la tranchée conquise. L'heure est critique. Que dois-je faire?

Aller rejoindre avec ma section le capitaine dans la tranchée ennemie ou rester où nous sommes pour assurer le ravitaillement en munitions? L'un est aussi important que l'autre. Mais le capitaine est-il dans la tranchée turque?... Je n'ai pas d'ordres... Je ne bouge pas. Les hommes, tassés dans la tranchée, se répètent l'un à l'autre des recommandations à transmettre : « Des munitions..., des munitions..., des grenades... » Les sacs de cartouches et de grenades arrivent. On les fait passer de mains en mains ; les hommes font la chaîne.

« Des cartouches et des renforts..., des renforts de suite. »

On agite à la fois le fanion bleu et le fanion rouge.

« Des renforts. Barrage d'artillerie. »

Les Turcs contre-attaquent. Les balles sifflent, les obus éclatent. On ne distingue même plus les obus ennemis des nôtres. Une fumée noire et épaisse nous entoure, obscurcit l'air... Quel bruit! Il semble que la terre s'entr'ouvre et vomit des flammes.

Le commandant est blessé. Prévenir le capitaine afin qu'il prenne le commandement du bataillon! Où est le capitaine? Personne ne le sait.

Les sacs de cartouches ne passent plus ; il y a un embouteillage. Pourquoi? On les faisait circuler par un poste d'écoute qui menait à 25 mètres de la ligne ennemie. Qu'est-il arrivé du côté du poste d'écoute?

De la tranchée où nous sommes à la tranchée conquise, il n'existe naturellement aucun boyau ; il faut traverser un terrain découvert. Le fanion rouge est agité furieusement. Il n'y a pas à hésiter. Portons des munitions aux camarades. Je préviens mes hommes.

— Tous, un sac de cartouches à la main et suivez-moi. En avant!

Nous sautons sur le terre-plein et nous courons. Les Turcs nous ont vus et tirent sur nous. Leurs mitrailleuses nous prennent d'enfilade.

Plusieurs d'entre nous s'abattent. Nous courons toujours. Les balles sifflent : bzz..., bzz... Les obus éclatent... J'aperçois l'ancien. Sacré type! Le voilà arrêté, occupé à rallumer sa pipe sous les balles... Il a le sourire... Enfin, nous arrivons! Nous sautons dans la tranchée. On serre la main

aux camarades! Quel spectacle que cet intérieur de tranchée! Le fond est matelassé de cadavres et de blessés turcs... On marche dessus sans y faire attention. Malgré moi, je ne peux m'empêcher de regarder un Turc qui a le ventre ouvert et dont les entrailles sanglantes se soupoudrent de la terre jaunâtre qu'au-dessus de lui un sac crevé fait pleuvoir.

Trois Turcs prisonniers et un officier sont là assis dans le fond de la tranchée. Nos poilus sont merveilleux. Presque tous, insouciants du danger, sont à genoux, ou assis, ou même debout sur le parapet et font ainsi le coup de feu. L'un d'eux, une grande figure à guillotine, se tient droit comme un i et vise lentement, méthodiquement. Touché au bras gauche, il se tape sur la cuisse et esquisse le geste du gavroche en criant : « Une balle, deux points. » Un autre, haut comme une botte, le képi en bataille, le nez retroussé, envoie à chaque coup de fusil une salve d'injures montmartroises : « Va donc le dire à ta mère, espèce de... »

Et celui-là qui compte tranquillement les coups qui portent! « Pan, et de trois... Pan, et de quatre... »

Est-ce assez français, toute cette belle crânerie? Un sur dix a de la moustache...

7 h. 20. — Voici la situation. Nous avons enlevé 250 mètres de terrain et la presque totalité de la fameuse tranchée du Haricot. L'ennemi ne tient plus que quelques éléments de tranchée où il résiste en lançant des grenades. Toutefois, sur notre droite les choses ne vont pas toutes seules. Les Turcs tentent plusieurs contre-attaques qui jusqu'ici ont été brisées. Mais la nécessité de barrages d'artillerie et de renforts d'infanterie s'impose. Mon capitaine, qui commande le secteur, rédige un ordre écrit qu'il me charge de remettre au colonel. Je saute sur le terre-plein et me voilà reparti en arrière. Je cours à grande allure. J'arrive à la tranchée de départ. Le colonel est là. Je lui donne mon ordre. Il le lit, rédige une petite note que je dois reporter à mon capitaine. Me voilà en route. Bon Dieu !... Que de sifflements ! J'y suis ! Nouvelle communication urgente à transmettre au colonel! Allons-y. Décidément, la veine m'accompagne. Pas une balle ne me touche, et pourtant elles me rasent de près. J'arrive. Le colonel

lit mon bout de papier, gluant de sueur et noirci de poudre. Il veut savoir par qui sont occupées les tranchées Z" et Z'''. En route de nouveau pour avoir le renseignement. Cette fois je passe en rampant : la mitraille fait rage et mes courses précédentes m'ont vraiment trop essoufflé.

Pas drôle, la marche rampante... Mes cartouchières me rentrent dans le ventre ; ma musette, mon bidon, mon porte-cartes, tout ce sacré fourbi me gêne ! Des blessés tombés pendant l'assaut gémissent, me supplient de les emporter, de ne pas les laisser là... Je ne puis que les encourager et je continue mon chemin. Flûte ! il arrivera ce qui arrivera... J'en ai assez de la marche rampante... Je me lève et je bondis... On court vite en de tels moments. J'arrive auprès de mon capitaine qui roule des yeux terribles et bredouille un tas de jurons.

— Vite, mon petit, retourne auprès du colonel. Il faut que l'artillerie allonge son tir ! Tu lui diras que nous occupons Z". Mais surtout que l'artillerie allonge son tir ! Tout de suite !

— Bien, mon capitaine.

Je repars. Décidément, ils me prennent pour un champion de course, le colon et le capiston ! En voilà un système de me faire faire la navette entre eux deux ! Je ne suis pas un fil téléphonique, moi ! Fichtre, que d'explosions !... Ah !...

. . . . . .

11 heures. — Où suis-je? Qu'ai-je donc de si lourd sur moi? Tiens, c'est un Turc. Il est mort. Qu'est-ce que je fais sous ce Turc? Au-dessus de ma tête j'aperçois le ciel tout bleu. Le soleil me tape en plein dans les yeux. Comme je suis bien... Comme c'est bon d'être allongé de tout son long... S'il ne faisait pas si chaud je dormirais bien. J'ai soif... Oh ! j'ai bien soif... Quelle joie ! de l'eau fraîche me coule sur la figure, dans la bouche... C'est délicieux ! Mais je suis en chemise. Plus d'équipement, plus de capote, pantalon déchiré au genou. Je veux me lever : impossible. La jambe gauche est raide comme une béquille. Et puis, ce sacré Turc est d'un lourd ! En voilà une brute d'être venu mourir sur moi. Il y a pourtant de la place à côté.

Tiens, le fourrier de la 2e compagnie ; c'est lui qui me verse de l'eau sur la figure :

— Comment ça va, mon vieux? — me dit-il.

— Mais..., pas mal, et toi?

— Oh ! moi, ça va ; mais toi... tu n'as rien de cassé?

— Sais pas. Pourquoi?

— Comment pourquoi? Mais ce matin, en arrivant sur le bord de la tranchée, un obus a explosé à côté de toi. Tu as sauté à deux mètres de haut. Tout le monde a cru que tu étais tué.

Je ne puis en croire mes oreilles. Ainsi il y a trois heures que je suis évanoui sous ce Turc !

Je parviens à me lever. Ma jambe est complètement raide, mon genou me fait un mal affreux. Péniblement je m'efforce de gagner un poste de secours. Il faut se traîner par les boyaux encombrés de cadavres, de blessés, de brancards ensanglantés. Encore un obus ! Un énorme morceau de fer tombe à mes pieds. Des hurlements ; quinze hommes touchés. L'un d'eux a le crâne ouvert et la matière cérébrale a sauté jusque sur le parapet ; les yeux grands ouverts sont vitreux... Partout du sang...

Me voilà au poste de secours. Avec un calme imperturbable un tout jeune major panse des blessés. Un aumônier prodigue à tous des paroles de consolation. Malgré la souffrance les blessés sont radieux, sur leur visage se lit un bulletin de victoire. Tous racontent la démoralisation de l'ennemi qui vers la mer fuit en désordre.

Mon genou pansé, je prends la direction du camp. A peine arrivé, je tombe comme une masse. J'ai dormi trente-deux heures de suite.

23 juin. — J'ai eu une violente contusion sur la rotule du genou gauche. De l'hydarthrose s'est déclarée. Cela me vaut huit jours de repos.

29 juin. — J'ai reçu ce matin une lettre de la mère du petit Breton enseveli par mes soins le 24 mai. Cette lettre est si belle, si française, que je ne peux m'empêcher de la recopier

sur mon carnet de route. Je me garde d'en modifier un seul mot. La voici :

Kervanous, le 11 juin 1915.

Monsieur,

Je viens vous remercier d'avoir bien voulu m'annoncer la triste nouvelle de mon pauvre cher fils. C'est une très grande douleur pour moi, mais je me résigne puisque c'est la volonté du Bon Dieu et que c'est pour notre chère France.

C'était mon fils aîné, un si bon fils... Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui. Je vais maintenant me trouver bien seule, car étant veuve et ne possédant que deux fils, je vais encore avoir la douleur de voir le second partir peut-être bientôt ; il vient de passer le conseil de révision aujourd'hui.

Je voudrais bien savoir, si vous pouvez me le dire, comment est mort mon pauvre fils. Est-ce une balle qui l'a foudroyé? ou était-il à la baïonnette? Et voulez-vous me dire quel quantième du mois est-il mort? Sa dernière lettre de Turquie était datée du 22 mai.

Je voudrais bien aussi savoir ce qui se trouvait sur lui en fait de papiers et d'effets.

Vous voudrez bien avoir la bonté de m'envoyer une réponse. Je vous en serai très reconnaissante.

Veuillez recevoir, Monsieur, mes plus sincères remerciements.

CATHERINE T...
à Kervanous en Landivisiau (Finistère).

P. S. — J'ai oublié de vous demander si vous l'aviez trouvé tué ou sur ses derniers moments, s'il a pu vous parler. Je désire beaucoup savoir comment qu'il est tué. Je vous en remercie, monsieur, d'avance.

. . . . . .

Ce soir, remise de décorations par le général en chef. A la nuit tombante — afin d'éviter le repérage par les batteries ennemies — rassemblement au Grand Quartier Général. Chaque régiment a envoyé un détachement. Au centre du carré formé par les troupes sont alignés ceux qui vont recevoir la Légion d'honneur, la médaille militaire, les croix de guerre. La lune éclaire la scène. Le canon tonne. Entouré de ses officiers d'état-major, le général Gouraud félicite les braves. J'entends mal ce qu'il dit ; des mots arrivent jusqu'à moi : « Pour la patrie... sacrifice... devoir... abnégation... mourir... rien n'est plus beau, mes amis. »

30 juin. — Le général Gouraud est blessé grièvement par un obus. Consternation générale.

8 juillet. — Voici ce que m'a raconté un aspirant qui arrive de notre première ligne de tranchées :

— Blessé, un Turc gisait sur le terrain compris entre les deux lignes ennemies, espace vide où se décomposent les morts des derniers combats, après des agonies de plusieurs jours sous un soleil brûlant. Le Turc blessé agitait de temps à autre un bras demeuré valide. Conservait-il un espoir? Lequel? Chassait-il les mouches? C'est plus probable. Le commandant du secteur aperçoit le malheureux : « Nous ne pouvons pas laisser cet homme sans secours. » Il fait venir un sous-officier interprète et par son intermédiaire communique avec l'ennemi. Un poste d'écoute avancé est là, à 20 mètres de la ligne turque. Le commandant et l'interprète s'y rendent et celui-ci crie :

« Turcs, venez ramasser votre blessé. Nous ne tirerons pas. » L'ennemi, méfiant et croyant à une ruse, ne répond pas.

Quelques heures passent. Le blessé agitait toujours son bras. Le commandant fait une nouvelle tentative. Elle n'a pas plus de succès que la première. « Alors, déclare le commandant, s'ils ne viennent pas ramasser leur blessé, nous, nous irons. »

Il monte tout debout sur le parapet, et fait crier aux Turcs :

« Turcs, ayez confiance en mes paroles. La façon dont je m'expose à vos balles doit vous être une garantie de ma bonne foi. Venez sans crainte ramasser votre blessé. Nous ne tirerons pas. »

Alors seulement deux soldats turcs avancent en terrain découvert, ramassent le blessé et disparaissent. — De toute la soirée pas un coup de fusil ne fut tiré entre les deux lignes ennemies.

9 juillet. — En essaims noirs et furieux les mouches exaspérantes tourbillonnent dans l'air lumineux. Combien de myriades y en a-t-il? Aussitôt chassées, elles reviennent avec une persévérance inlassable. C'est une persécution qui commence avec le lever du soleil et ne cesse qu'au crépuscule.

10 juillet. — Chose vue.

Un caporal venant des « Bat-d'Af », — la tête de gouape qui sur nos boulevards extérieurs passe, les cheveux longs, gras et lissés, la cravate rouge, la casquette sur les yeux, un pli amer et gouailleur aux lèvres, — occupé à quoi?... A nettoyer les tombes de soldats anglais qu'il n'a jamais connus. Il râcle le sol, taille des pieux, tend des fils de fer, aligne des pierres. Il peine sous un soleil de plomb, et cela sans ordres, de sa propre initiative, par pure délicatesse morale.

12 juillet. — Le régiment monte aux tranchées de réserve. Mon bataillon se trouve au lieu dit : « Ferme Zimmermann. »

4 h. 30. — Des nuages roses dans le ciel bleu clair annoncent le lever du soleil et les obus éclatent. Les Anglais doivent attaquer ce matin. Bombardement d'une intensité extrême.

8 heures. — Des Anglais blessés redescendent des premières lignes et passent par « Zimmermann ». L'attaque, disent-ils, a merveilleusement réussi. Peu de pertes chez nous. Beaucoup chez l'ennemi. Progression sérieuse du côté de Krithia. Ils ne tarissent pas d'éloges sur notre 75. « Oh... the French gun... It's splendid... »

Un grand nombre de prisonniers défilent devant nous. Les Turcs se rendent facilement maintenant : tout porte à croire que leur moral est très bas.

Je n'ai pas encore parlé de Sénateur Lebaron. Pourtant il le mérite. Petit, large d'épaules, épouvantablement laid, Sénateur Lebaron était employé par un marchand de chevaux en Normandie. Retors, bandit à ses heures, il fut déjà condamné à mort en Belgique pour viol et vol. L'ivresse est son état normal. A Salon, complètement ivre, il essaya un soir de me donner un coup de couteau. L'appréciant à sa juste valeur, je n'ai pas voulu m'en séparer et n'ai pas fait de rapport. Je lui ai évité le conseil de guerre. Il m'en garde une très grande reconnaissance et tous les matins, c'est pour lui un point d'honneur d'être le premier à m'apporter « le jus ».

Seul je comprends ce qu'il raconte dans son patois normand où les « é » deviennent des « ai » Il me vénère...

En vérité, cette guerre aura donné lieu à des scènes bizarres. J'ai reçu dans ma section un nouveau soldat, engagé volontaire pour la durée de la guerre. C'est un missionnaire à grande barbe noire, à aspect éminemment respectable. J'ai dû hier soir, à la clarté d'une lanterne, lui apprendre à charger son fusil et à fixer la baïonnette au canon...

9 heures du soir. — Mon bataillon monte en troisième ligne.

Étendu sur une banquette de terre, je demeure longtemps à fumer des pipes et à contempler le ciel merveilleux où des milliards d'étoiles brillent, clignotent, scintillent, tandis que la bataille fait rage...

13 juillet. — Vers 5 heures, nous sommes réveillés. Lentement, avec des à-coups, des attentes, des arrêts, nous cheminons par les boyaux jaunâtres aux parapets surchargés de sacs, de boîtes de cartouches, de fusils brisés, de bidons abandonnés. A mesure que l'on approche de la première ligne, on constate l'encombrement des tranchées, leur démolition : moins profondément creusées, elles protègent moins bien contre les balles et, à certains endroits, c'est à plat ventre qu'il faut passer. A 7 heures, nous sommes en place.

Coup d'œil des jours d'attaque. Fébrilité générale, blagues d'outre-tombe, quolibets de croque-morts. Je trouve le moyen de m'installer confortablement (tout est relatif dans l'existence), et je déjeune de bon appétit. « Singe » vigoureusement assaisonné d'oignon, d'échalotte et d'ail que pour moi seul Sénateur Lebaron a dénichés. Bonnes gorgées d'eau fraîche de ma gourde, quelques « lampées » sérieuses de « gnole », une pipe, et me voilà d'attaque, prêt à tous les événements.

Ma compagnie occupe une tranchée dénommée sur le plan 0^5 — 0^{13}. En face de nous, à 20 ou 30 mètres sont les Turcs.

Midi. — Vers midi, un sous-officier du génie demande des fantassins pour occuper un boyau abandonné par l'ennemi ; « Occupez ce boyau avec votre section », me dit mon capitaine.

Le sous-officier du génie me guide, mes hommes viennent derrière moi à la file, le fusil sous le bras, courbés en deux

Nous faisons une cinquantaine de mètres dans le boyau 0^{13} — 0^{21}, puis le sous-officier me quitte en me disant : « Voilà ce que vous avez à occuper. »

Il remonte tandis que nous continuons à avancer. Immédiatement derrière moi venait mon fameux Sénateur Lebaron. Il ne me quittait jamais. Nous arrivons ainsi à un endroit particulièrement difficile à franchir. Le boyau est très étroit, profond seulement de 40 centimètres. En outre, un amoncellement de cadavres barre le chemin. Les balles rasent le sol ; il ne s'agit pas de lever la tête... Je me glisse sous les cadavres et, tant bien que mal, je passe... Les hommes me suivent... Je vais de pare-éclats en pare-éclats, enjambant un Turc à chaque pas... Sans aucun doute notre 75 a passé par là...

Je m'aperçois soudain que les hommes ne me suivent plus. Seul Sénateur Lebaron est sur mes talons, tenant d'une main son fusil et de l'autre un sac de grenades. Pourquoi les hommes ne sont-ils plus là? Sans doute, plusieurs d'entre eux ont dû se faire tuer au passage difficile et rendre ainsi la circulation impossible dans ce sacré boyau.

Désireux de me rendre compte de la situation, je continue à avancer, les mains dans les poches, ma foi... et fumant la cigarette. Je tourne encore un pare-éclats, quand... Tonnerre de Dieu! Voilà une émotion qui à tout jamais demeurera gravée dans mon cerveau : je me trouve subitement, nez à nez avec les Turcs. Là, à deux mètres de moi, sans aucune séparation, dix ou quinze Turcs sont assis, le fusil entre les jambes. Ils sont aussi stupéfaits, aussi ahuris que moi-même. Pendant une seconde peut-être, nous demeurons, face à face, hébétés... L'un d'entre eux se lève... Aussitôt mon sang-froid me revient. Je fais un bond en arrière en entraînant Sénateur Lebaron. Et à l'abri du pare-éclats, nous leur lançons grenades sur grenades. Ce furent des « Allah! Allah!... » et des explosions folles, avec un nuage opaque de fumée noire...

Puis, plus rien... Nous attendons, Lebaron, un genou en terre, le fusil en joue sur l'étroit passage, moi, le revolver au poing, accroupi derrière le pare-éclats... Fichue situation... Rien ne vient. Sont-ils tous morts ou en fuite? Ou bien font-ils le guet? Je n'ai pas la tentation d'y aller voir.

Je dis à Lebaron : « Retourne. Vois un gradé, le capitaine, qui tu voudras ; mais qu'à n'importe quel prix on m'envoie la section. Il serait trop bête d'abandonner ce boyau quand on peut le prendre sans un coup de fusil. »

Lebaron part, me laissant le sac de grenades, et je demeure seul...

Que va-t-il se passer? Les Turcs tenteront-ils de reprendre leur boyau?

Je demeure accroupi, le revolver braqué sur l'étroit passage par où l'ennemi peut avancer. A l'examen, la situation n'est pas trop mauvaise. Pour venir jusqu'à moi les Turcs doivent s'avancer à la file par l'ouverture, large de 40 centimètres, que laisse libre le pare-éclats. Avant même qu'il leur soit possible de me voir, je peux les abattre les uns après les autres à coups de revolver. Mais ils peuvent me lancer très facilement des grenades; contre cela, rien à faire. A tout instant, à toute seconde, je crois voir l'un d'eux s'avancer et déjà mon doigt presse la détente de mon arme... Les minutes me paraissent des siècles. Que se passe-t-il en arrière?... Peut-être Lebaron a-t-il été tué? Alors?... Plus de secours à attendre? Jusqu'à quand vais-je demeurer seul gardien, seul occupant de ces 80 mètres de tranchées ennemies? Pourquoi les nôtres n'avancent-ils pas? Ils me supposent tué ou prisonnier sans doute...

Enfin, enfin..., j'aperçois les capotes bleues... Quel soulagement! Sans bruit, afin de ne pas donner l'éveil aux Turcs qui ne sont qu'à 2 ou 3 mètres de nous, je dispose mes hommes à genoux, baïonnette au canon, fusil chargé. Je demande un volontaire pour construire un barrage au passage du pare-éclats. Un vieux soldat, un ancien chasseur à cheval se présente. A l'aide de sacs de terre, de caisses vides, de cartouches, de cadavres, il construit une barricade au point Z. En une demi-heure, le travail est achevé. Cette fois, les Turcs peuvent venir ; la position est en état de défense; nous avons des munitions et des grenades, et toute ma section est dans le boyau.

Je laisse la garde du barrage Z à deux caporaux de confiance et je remonte rendre compte des événements au capitaine.

Je compris pourquoi les hommes ne m'avaient pas suivi et

pourquoi les renforts avaient été si longs à venir jusqu'au point Z. Passer par ce boyau 0^{13} — 0^{21} sans recevoir une balle dans la tête était un tour de force. Non seulement il était à peine creusé, mais à certains endroits les cadavres l'obstruaient complètement. Pour passer je dus risquer le coup : prenant mon élan, je fis un bond par-dessus le tas de morts. Trois coups de fusil partirent : pas une balle ne m'atteignit... Combien furent tués à cet endroit! Là mon pauvre Sabattier trouva la mort. Pour dégager le passage je fus obligé de prendre son cadavre, de le tirer en avant, la face contre terre...

Et toute la journée je dus circuler à plat ventre dans cet infernal boyau que je ne parvins pas à faire approfondir : chaque homme que j'ai amené pour y travailler a été tué...

Arrivé au point 0^{13} je vois le capitaine qui me donne de nouvelles instructions pour la suite de la journée. Il est 3 heures. A 4 h. 30 une attaque générale de la ligne turque doit avoir lieu. La compagnie, fractionnée en deux pelotons, a la mission suivante. Ma section, renforcée de celle de l'adjudant, se portera en avant et ira jusqu'au point 0^{21}, coûte que coûte. En même temps, les deux autres sections, prenant le boyau 0^{5} — 0^{2}, avanceront aussi afin d'opérer la jonction des deux pelotons au point 0^{21}.

Les ordres étaient formels : « Avancer coûte que coûte. »

J'aperçus le lieutenant L... qui vint à moi et me serra la main. Nous nous dîmes au revoir, nous souhaitant bonne chance. Puis il s'éloigna en sifflotant un air de café-concert. Je ne devais plus le revoir...

Prévoyant de rudes fatigues, je m'arrangeai pour prendre du repos. Je m'étendis par terre, après avoir chargé Sénateur Lebaron de me réveiller à 4 heures. Je dormis d'un sommeil lourd.

4 heures. — A 4 heures précises Sénateur Le baron me réveille et me présente un bidon plein de rhum. J'en bois avidement de longues gorgées. Je crois bien avoir absorbé ainsi un demi-litre.

Je repars en rampant vers mon barrage, au point Z. Les hommes sont là, anxieux. Tous les visages sont tournés vers moi.

Tous me sont absolument dévoués, ils sont prêts à obéir en tout. C'est cela qui m'empêche d'avoir peur. Car, je peux l'avouer, mon premier sentiment fut la peur. Un créneau a été pratiqué à travers le barrage. Par là on aperçoit les baïonnettes des Turcs, empilés à genoux dans l'étroit boyau. Il est 4 h. 25. A 4 h. 30 il fallait démolir le barrage, tuer les Turcs et avancer *coûte que coûte*, avait dit le capitaine.

Tous ont une grenade à la main et la baïonnette au canon. J'entends s'élever de toutes parts une formidable rumeur : « En avant !... »

Je vois une ligne de nos fantassins qui avancent à la charge.

J'attrape le bidon de rhum et le vide. Alors, ivre de chaleur, de rage, électrisé, fou, je hurle à pleins poumons : « En avant !... »

En même temps, je me lance comme un taureau furieux sur le barrage qui cède et s'écroule à moitié. L'un des Turcs bondit, la baïonnette haute. D'un coup de revolver tiré à bout portant, je l'abats. En même temps, je lance ma grenade devant moi et je saute par-dessus ce qui reste du barrage. Mes hommes font de même. Les Turcs, effarés par une attaque aussi brusque, n'ont plus qu'une idée : fuir...

Sur leurs talons, nous nous précipitons en trombe folle, à travers les dédales du boyau, nous faisant précéder d'une pluie de grenades. Et, à travers cet air obscurci de fumée noire, c'est une course épique. J'aperçois le dernier des Turcs qui s'enfuit; je le tire dans le dos. Il s'effondre, et je l'enjambe, continuant ma course. J'arrive ainsi, haletant, jusqu'au point 0^{21}, d'où j'aperçois le premier peloton de notre compagnie qui descend. Je vois le capitaine et, agitant mon képi, je lui hurle : « Victoire,... mon capitaine, les Turcs sont en fuite... »

Mais à peine occupons-nous le point 0^{21} qu'une fusillade terrible nous fauche. A droite, à gauche, tous autour de moi tombent le crâne fracassé. Là fut tué Launé, mon petit caporal à moustache blonde et frisée, au nez retroussé, aux yeux rieurs... Combien, combien tombèrent à cet endroit!

Au point de jonction 0^{21} le parapet a été fauché par un obus sur 4 mètres de longueur. Il ne reste qu'un talus qui arrive à peine jusqu'aux genoux. En face, à 10 mètres, les Turcs nous fusillent et s'apprêtent déjà à bondir pour nous reprendre la

tranchée. Déjà plusieurs d'entre eux s'avancent en rampant et lancent des grenades. Notre feu nourri les arrête : pour rien au monde il ne doit se ralentir un instant, sinon la tranchée est perdue. Il est 4 h. 40. A ce moment précis le capitaine vient nous rejoindre ; il nous serre les mains en disant : « Bravo, mes enfants. » Je me tiens debout à côté de lui, expliquant ce qui s'est passé. Il demande un fusil pour faire le coup de feu. Je lui en tends un ; il avance les mains pour le prendre,... s'effondre, le crâne ouvert comme par un coup de hache, la cervelle jaillissante. Un jet de sang tiède m'a fouetté la figure... Il demeure là, assis, les jambes croisées sous lui, la tête pendante. Pas un cri, pas un mot, pas un spasme : l'anéantissement subit.

En voyant tomber le capitaine, la tête, le chef, l'âme de la résistance, il y a, parmi les hommes couchés sur le parapet, une vague de terreur. Ils cessent de tirer et regardent leur capitaine. Que va-t-il arriver?

Alors, avec une audace et une énergie que je ne me serais jamais supposées, je resaisis subitement cette troupe hésitante. J'escalade le monticule des morts et, debout sur ce tas glorieux, je hurle aux hommes : « Pas un instant de découragement! Tirez, tirez! Vous n'avez devant vous que des Turcs en fuite! Feu à volonté! Courage! Tout le monde couché sur le parapet, et qu'on brûle des cartouches jusqu'à ce que les fusils éclatent! Feu à volonté! M... pour les Turcs! »

Je crois qu'à cette minute j'étais devenu fou d'exaltation. Comment n'ai-je pas été tué alors? Un « Bat-d'Af » à cheveux gris m'a serré la main, en me disant : « C'est beau, ce que vous faites là. » L'hommage de ce vieux brave, mort à présent, demeurera ma plus belle récompense. Ah! j'ai connu là l'ivresse de la gloire, du mépris de la mort, de l'orgueil du terrain conquis.

Il faut avoir vécu de telles heures pour comprendre la beauté de ces choses-là. Tous les hommes qui défendirent le barrage furent des héros : tous furent tués à leur poste de combat, face à l'ennemi... Et nous n'avions même pas de pitié pour ceux qui tombaient, tant ils nous paraissaient grands et sublimes.

. . . . . .

Comprenant que la défense du barrage était assurée, je remonte un peu dans la direction de 0^5. Je rencontre le sergent Bance qui s'occupait activement du ravitaillement en munitions et en grenades. C'est grâce à cette initiative intelligente que notre résistance au barrage 0^{21} fut efficace.

Ensemble, nous rédigeons au crayon une note pour le commandant du bataillon. Nous l'informons de la mort du capitaine et de la situation en général.

Peu à peu, le parapet de sacs s'élève. Cependant, les hommes continuent à tomber. Aussitôt que l'un d'eux est touché, il est remplacé spontanément par l'un de ceux qui sont entassés dans 0^{21} — 0^5.

A gauche, par 0^{13}, une compagnie de zouaves nous arrive en renforts. Je me mets en liaison avec eux. Le corps du capitaine est toujours là, à côté de moi. Je le fais envelopper dans une toile de tente et descendre par deux hommes de confiance.

Les nouvelles commencent à circuler : lieutenant L..., adjudant R..., sergents M..., D..., G..., tués. Et combien d'autres que j'oublie... Toujours pas d'eau... Une soif affreuse me brûle la gorge. Je bois le contenu de mon flacon d'alcool de Ricqlès...

La nuit approche. La fusillade ne se ralentit pas ; mais nous sommes bien ravitaillés en cartouches et en grenades ; il n'y a qu'à tenir. Et on tiendra...

7 h. 30. — La soupe arrive jusqu'à moi. A la hâte, j'en prends quelques gorgées. Une bonne pipe par là-dessus, et nous voilà prêts pour la nuit, quelle qu'elle soit : le moral est excellent...

Toute la nuit, les Turcs tentent de nous attaquer ; mais nous les repoussons avec succès.

Au centre du carrefour 0^{21} sont entassés sur les cadavres des sacs de munitions. Il y a là des milliers de cartouches et plusieurs centaines de grenades... Si jamais un obus arrivait là dedans, quelle capilotade !...

1 heure du matin. — Notre parapet de sacs, si laborieusement construit pendant la soirée, et au prix de tant de vies humaines, s'écroule sur 4 mètres de longueur.

Devant cette brèche subitement ouverte, les hommes qui

occupent 0^{21} — 0^{5}, commencent à se replier. Je réussis pourtant à rétablir l'ordre et le calme. Il nous faut près d'une heure et demie pour reconstruire le parapet qui nous coûte de nouveaux et cruels sacrifices.

De quart d'heure en quart d'heure, je commande des feux de salve : « Attention ! A mon commandement... Chargez ! Joue... Feu ! »

Assis parmi les grenades et les morts, Bance et moi échangions des idées, évoquions les souvenirs gais de notre existence, parlions de bons dîners à faire plus tard, si nous avions la chance de sortir de ce massacre... Nous divaguions un peu, surtout pour chasser le sommeil. Tous ceux qui ont vécu dans les tranchées, la connaissent, cette terrible envie de dormir. Jusqu'à minuit, on tient bon. Cette heure passée, les yeux battent, les têtes penchent, et l'ennemi est à 15 ou 20 mètres, prêt à bondir. De minute en minute, des ordres arrivent : « Veillez à droite... Tout le monde aux créneaux... Feux de salve... »

Et soudain la fusillade cesse de part et d'autre. Dans le ciel sombre monte une fusée ; elle éclaire le champ pâle où se distinguent mal des formes vagues et où dorment les morts. Enfin, le jour commence à poindre. Les premiers nuages roses qui effleurent le ciel bleuâtre, nous trouvent frissonnants et engourdis.

5 heures du matin. — Nous sommes relevés par le 3e bataillon. Je jette un dernier coup d'œil à ce barrage 0^{21} que j'ai conquis, défendu, organisé, conservé. Cela, c'est à moi, et j'en suis fier...

14 juillet. — Nous descendons au repli, où nous prenons un repos largement gagné... Je suis comme les hommes, je n'en peux plus : je suis brisé...

15 et 16 juillet. — Nous ravitaillons en eau et en munitions les premières lignes.

17 juillet. — Mort du malheureux Gauthier-Ferrière. Avec son habituelle insouciance, il s'est fait flanquer une balle dans le ventre. Je l'ai vu mourir, son agonie dura un quart d'heure.

Ce fut atroce. On le coucha sur un brancard. Ses yeux brillaient étrangement. Son teint était jaune et terreux. Ses mains maigres et osseuses tremblaient. J'essayai de le réconforter, mais, avec un sourire lointain et des soubresauts qui l'étranglaient, il me dit : « Non, mon vieux... pas la peine... j'ai le ventre ouvert... dans quelques instants je serai mort. Adieu... Adieu... ma pauvre mère ne me survivra pas longtemps... Je vous en prie,... enterrez-moi..., ne me jetez pas par-dessus le parapet. »

Il prononça encore quelques paroles inintelligibles et il expira.

Pauvre Gauthier-Ferrière... Quelle âme noble, élevée, désintéressée ! C'est avec une indifférence effarante qu'il s'exposait pour aller chercher les blessés. Il était infirmier et remplissait son rôle comme un sacerdoce. En plein jour, il allait, sans même se baisser, ramasser ceux qui étaient tombés entre les lignes ennemies... Il accomplissait son devoir avec une insouciance déconcertante. Maintenant, ses restes reposent dans cette terre où, depuis des siècles et des siècles, s'effritent des ossements de héros.

Je l'avoue, cette mort me frappa. J'eus peur de mourir et je crus alors que mon tour était arrivé. Tous ceux que je croyais invulnérables, tous ceux dont on disait : « Il a une tête à en revenir », tous ceux qui donnaient confiance et inspiraient le mépris du danger, tous ceux-là étaient tombés. Ils n'étaient plus déjà que des formes effrayantes et rigides.

Comme l'idée de la mort m'a hanté pendant toute cette journée du 17 juillet ! Aussi, ce ne fut pas sans une appréhension marquée que, le 17, à 8 h. 30 du soir, je quittai Bance. J'avais reçu la mission de renforcer avec ma section la 4e compagnie qui occupait la première ligne R-0[21]. Il s'agissait d'enlever le boyau L L' et les deux fortins Q Q'.

9 heures du soir. — A 9 heures, j'arrive à la tranchée R L. A peine commençons-nous à nous installer qu'une fusillade folle éclate subitement. Que se passe-il? Une attaque des Turcs? Non, puisqu'ils tirent aussi... Alors?... Personne n'a jamais su. Au bout d'un quart d'heure, la fusillade cesse, et tout rentre dans le calme. Dès 3 heures du matin, une section

de la 4e compagnie, commandée par un sous-lieutenant, entre dans le boyau L L' que l'ennemi n'occupait pas.

. . . . . .

Trois corps barraient l'entrée. Ce boyau, dont la profondeur normale était de 1 m. 50, offrait à peine un abri de 0 m. 30. C'est dire combien de cadavres y étaient entassés, empilés et embrassés les uns aux autres d'une manière inextricable. Là, le tronc noir, nu et sans tête d'un Sénégalais, sortait du sol. Des ventres ballonnés et verts crevaient... Les redans, les parapets, les murs, le sol, tout était tapissé de chairs informes, verdâtres et violacées, où grouillaient des larves... Dans un farouche corps à corps, un Sénégalais enlaçait un Turc dont les dents demeuraient enfoncées dans le cou du noir. Et de ce charnier s'exhalait une odeur fétide ! Visions d'épouvante, vous ai-je rêvées en un cauchemar d'halluciné? Mais non, cette réalité monstrueuse, je l'ai palpée ; j'ai rampé sur le tas des morts, mes genoux crevant les ventres, mes mains s'enfonçant dans la pourriture. La peau de ma figure a touché la peau froide et sèche des morts, et j'ai dû renifler de tout près l'haleine infecte d'une bouche de cadavre, et, à l'heure où j'écris ces lignes, mes vêtements sentent encore le cadavre.

4 heures. — L'attaque commence par une assez vive fusillade. Au bout de quelques instants, des renforts sont demandés. C'était mon tour. Je pars. Après avoir parcouru cinquante mètres en rampant, dans le boyau L L', je suis arrêté par une brusque reculade des hommes qui y sont engagés. Presque en même temps, je vois les Turcs sortir de leur tranchée M M' M'' et avancer à la baïonnette. Aussitôt, je fais ouvrir le feu...

Cependant, les Turcs avançaient toujours... Je reçois un grand coup sur la nuque... Je tombe parmi les morts et, avant de m'évanouir, je pense : « J'y suis. »

. . . . . .

5 heures du soir. Hôpital de campagne de Sedd-el-Bahr. — Étendu sur une civière, j'attends sous une tente l'heure de l'embarcation. J'ai la tête emmaillotée de pansements et de ouate ; j'ai l'impression d'avoir le torticolis.

Sénateur Lebaron m'explique ce qui s'est passé. Une balle me traversa le cou ; les Turcs, continuant leur charge, arrivèrent jusqu'à la tranchée que nous occupions. Ils massacrèrent tout ce qui respirait encore. Sénateur Lebaron ne m'abandonna pas et, me tirant par un bras, il parvint en rampant jusqu'à notre tranchée de départ.

Je ne savais comment remercier ce brave : je lui devais la vie. Je dictai une lettre pour le commandant, le priant de récompenser Lebaron. J'ai appris depuis qu'il avait été nommé caporal. Quel extraordinaire caporal il a dû faire !...

A la nuit tombante, on nous embarque à destination de l'île de Lemnos.

19 juillet. — Le 19 au matin, nous arrivons à Moudros, petit village de l'île de Lemnos. Là se trouve la base des alliés qui y ont établi des hôpitaux, des dépôts de troupes et des services d'intendance.

30 juillet. — Moudros est un humble village habité par quelques centaines de paysans grecs. De l'endroit où j'écris en ce moment, sous le figuier de l'hôpital, on aperçoit comme fond de décor, les collines de Varos dont les crêtes se découpent sur un bleu lumineux. Dans la baie, les vagues semblent des turquoises mouvantes sur lesquelles le soleil sèmerait des éclats de diamant. Là mouillent cent navires ; les cuirassés montrent leurs tourelles monstrueuses, d'où surgissent les lourds canons, les torpilleurs allongent leur fine coque d'acier sombre, les paquebots s'empanachent de gros flocons de fumée noire, et les voiliers archaïques étonnent dans cet arsenal moderne, où règne impérialement la masse majestueuse du *Mauritania*...

Le village est misérable. Les maisons ne sont que des cahutes de pierres entassées. Une circulation extraordinaire anime ces ruelles, habituées depuis des siècles aux chansons des enfants et aux bêlements des troupeaux. Nos marins et leurs officiers se promènent en des tenues d'un blanc impeccable. Des Anglais en khaki, des Canadiens, des Néo-Zélandais s'interpellent et mêlent leurs accents brusques aux pépiements de la langue grecque. Les Gourkhas, qui font partie de toute bonne armée anglaise, montrent leurs maigres tibias et leurs

turbans compliqués. Nos Sénégalais aux faces huileuses et noires sous la chéchia rouge, exhibent dans des rires extraordinaires leurs dents admirables. Nos coloniaux, nos fantassins, habillés d'uniformes disparates, se mêlent aux groupes qui se forment devant de misérables échoppes, où Grecs et Juifs rivalisent d'audace pour nous voler. Les femmes et les enfants montrent une certaine défiance et, à notre approche, s'enfuient dans leurs tanières. Nous allons chez Cristos, où, nous mêlant aux marins grecs, nous mangeons du poisson, des pastèques et buvons du vieux vin de Samos.

Plus loin, à la fontaine, des femmes se tassent en piaillant, tandis qu'un fantassin anglais, correct et raide, monte la faction. Vieilles à la peau craquelée, jeunes filles aux jambes nues, attendent sous le soleil qui enflamme le sable et, quand l'amphore est remplie, elles la chargent sur l'épaule, avec le geste que devait avoir la Samaritaine de Jésus.

5 août. — Ma blessure est en bonne voie. La plaie est cicatrisée. Il ne me reste qu'une sensation de torticolis et l'insensibilité complète de l'épaule droite.

Mon voisin de lit. — Un vieux légionnaire, 16 ans de service, 10 ans de Légion, sous-officier après 31 campagnes et 8 blessures. Grand, poilu des oreilles et des yeux, teint tanné, trogne d'ivrogne, mains calleuses, bras tatoués, cheveux gris, odeur de bouc... C'est le « Poilu, » le vrai, celui-là...

6 août. — La chaleur est devenue suffocante et jamais je n'en ai autant souffert dans la presqu'île. Ici, la gêne s'aggrave du manque d'eau. Ce coin de terre est déshérité ; il n'a pas d'eau. On pourrait appeler Moudros le pays de la soif...

7 août. — De combien d'agonies lamentables n'ai-je pas été le témoin ! Des agonies lamentables, et non plus, comme là-bas dans les tranchées, des morts belles et glorieuses dans le fracas de la fusillade...

Il en est une que je raconterai : celle d'un pauvre petit soldat de dix-huit ans, engagé volontaire. Une balle de shrapnell lui avait traversé le bras. A l'hôpital, on constata que la gangrène gazeuse s'était déclarée, et on dut de suite procéder à l'amputation. Et quelle amputation !... L'épaule y passa.

Sur sa couche il gisait, le corps tout emmailloté de blanc, plus blanc lui-même que son pansement. Parmi nous, ce fut à qui le gâterait. Ceux qui, presque guéris, pouvaient descendre au village, ne manquaient pas de rapporter des cigarettes, des citrons, des pastèques pour le « P'tiot ». C'est ainsi qu'on l'appelait. Il avait l'air d'un pauvre être abandonné et déshérité ; il demeurait muet, sombre, privé de son bras droit. On attendait qu'il fût plus solide pour l'embarquer.

Hier, nous avions déjeuné ensemble. Il semblait plus souffreteux encore. Je lui fis raconter son accident. Et, à travers l'impersonnalité de son récit et la modestie de ses paroles, je devinai un petit brave, un héros obscur, demeuré sans récompense, comme il y en a eu tant.

Le soir, je revins de Moudros. Une brise légère reposait de la journée brûlante. La nuit tombait... Des camps, montaient, mélancoliques, les sonneries militaires, et nous écoutions l'extinction des feux dont les notes mourantes traînaient en modulations lointaines... J'entrai sous la tente. Je vis des ombres pressées autour d'un lit.

Une lanterne éclairait la scène et projetait les silhouettes en ombres fantastiques. Dans la blancheur du drap, le « P'tiot » était allongé, son pansement défait, la plaie mise à nue. Une mare de sang d'un beau rouge tachait les linges, et l'ouate neigeuse se teintait de rose.

Un souffle passait encore entre les lèvres du « P'tiot ». Puis, plus rien. On parla à voix basse..

— C'est fini... — dit le major.

Une rupture dans les ligaments, et la vie s'en était allée en une grande flaque de sang qui rougissait les linges. On abattit le drap, et ce fut tout.

Une lanterne passa, puis deux hommes qui portaient une civière. Spontanément nous fûmes debout dans la position militaire, la main au képi.

Petit soldat mort pour la patrie, quand demain ton cercueil passera entre la haie des troupes qui présenteront les armes, on jouera pour toi l'air du général en chef :

V'là le général qui passe,
Rataplan !... Rataplan...

C'est l'air des grandes solennités militaires, quand, entouré de son état-major, arrive au galop le général en chef. Alors, les baïonnettes, immobiles sous le soleil, frissonnent dans leur flamboiement d'acier. Petit soldat, ces honneurs suprêmes, la France entière les rendra à ton souvenir, et, toute émue, criera devant ton sacrifice : « Vive l'armée !... »

V'là le général qui passe,
Rataplan !... Rataplan...

9 août. — Allons bon... Voilà les fièvres...

En quelques heures, je passe de la température normale à 40°. Délire. Demi-inconscience.

10 août. — Mon état ne fait qu'empirer.

14 août. — Mon évacuation est décidée.

16 août. — Je suis embarqué à bord du navire-hôpital la *Bretagne*. Ma fièvre est tombée, mais je me sens faible, faible à ne pas me tenir debout. Je suis dans une bien jolie petite cabine et c'est avec un plaisir d'enfant que je reprends contact avec la civilisation. Dans ma cabine il y a, ô merveille, une chaise, un lit... une glace...

Je ne remonterai même pas sur le pont à l'heure du départ pour faire mes adieux à la Grèce et à la Turquie.

Mes illusions sur ces pays du soleil sont détruites...

J'ai eu « la veine », car combien, hélas... ne reprendront pas comme moi le chemin du retour... Ce pauvre capitaine Ch... dont je revois la tombe là-bas, — au cimetière de la IIe division, à côté de celle du lieutenant L... Lui qui me disait, le 4 juin, à la garde de police :

— Restez toujours avec moi et vous reviendrez... Moi, j'ai a veine... Je porte chance !

17 août. — Nous passons dans la mer Égée en vue des îles de l'Archipel, pas loin du Pirée si fameux, et de Cythère l'amoureuse, — un rocher comme les autres.

18 août. — Nous apercevons les côtes de la Sicile. Mer très calme.

19 août. — Nous longeons les côtes de Tunisie depuis le matin 3 heures. A 8 heures, nous arrivons à Bizerte. A 10 heures, nous repartons.

A 4 heures, nous côtoyons la Sardaigne jusqu'au coucher du soleil.

20 août. — Nous allons arriver en France cet après-midi. Joie folle et inespérée! Joie (je puis bien l'avouer maintenant) que je ne croyais plus jamais avoir.

3 heures. — Nous sommes en vue de Toulon..., un remorqueur vient au-devant de nous pour nous guider à travers la passe, les filets et les mines qui barrent l'entrée du port.

4 heures. — Nous débarquons.

. . . . . .

J'arrête ici mon carnet de route.

Avant de terminer, je dis un dernier adieu aux chers camarades tombés là-bas, si loin, pauvres héros inconnus ensevelis dans les sables jaunâtres des Dardanelles.

Sur leurs tombes nous avions pieusement planté des croix de bois grossières. Des inscriptions rappelaient leurs noms, disaient des dates... Mais, à mon départ, le temps avait déjà commencé son œuvre destructrice. Seuls ces quelques mots, toujours les mêmes, demeuraient à demi effacés :

Mort pour la Patrie !...

SERGENT J. L.

Rouen, 20 mars 1915. — Toulon, 20 août 1915.

L'AVANT-GUERRE EN BELGIQUE

L'attitude équivoque prise depuis vingt ans par l'Allemagne vis-à-vis de la Belgique, les soupçons que l'on était en droit de concevoir touchant la violation éventuelle d'une neutralité cependant garantie par un traité solennel, les discussions qui, au delà du Rhin se poursuivaient ouvertement sur la nécessité de cette violation d'un accord auquel l'empire lui-même était parti, n'avaient pas laissé que d'émouvoir les milieux purement militaires : feu le général Langlois s'est exprimé à ce propos avec une netteté que n'ont pu oublier les lecteurs du *Temps*, journal auquel il confiait ses inquiétudes, ses prévisions, on peut même dire ses prophéties. Mais la pénétration pacifique de la Belgique, et tout particulièrement d'Anvers, se poursuivait devant une Europe indifférente ; elle ne fut guère dénoncée, dans la presse, que par M. Camille Lemonnier, le distingué littérateur, par M. Jules Claës, directeur du quotidien anversois la *Métropole*, et, au Parlement, par le sénateur Picard [1]. Nul écho par ailleurs, ni en France, ni en Angleterre, aux avertissements donnés par ces trois personnages : le travail allemand se poursuivait de manière occulte, sans arrêt, avec une souplesse telle que les Belges, non seulement ne résistaient nullement à la campagne entreprise, mais parfois même, en certains cas, se laissaient aller à la favoriser.

1. *The German Mole*, par Jules Claës ; *Il Belgio sotto la spada tedesca*, par Ezio Gray ; *Annales Parlementaires* (Sénat belge) ; *Pour teutoniser la Belgique*, par F. Passelecq.

Dans la recherche des faits qui un à un ont pu, au cours des dernières années, devenir l'objet d'édifiantes constatations, on se trouve amené à envisager les ordres d'idées suivants : tout d'abord, la préparation de la sujétion économique du pays et tout spécialement de sa métropole commerciale, l'action débordante de l'école allemande et des associations teutonnes, l'influence exercée par une presse stipendiée, et enfin, l'introduction, dans la « querelle des langues », du facteur allemand, désireux tout naturellement d'envenimer le débat et de profiter des circonstances locales pour diviser, si possible, le peuple belge contre lui-même.

***

La Belgique, dès le lendemain de 1870-71, fut envahie par les commis allemands. Certes, l'Allemagne, nation à population surabondante, a le droit de faire vivre ses enfants comme elle peut ; elle a celui de les envoyer à l'étranger. Mais la Belgique n'est-elle pas plus peuplée que sa voisine, n'est-elle pas, par suite, moins désignée que tout autre pays pour recevoir le trop-plein de l'empire? On ne peut donc justifier par l'argument « population » la prétention hautement affichée par les pangermanistes de voir l'une des deux nations dominer l'autre : on ne l'explique que par un brutal désir de conquête.

Pourquoi l'agent de pénétration préféré de l'Allemagne a-t-il été l'employé de commerce, le « clerk »? C'est que celui-ci se présente sous l'aspect le plus innocent, ne demandant qu'à apprendre la langue et à s'édifier sur les affaires du pays ; pas de salaire; au contraire : si on le désire, son père prendra un intérêt dans la maison. Et de la sorte, le bon Belge ne tarde pas à être encerclé par deux Allemands, car si les affaires marchent bien, il ne peut refuser au père de fournir au fils toutes chances de succès, et il ne s'aperçoit pas qu'en se prêtant à ce jeu il agit au détriment de ses compatriotes. D'ailleurs, le premier arrivé au bureau, le dernier parti, l'employé de commerce allemand est l'employé modèle : son patron chante partout ses louanges. Mais quelques années plus tard, le négociant belge n'a plus chez lui un seul employé de sa nationalité : ses compatriotes auront été, de son consentement, rem-

placés par des Allemands ; le capital allemand aura crû en proportion ; et, un beau jour, il n'y aura plus de belge que la raison sociale, et encore, tant qu'elle représentera une valeur.

D'aucuns feront remarquer que, parmi les employés de commerce tudesques, une minorité seulement dispose de quelques capitaux, les autres arrivant sans sou ni maille : ceux-ci sont tout aussi dangereux, car pour eux, les jours de fête n'existent pas, et, disent leurs patrons, « ils acceptent toute besogne, l'exécutent à notre satisfaction, et il faut les garder, — les affaires sont les affaires, — même au prix d'une participation aux bénéfices, même moyennant un traité d'association ». Et c'est ainsi que disparaissent beaucoup de vieilles maisons d'Anvers qui passent entre des mains allemandes.

Écoutons comment M. Camille Lemonnier [1] appréciait une situation qu'il dénonçait il y a déjà dix ans :

... C'est l'Antwerpen en communication avec les îles, l'Anvers de ces puissants marchands qui, en 1528, prêtaient aux rois l'argent de leurs guerres et de leurs amours et se rendaient en Bourse précédés de douze musiciens jouant de la viole, du rebec et de la flûte ; mais voilà que tout de même on est mis en défiance par quelque chose qui a cessé d'être flamand, l'enflure prétentieuse des architectures, le goût de la pacotille, et on se met à déchiffrer les enseignes aux jambages hauts comme des hommes : on est en Allemagne. En haut, en bas, à la crête des toits, au ras du trottoir, drus comme un hallier, les Köln, les Schwartz, les Müller, les Dreyfus ont poussé par-dessus les anciennes firmes râclées, poncées, badigeonnées. Les Weinstube, les Bierkeller, les Bodegas, les comptoirs d'alimentation, les banques, les offices de change, allemands. La grosse araignée teutonne a dévidé son cocon et tendu sa toile de toit en toit à tous les points cardinaux.

Un de nos agents consulaires les plus distingués, M. Carteron, enlevé au service de l'État par une mort prématurée, a fait la psychologie de l'employé de commerce allemand en termes que nous nous reprocherions de ne pas reproduire [2] :

Un jeune homme à lunettes, sobre, patient, travaillant pour peu de chose, même pour rien, tel est le type de commis qui, à Anvers comme dans tant d'autres villes, a largement contribué à la suprématie allemande. Sa méthode d'intrusion est ici la même qu'ailleurs ; il arrive avec une bourse plate, mais beaucoup d'audace ; ses prétentions

1. *Figaro* du 18 avril 1906.
2. *Moniteur du Commerce* du 27 mars 1897.

modestes lui ont-elles permis de pénétrer dans une maison importante, son aptitude au travail et son instinct des affaires, joints à ses connaissances des langues le portent graduellement au premier rang.

Une fois introduit dans la place, c'est-à-dire dans la maison qu'il rêve de s'approprier un jour, que devient le jeune Allemand quand il descend de son champigon d'acajou? De tous côtés à Anvers on lui tend les bras : ce sont d'abord les deux succursales des plus importantes associations allemandes d'employés de commerce ; l'une d'elles, celle de Hambourg, a organisé des cours du soir et des conférences ; elle soutient, fait particulièrement intéressant, ceux de ses adhérents qui travaillent au pair, pour leur permettre de remplir leur premier devoir, qui est de supplanter dans le commerce belge tout le personnel indigène, même les femmes, pour le confiner dans les besognes les plus infimes. L'incident suivant donnera une idée de la mentalité allemande : quelque temps avant la guerre, un employé allemand, en qui son patron avait la plus grande confiance, l'aborde d'un air très satisfait et lui tend un billet de banque qu'il avait trouvé dans une enveloppe ouverte. « Mais où avez-vous trouvé cette enveloppe? lui fut-il demandé. — Dans votre corbeille à papiers. — Mille remerciements, dit le négociant, mais je ne tiens pas à ce qu'on fasse d'investigations dans ma corbeille à papiers ; vous pouvez faire régler votre compte à la caisse. »

Et comme ils considèrent l'employé de commerce comme le plus sûr agent de pénétration, les grandes sociétés allemandes, les cartels, quand ils entrent en lice, arment leurs représentants de tous les moyens propres à vaincre leurs compétiteurs. Et de ce qui a été observé en Belgique, il ressort clairement que, lorsqu'ils se groupent, sous quelque prétexte que ce soit, les Allemands ont en vue un double objet, proposé à leur activité par leur gouvernement lui-même : d'abord maintenir intact l'attachement à la mère-patrie et lui ramener tous les enfants des Allemands naturalisés à l'étranger, et, secondement, leur assurer les bénéfices moraux et matériels, ajoutons même politiques, d'une étroite solidarité.

Comment arriva-t-il qu'à Anvers, dont le port reçoit infiniment plus de navires anglais que d'allemands, les sujets de la Grande-Bretagne ne fussent rien, tandis que ceux de l'empire

étaient tout? C'est que ces derniers ont manœuvré adroitement, ne cessant de flatter les Belges, les accablant de protestations de dévouement, vantant les heureux effets des relations commerciales entre les deux pays, tandis qu'entre eux, ils déclaraient Anvers port allemand et démontraient que ce port n'existe que grâce à l'Allemagne. C'est qu'ils n'oublient jamais cette chanson du poète Arndt, qui, depuis soixante ans, est l'hymne du pangermanisme. Le sénateur Picard le rappelait, le 6 mars 1906, dans un intéressant discours consacré à la question de la défense de la Belgique [1] :

L'Allemagne s'unira-t-elle à la Prusse, à la Souabe, à la Bavière? Et la chanson répond : *O nein, o nein, sein Vaterland muss grösser sein.* Et, à chaque couplet, revient la question pour les autres pays germains, et c'est toujours la même réponse, jusqu'à ce qu'enfin éclate la clameur de conquête : la patrie allemande est partout où il y a des êtres de race germanique. Mieux encore, à Berlin, un atlas se vend dont voici un exemplaire. Il est intitulé : « Atlas du Pangermanisme » : *Alldeutscher Atlas.* Il mentionne qu'il est publié sous les auspices des associations pangermanistes. Il contient cinq cartes. L'une d'elles montre, teinté en rose, tout ce qui doit être considéré comme pays allemand. On y voit la Hollande tout entière, la partie flamande de la Belgique, une partie du Nord de la France jusqu'à Dunkerque. Dans un coin, c'est une plus petite carte sur laquelle on avait indiqué, par des points noirs, les endroits où se trouvent les associations pangermanistes qui font la propagande des idées ; c'est sur notre frontière de la Prusse rhénane que les points sont les plus serrés et qu'ils apparaissent en nébuleuse.

L'orateur montre alors le danger pour un pays d'être riche, c'est-à-dire convoité, comme c'est le cas pour la Belgique, et il affirme qu'il faut chercher à se défendre, à moins que « nous n'ayons cette pensée qu'il vaudrait mieux faire partie de l'Allemagne et nous laisser faire en bétail consentant ».

M. Picard rappelle ensuite quelle est la constitution physique de l'Allemagne, convient qu'Anvers est indispensable au commerce allemand et termine la première partie de son discours en constatant que l'Allemagne a de gigantesques intérêts à Anvers, ce qui provoque de la part d'un ministre cette exclamation : « C'est très heureux pour la Belgique ! »

1. *Annales Parlementaires*, Sénat belge, 1906, p. 1 et s.

Après avoir insisté sur les dangers que présentait l'exagération de l'influence allemande sur l'Escaut, M. Picard aborda la seconde partie de sa tâche : il voulait, à la discussion sur la réfection des forts d'Anvers, amorcer l'étude d'une réforme militaire qui donnerait à la Belgique un plus grand nombre de défenseurs.

Le système qu'on nous propose, disait-il, c'est celui qu'on a spirituellement appelé la fuite au terrier. D'autres ont dit « la retraite dans la chambre à coucher ». C'est le pays abandonné après une bataille, après une défaite à la frontière. Tout le monde a dit qu'il fallait commencer par se battre. Ce serait plutôt par se faire battre. Vaincu, on se réfugie à Anvers. Napoléon disait : « Une bataille dure six heures ; celui qui a des troupes fraîches après six heures est victorieux. » Les Japonais ont un peu changé cette manière de voir, ils ont soutenu des batailles de quinze jours. Mettons que la bataille dure quinze jours : au bout de ce temps, il faudra déménager vers Anvers. Non seulement les troupes battues s'y retireront découragées, mais le gouvernement, y compris le Trésor de la Banque nationale, que l'on fera peut-être bien d'installer là-bas en permanence, étant donné qu'après la première bataille on n'aura peut-être plus le temps d'y transporter les lingots. Le territoire est fort petit, les moyens de transports fort rapides pour l'ennemi comme pour nous, et il est probable que la réserve de la Banque, étant donné la mobilité de la cavalerie, ne pourra arriver à la forteresse. Ne pourrait-on chercher un meilleur endroit qu'Anvers : il y a dans cette place une population, dont je parlais tout à l'heure, de nationalité allemande. Cette population est un danger, on ne pourra la faire sortir. Devant les hostilités, on peut craindre ses tendances secrètes. Puis, ceux qui possèdent les immenses richesses toujours accumulées là peuvent également désirer qu'elles ne soient pas exposées au désastre d'un bombardement... Aujourd'hui, quand Anvers sera investie, pourra-t-il exister encore le moindre espoir qu'une flotte anglaise entre dans l'Escaut pour nous secourir? On a trop vu à Santiago, à Port-Arthur, combien facilement on pratique l'embouteillage d'une flotte dans un port. Tout le long de l'Escaut, avec l'artillerie actuelle et avec des torpilles, on peut empêcher le passage. Pas un navire n'arrivera...

Et alors M. Picard a une vision prophétique du destin qui attendait la noble cité :

Que quelques forts de l'enceinte soient pris et la partie est finie... On a signalé les progrès incessants de l'artillerie. On a dit, et ce n'était peut-être pas une jactance, qu'on inventera des canons qui enverront des obus de Calais à Douvres. On en envoie déjà à 15 kilomètres. Si

ces progrès se réalisaient, la ville d'Anvers, malgré l'enceinte, malgré les forts, serait menacée et tout serait à recommencer. Quant à l'insuffisance de nos effectifs pour garnir le camp retranché, n'en parlons plus ; elle est démontrée.

Après avoir écarté l'idée de fortifier la capitale, parce qu'elle n'a pas d'écho dans la nation et que l'on ne prévaut pas contre une opinion publique presque universelle, M. Picard se demande — un collègue ayant parlé de fortifier Ostende — pourquoi l'on ne penserait pas à Zeebrug.

Zeebrug, dit-il, est à proximité de l'Angleterre, notre alliée certaine en occurrence de guerre. L'Allemagne du côté de la mer ne pourra y parvenir si l'Angleterre nous défend. Puisqu'on veut construire des forts d'une résistance permettant aux secours de nous arriver, pourquoi ne pas les élever là où nous pouvons mieux qu'à Anvers compter sur cette intervention étrangère?... Ce port nouveau n'est qu'à trois heures de Douvres avec les steamers actuels : une armée pourrait débarquer à Zeebrug alors qu'elle ne le peut pas à Anvers. A Zeebrug nous n'avons pas à craindre la destruction de nos richesses artistiques et matérielles. Il n'y a rien, c'est la table rase.

Après avoir donné les conseils qui, suivis, eussent vraisemblablement changé la marche des événements, l'orateur montra l'ennemi à Liége, se répandant avant toute mobilisation dans toute la Belgique, et il aborda le problème de la nation armée, une force de 500 000 hommes étant indispensable à la sécurité du pays ; nous ne le suivrons pas dans cette voie. Il suffit d'avoir rendu hommage au bon sens et à la perspicacité de ce bon citoyen et de reconnaître avec lui à la lumière des événements que la destinée de la Belgique eût été sauvegardée par la création à Zeebrug d'un ensemble de fortifications et par la mise sur pied d'une nombreuse armée.

***

A Anvers, il y avait un État dans l'État ; les associations allemandes y sont innombrables : on a cité plus haut celle qui patronne les commis, mais il y a aussi une mutuelle, appelée la *Main dans ta Main*, la *Germania*, assurance sur les logements,

une *Benefit Society*, subventionnée par l'empire, une société d'accueil pour jeunes filles, un refuge pour matelots, une société de commerce pour favoriser le trafic entre Anvers et les provinces rhénanes, deux associations de vétérans, six chorales, une société de gymnastique dont l'une spéciale aux employés de commerce, un club international de dames, une société pour le développement de l'humour allemand ; entreprises germaniques, la nouvelle Société de concerts, le théâtre des Variétés ; allait le devenir, pour servir de centre de propagande pangermaniste, l'Opéra flamand.

Et quels sont les éléments appelés à bénéficier de cet imposant ensemble d'institutions? En 1880, les Allemands étaient au nombre de 2 161 ; leur nombre en 1913 atteignait 12 370, auxquels il faut ajouter 3 934 Autrichiens. En face de ces indications qui concernent seulement Anvers, consignons celles qui intéressent l'ensemble du pays : de 1890 à 1914 le nombre des Allemands installés en Belgique a passé de 45 000 à 160 000, sans compter 140 000 naturalisés qui, grâce à la loi Delbrück, ne perdent nullement leur nationalité d'origine.

Comment s'étonner dans ces conditions de la rapidité avec laquelle s'est effectuée l'organisation de la Belgique sous la domination allemande? Les autorités impériales n'étaient-elles pas mises sans retard par leurs nationaux au courant des ressources financières, alimentaires et industrielles du pays envahi? La lutte militaire s'est poursuivie plus longtemps pour la Belgique que la lutte économique : les fusils et les canons ont lutté plus qu'honorablement, mais les forces économiques étaient annihilées d'avance par l'emprise de l'ennemi : c'est il y a quarante ans que le premier corps d'armée allemand avait pénétré en Belgique ; il était armé de registres et de balances...

Quoi qu'il en soit, les habitants d'Anvers de langue allemande trouvaient un large appui auprès d'une corporation qui, contrairement à ce qui se passe chez nous, admet dans son sein tout négociant notable, quelle que soit sa nationalité ; je veux parler de la Chambre de commerce : sur 1 050 membres, les Allemands étaient 200 et ils occupaient dans les bureaux des différentes sections les postes les plus importants. Qu'on en juge.

Le président, M. Corty, est un Belge d'origine allemande, ayant remplacé un Allemand ; puis on comptait :

Des présidents allemands aux sections :	Cuirs. Engrais. Pétroles. Géographie commerciale. Transports belges rhénans.
Des vice-présidents allemands aux sections :	Cuirs. Laines. Textiles et crins. Transports belges rhénans.
Des secrétaires allemands aux sections :	Vins et spiritueux. Transports belges rhénans.
Des conseillers allemands :	1 sur 4 aux caoutchoucs. 1 sur 4 aux cuirs. 1 sur 6 aux diamants. 1 sur 6 aux grains. 4 sur 5 aux laines.

Les conflits entre négociants se règlent par les bons offices de dix-sept Chambres arbitrales, dans lesquelles les Allemands avaient su acquérir une influence prépondérante ; leur action était absolument incontestée dans celles des laines, des engrais.

Sur quels éléments s'exerçait cette action? Un coup d'œil rapide sur l'ensemble des transactions du port d'Anvers permettra de s'en rendre compte. En 1908, par exemple, les entrées par voie de mer atteignaient le chiffre de 11 051 644 tonnes, l'augmentation depuis 1904 atteignait le chiffre de 2 355 461 tonnes. En 1909, il s'agissait de 11 940 332 tonnes et en 1910 de 12 654 153 tonnes.

Mais il y aussi la navigation fluviale qui, en 1910, atteignait, entrées et sorties réunies, 8 169 754 tonnes. Et quelle était dans cet énorme mouvement la part de l'Allemagne ? Elle comptait en 1911 pour 3 860 359 tonnes aux entrées par mer et pour 2 745 800 tonnes aux entrées fluviales.

***

Tandis que les Allemands parvenus à la fortune ne ménageaient pas leur présence dans les comités et aux réunions des

sociétés énumérées plus haut, ils usaient vis-à-vis des Belges de procédés alternativement courtois et brutaux : si l'élément germanique célébrait la fête de son souverain avec faste, trouvant tout prêts à s'associer avec lui, Allemands, Allemands naturalisés Belges, et même Belges tout court, il participait avec le même entrain aux fêtes locales, se faisant toujours remarquer par ses libéralités ; mais tout en jouissant des même droits que les Belges sans être astreints aux mêmes devoirs, les Allemands entendaient briser toute opposition à leur action ; en cas de besoin, un mot d'ordre circulait, boycottant les Belges suspects de tiédeur pour le germanisme. Un incident noté par M. Claës indique comment devait être reconnue l'hospitalité reçue. Lors d'un voyage des souverains belges à Anvers, la *Métropole* crut pouvoir dire qu'un certain nombre de matelots de l'équipage d'un navire allemand, venu pour la circonstance, avait déserté. Cette insertion provoqua l'envoi au journal anversois de lettres auxquelles il répondit en toute indépendance. Bientôt, la *Métropole* recevait avis que désormais toute relation était rompue entre elle et la colonie allemande.

Tout le monde connaît cette union pangermanique à laquelle nous devons les horreurs de la présente guerre : à Anvers, ce fut sans soulever de protestations qu'elle installa ouvertement une section sous la présidence de M. Albert von Bary [1], le véritable chef de la colonie allemande d'Anvers. Ce dernier déploya tout d'abord une si discrète activité, que l'on s'en émut ; lui et son comité annonçèrent alors qu'ils donnaient leur démission, et les journaux belges de les féliciter de leur

1. La carrière d'homme d'affaires de M. de Bary mérite bien une mention. Après avoir modestement débuté à Buenos-Ayres comme employé dans la maison danoise Thornquist, il fut par celle-ci expédié à Anvers comme son représentant pour le commerce des laines. Il ne tarda pas à se distinguer par son intelligente activité et, promptement, devint le chef incontesté de la colonie allemande. Guillaume II reconnut, en l'anoblissant, les services qu'il rendait à la cause allemande. En 1914, Bary se trouvait siéger dans dix-neuf conseils d'administration d'entreprises belges ; ses trois fils figuraient respectivement dans sept, cinq et huit conseils ; un neveu dans huit. Chef de la florissante compagnie belge de prêts hypothécaires dénommée *l'Industrie Pastorale*, il fut l'agent de la fusion de cette dernière avec l'entreprise française qui est devenue la très importante affaire connue sous le nom de *Crédit Foncier franco-argentin* ; il en était d'ailleurs le vice-président.

extrême correction. En fait, le comité ne cessait de poursuivre son action, mais secrètement, en attendant des jours meilleurs. Quelques années plus tard, on apprenait que M. Frisch, consul général d'Allemagne, et sa femme assistaient aux réunions de l'Union ; le fait ayant de nouveau soulevé des protestations, le silence se fit derechef autour des manifestations de l'infatigable union. Les patriotes belges étaient avertis, et, d'ailleurs, comment n'eussent-ils pas été frappés, indépendamment de l'attitude des tenants de l'union, d'un incident remontant à 1896 ? Au mois de mars de cette année, le *Stein*, aviso allemand, revenant d'une croisière à Haïti, faisait relâche à Anvers. A peine l'ancre jetée, une sentinelle armée descend et monte la garde sur le quai, violant ainsi toutes les règles du droit international. L'affaire allait tomber dans l'oubli, lorsque, plusieurs jours plus tard, le commandant du *Stein* se laissait aller, dans la salle des fêtes du Jardin zoologique, à parler de l'annexion de la Belgique par l'Allemagne : immédiatement, le bourgmestre et les autorités se retirent. Des émissaires sont aussitôt expédiés, du côté allemand, aux divers journaux de la ville pour étouffer le scandale : on plaide la folie du capitaine, causée par le soleil des Antilles.

Sous le couvert d'un régime ultra-libéral, les Allemands avaient installé, à Anvers, en concurrence avec les écoles locales, plusieurs établissements dont le plus important était l'école générale allemande, aux programmes identiques à ceux des écoles du Vaterland.

Dans la section des filles, dit le prospectus, le plan de travail est entièrement calqué sur celui des écoles d'Allemagne. Dans la section des garçons, l'objet de l'étude de l'allemand est de maintenir comme d'étendre l'usage de la langue, et en même temps de préparer les élèves, en les poussant à fond du côté du français et des sciences, à entrer dans un établissement d'instruction supérieure. L'école est subventionnée par le gouvernement impérial et par la colonie. Elle a trente ans de fonctionnement et est sous la direction d'un conseil composé des principaux membres de la colonie. Elle possède une bibliothèque et organise des conférences littéraires et scientifiques données par des spécialistes d'universités allemandes.

La liste des souscripteurs à l'école en question fut publiée et cette divulgation ne fut pas sans produire quelque bruit :

nombre de Belges s'étaient inscrits, qui croyaient simplement politique de marquer leurs bonnes intentions vis-à-vis de l'élément allemand, ou qui s'imaginaient s'associer à une œuvre de charité ; mais la charité n'a jamais figuré dans le programme du docteur Gartner, le directeur de l'institution, qui, pangermaniste militant, publia un rapport dans lequel il déclarait que son école était le centre le plus intéressant du *Deutschtum* en Belgique. C'est le même qui, depuis 1914, a cru avoir découvert une preuve de la prémiditation de la Belgique dans le fait que l'autorité militaire avait fait examiner ses locaux afin de déterminer si l'on y pouvait loger de la troupe.

Nous ne pouvons mieux en finir avec les sociétés allemandes d'Anvers qu'en signalant l'étonnement avec lequel les habitants de cette ville apprirent l'existence d'une société de vigilance dénommée *Waat en Sluit*, à laquelle avaient été accordées des autorisations qu'aucune autre association n'avait pu obtenir : il lui était en particulier permis d'armer ses adhérents ; ses officiers pouvaient porter des sabres ; tous étaient vêtus de longues tuniques allemandes. Bientôt une brochure illustrée édifiait complètement les populations en leur apprenant que la *Waat* était créée à l'exemple des sociétés analogues, nées dans presque tous les grands centres allemands pour veiller à leur sécurité,—la ville de Cologne étant la première entrée dans le mouvement et l'uniformité ayant été adoptée partout, en ce qui concernait l'habillement, les insignes, l'armement, de manière à ce que l'ensemble de toutes les polices volontaires ne parût former qu'une seule et même association. Suivait l'énumération de trente-trois villes d'Allemagne et d'Autriche qui avaient adopté cette institution, et auxquelles ne tardaient pas à s'ajouter Bruxelles, Liége et Anvers.

Il semble, disait il y a dix ans, M. Camille Lemonnier [1], l'écrivain belge dont on ne peut que reconnaître le sens prophétique, qu'en promulguant la loi des fortifications nouvelles d'Anvers, le gouvernement n'ait fait que fortifier l'Allemagne contre la Belgique même ; je sais bien que c'est par là que doit venir l'Armada du salut. Il fallait à coups

1. *Figaro* du 18 avril 1906.

d'obus garder le passage libre à l'amie, à l'alliée, à l'Angleterre sœur arrivant par la mer, si jamais elle y arrive et si, derrière les canons belges, elle ne trouve pas des servants allemands arrivés, d'un raid hardi, avant elle... Anvers est le danger, parce qu'Anvers est la première étape et que cette étape est franchie. Avant de le défendre contre les escadres et l'artillerie, il eût fallu se défendre contre l'invasion à petites fois de ces fils de la Germanie venus comme en visite, à la file indienne, et qui, ensuite, ne partent plus. Le péril, c'était l'homme blond qui prenait un ticket dans la gare de la ville natale, de l'autre côté de la frontière, et qui, un matin, débarquait avec une chemise de rechange dans un sac à main. Ce n'était qu'un individu, c'était tout un peuple.

*
* *

Il ne suffisait pas aux Allemands d'être arrivés, par des efforts individuels et collectifs, à avoir mis la main sur un grand nombre de firmes indigènes; ils voulaient plus encore : la direction du mouvement économique du pays. En 1908, un grand pas était fait, et l'on constatait que huit grands établissements de crédit avaient admis des administrateurs tudesques qui occupaient parfois la présidence, tout au moins la vice-présidence : le *Crédit Anversois* a trois administrateurs allemands, dont l'un est le directeur de la *Darmstädter Bank*. A Bruxelles, la *Banque Internationale*, fondée en 1898, au capital de 25 millions, souscrits pour les deux tiers par des banques allemandes, prospéra au point de pouvoir, en 1904, profiter des embarras par lesquels passait la Banque de Liége pour se l'annexer.

En 1911, tandis que Bruxelles avait le bonheur de voir s'installer dans son sein des succursales de la *Deutsche Bank* et de la *Dresdner Bank*, Anvers comptait une banque de plus, la *Disconto-Gesellschaft*. Aussitôt que la *Deutsche Bank* eut pris pied à Bruxelles, toutes les firmes allemandes de Belgique reçurent d'au delà le Rhin l'ordre de retirer leurs fonds des établissements belges, y compris la *Banque Nationale*, et de les transférer à la banque allemande. Et de même que dans les affaires les Allemands n'employaient que des compatriotes, c'est à des compatriotes également que, pour tous les besoins de la vie, ils s'adressaient également : d'où une floraison de bouchers, boulangers, tailleurs, cordonniers, imprimeurs, etc., tous Allemands.

Dans le domaine industriel, que se passait-il ? Ici, une remarque s'impose : c'est que, tandis que les succursales de nos grands établissements de crédit se bornent à faire de la banque, les instituts allemands auxquels il a été fait allusion plus haut s'appliquent à mettre la main sur des industries locales, de manière, si possible, — et ce fut souvent possible, — à les dominer. C'est ainsi que la fabrique d'armes de Liége, créée par les Belges, a vu une grande partie de ses titres passer dans les caisses de Löwe, de Berlin, la moitié de son conseil étant allemand, la moitié belge ; la *Société anonyme des anciens Établissements Pieper* (armes et munitions) a un conseil en majorité belge, mais la direction est allemande et un banquier de Cologne ayant une créance importance sur l'affaire, la tient sous sa coupe. Enfin la *Fabrique d'armes d'Herstal* est dirigée par trois administrateurs allemands et deux belges. Sont tombées en mains allemandes la *Société Minière de Liége*, les *Aciéries de Sambre-et-Meuse* ; Francfort s'est implanté dans les quatre grands centres de l'industrie du zinc, la Nouvelle-Montagne, l'Overselt, le Prayon, et Lommel. Pour ce qui est de l'industrie électrique indigène, elle n'a pu réussir à se réserver la première place; dans les grandes villes comme dans les petites, qu'il s'agisse d'ateliers privés ou de voies ferrées, les Allemands devaient presque tout accaparer. Et en fait, si de nombreuses sociétés sont belges d'apparence, elles ne sont au fond que des créations à peine déguisées des deux grandes affaires « mondiales » allemandes : *Siemens* et l'*Allgemeine Gesellschaft*.

Phénomène d'ailleurs à peine croyable, et qui dévoile la confiance aveugle témoignée à l'Allemagne par les autorités belges elles-mêmes : c'est à Krupp plutôt qu'à Cockrill qu'elles confièrent la fabrication de leurs canons, et c'est l'industrie d'outre-Rhin que, bien imprudemment, elles chargèrent de l'équipement des derniers forts édifiés, et cela à un moment où de tous côtés l'industrie belge réclamait impérieusement du travail.

***

Si, au cours de ces dernières années l'effort pangermaniste s'est par-dessus tout manifesté à Anvers et à Liége, on peut dire que, d'une manière générale, la marche à travers la

Belgique date de 1880 : conformément à sa méthode, lente, prudente, le gouvernement impérial ne s'est jamais dévoilé. D'aucuns ont pu croire que la campagne entreprise était due à la seule initiative privée, mais celle-ci n'agissait que pour le triomphe de la politique allemande qui, aux émigrants s'embarquant à Anvers, octroyait de larges réductions sur le chemin de fer de l'État et qui, sur tout le territoire belge, créait un réseau d'agences consulaires de beaucoup supérieur aux besoins normaux. Une seule fois, en février 1905, le cabinet de Berlin engagea sa signature : ce fut à l'occasion du renouvellement du traité de commerce germano-belge, et il accorda à la Belgique de très importants avantages, on a même pu dire : tout ce qu'elle demandait. C'est que ces concessions de la part de l'Allemagne ne tendaient à rien moins qu'à préparer une adhésion au Zollverein, adhésion que préconisaient déjà plusieurs députés belges. L'impossibilité pour les marchés locaux de consommer toute la production indigène et la surpopulation de la Belgique imposaient au pays la nécessité d'une large expansion, et l'union douanière eût abaissé toute barrière avec l'Allemagne, la France et l'Angleterre restant hors de cause, l'une en raison du caractère prohibitif de ses tarifs, l'autre parce qu'elle s'était rendue peu sympathique à Bruxelles par sa campagne contre l'État libre du Congo ; et c'est pourquoi, en présence d'une pareille situation, l'Allemagne avait cru devoir faire des concessions destinées à permettre, non seulement aux marchandises et à l'argent allemands, mais aussi aux idées de la kultur de se glisser en Belgique. C'étaient des fonds placés à intérêts usuraires.

***

Le pangermanisme considère la Belgique comme une création artificielle de la diplomatie qui a ravi à l'Allemagne plusieurs millions d'enfants pour les obliger à vivre avec les Wallons, de race différente, fils de la France, comme si les deux races, unies dans la liberté, n'avaient eu depuis quatre-vingt-cinq ans d'autre préoccupation que de créer de la richesse, dans une commune entente, et de tirer de leur passé

corporatif, en les adaptant au temps présent, les dispositions les plus modernes et les plus utiles pour la défense du travail national et le bien-être des prolétaires. L'orientation vers l'Allemagne, si l'on s'en tient à la simple constatation des faits, ne signifie pas autre chose que la suppression de l'influence française ; la germanophilie ne trouvait dans l'affinité de races aucun élément d'adhésion à la « culture » ; seul intervenait dans les relations de la Belgique avec l'Allemagne le point de vue mercantile, jamais la sympathie : « C'est, dit un Italien qui résidait en Belgique avant que sa patrie entrât en lice [1], la force économique de l'Allemagne, et non son âme, qui agissait sur les Belges, lesquels, pratiques, positifs par essence, se sont laissé aller vers leurs voisins du Rhin par convenances d'affaires, sans se demander si ceux qui les éloignaient de la France, par crainte des idées avancées, ne les jetaient pas au-devant d'un péril plus immédiat et bien autrement redoutable. » Et en effet, il suffisait de prêter l'oreille aux échos des congrès pangermanistes pour être pleinement édifié : Hambourg est insuffisant, y disait-on ; il faut à l'Allemagne un nouveau port commercial et militaire. Puis, quand la parole était donnée à Treitschke, l'Allemagne se trouvait placée en face d'un devoir imprescriptible : celui de faire siennes les bouches du Rhin, et alors, d'Anvers, la menace s'étendait sur Rotterdam, sur la nation néerlandaise, et l'on constatait que les peuples n'échappent pas à leur destinée et que bientôt il n'y aurait plus de place dans le monde pour les petits États : c'était, par avance, la théorie développée par M. de Jagow devant M. Jules Cambon.

La presse, quoi qu'il en soit, intervint activement comme agent de l'Allemagne, et le principal organe pangermaniste en Belgique était la *Brüsseler Zeitung* qui fit son apparition en 1910, en vue de l'Exposition universelle, alors en préparation : l'aigle impérial ornait le frontispice du journal. Deux ans plus tard, paraissait le *Moniteur Allemand* d'Anvers : il comprenait parmi ses fondateurs tous les notables teutons du grand port, M. de Bary en tête. Lorsque, le 22 septembre 1914, c'est-à-dire à la veille du bombardement, la *Métropole* voulut publier cette liste, la censure s'y opposa, ne laissant subsister

1. Ezio Gray, ouv. cit.

de l'article qui était consacré à l'incident que le passage suivant[1] :

Le directeur du journal, M. Richard Ebinghaus, stipendié par des Allemands et des Belges, Allemands naturalisés, pouvait impunément interpeller ses lecteurs comme il suit : « Vous êtes au courant du rôle joué à Anvers par les Allemands. Entrer en relations avec eux signifie augmenter le chiffre de vos affaires... » Etc.

La même année paraissait le *Belgisches Tageblatt* qui fut plus arrogant et plus querelleur, si possible, que ses aînés ; passons sur les excitations contenues dans nombre de revues, telles que la *Germania*, pour noter comment l'action de la presse locale allemande était secondée par l'activité des correspondants allemands de journaux teutons, lus en Belgique. Ce fut une véritable invasion ; ces messieurs vivaient largement, recevaient des traitements qui excitaient l'envie de leurs confrères indigènes, justifiaient ce traitement par une ardeur à recueillir des renseignements hors de proportion avec l'événement du jour ; leurs manières mielleuses leur valaient d'ailleurs partout le meilleur accueil, en particulier auprès de leurs confrères belges, et cela, bien que beaucoup de portes s'ouvrissent aux uns, lesquelles se fermaient aux seconds. En septembre 1914, tout ce monde, qui s'était éclipsé au premier coup de canon, était réinstallé à Bruxelles, soit avec von der Golz, soit avec Bissing : la censure et le service des passeports abritait la majorité des correspondants.

***

Un organe extrêmement violent, se mêlant aux disputes intérieures du pays en les envenimant, était répandu dans le pays par l'Union pangermanique : son titre était *les Feuilles pangermanistes*. Lors des dernières élections, il alla jusqu'à préconiser un groupement qui eût compris deux mille associations flamandes et qui eût poursuivi la création d'une ligue pour la séparation des provinces wallonnes et flamandes ; dans le conflit qui partageait la Belgique, les Allemands n'hésitaient pas à s'immiscer, ardents à diviser, à affaiblir, à exaspérer des

1. S. Claës, ouv. cit.

éléments qu'ils se flattaient un jour de dominer. Les meneurs du mouvement flamand n'étaient peut-être pas tous des germanophiles, mais chez certains, il n'y a pas à se le dissimuler, l'antipathie que leur inspirait la France et leur aversion pour la langue française, rivale du flamand, étaient d'importants atouts dans le jeu allemand. Il n'en est pas moins vrai qu'à la veille de la guerre, les malentendus entre Wallons et Flamands avaient tout à coup perdu de leur importance, et que, comme sous l'action d'un danger commun, une trêve semblait être intervenue : l'antagonisme avait toutefois assez duré pour justifier depuis l'invasion certaines espérances des Allemands et les amener aussi bien à discuter ouvertement leur attitude dans la question qu'à effectuer une série de démarches, restées d'ailleurs sans effet.

Leur programme paraît bien avoir été résumé par le docteur Osswald, de l'Institut historique de Leipzig (rien de commun avec le chimiste Ostwald, des 93), en ces termes :

> Les dirigeants du mouvement flamand ont repris leurs efforts au bénéfice de leurs anciens desseins. Ils remarquent avec satisfaction que des officiers allemands se font enseigner par des professeurs flamands la langue qui, jusqu'à présent, fut toujours mise à l'écart. La suppression de la langue française en Flandre, réalisée par le gouvernement général allemand a donné soudain satisfaction à ce qu'ils réclamaient depuis des dizaines d'années. On ne peut conclure de là qu'ils soient devenus des amis des conquérants. En tout cas, les aspirations flamandes et leur situation à l'égard des exigences wallonnes semblent être les points où le levier allemand agira efficacement en faveur d'un développement sain de la Belgique dans l'avenir.

Le fait est que toute une série de brochures et d'articles de revues [1], parus en Allemagne, développent cette idée, en préconisant tantôt l'annexion pure et simple, tantôt une fédération. En Belgique même, les combinaisons imaginées dans l'empire étaient portées à la connaissance des intéressés soit par la presse allemande, soit, indirectement, par les journaux hollandais. C'est ainsi qu'un jour on apprend que, sur une démarche de Flamands que l'on ne désigne pas autrement, le gouverneur général se montre tout disposé à « flaman-

1. La nomenclature en est donnée par M. Fernand Passelecq, dans son opuscule : *Pour teutoniser la Belgique.*

diser », sans retard, l'Université de Gand, à la seule condition qu'il se présenterait des professeurs pouvant enseigner en flamand. Dans les quinze jours, le *Rotterdamsche Courant* insérait une protestation de source flamande, indiquant qu'aucune démarche n'avait jamais été faite auprès du gouverneur général et que les Flamands étaient fermement décidés à ne rien accepter de l'ennemi.

On sait de manière certaine, et, s'il en eût été autrement, les Allemands n'auraient pas manqué de triompher bruyamment, que la population des Flandres comme celle de Wallonnie se raidit contre les avances de l'occupant, qui n'en continue pas moins à chercher à diviser pour régner. C'est ainsi que l'autorité allemande offre et accorde aux étudiants flamands de l'Université d'Utrecht des sauf-conduits pour leur permettre d'aller en Belgique voir leurs familles, tandis qu'en Belgique même, les jeunes gens de même âge sont soumis à l'inscription, à l'inspection, et au recensement périodiques. De même, au point de vue de la libération des internés civils, le traitement est tout différent, suivant que ces derniers sont Flamands ou Wallons. Par ailleurs, à côté d'une campagne active de pamphlets anonymes, émanant tantôt de Wallons, tantôt de Flamingants, et sur l'origine desquels personne ne se fait illusion, intervient l'action de la presse : chacun sait qu'à part une demi-douzaine de feuilles de deuxième ordre de Gand, Namur ou Anvers, tous les organes belges, mus par un même sentiment de patriotisme, ont concurremment suspendu toute publication. L'occupant en fut réduit à créer de toutes pièces une presse à sa dévotion, recevant ses inspirations de la censure du général de Bissing, et représentant l'opinion publique belge « libérée de l'influence des gens du Havre ».

Les productions de cette presse, qui ne cessait de présenter comme acquise l'entente entre Flamingants et Allemands, furent répandues aussi bien en Belgique qu'en Hollande, et ce, jusqu'en juillet 1915 : à ce moment et à l'occasion de la fête nationale belge, fut publié un manifeste officiellement signé par huit des principaux leaders du mouvement flamingant qui, après avoir péremptoirement affirmé leur attachement à la cause flamande, se déclaraient avec la même énergie irréductiblement hostiles à toute idée d'accommodement avec

l'ennemi et repoussaient avec indignation toute faveur de sa part. En août, un second manifeste, tout aussi catégorique que le premier, se couvrait d'une multitude de signatures, et l'échec de la politique allemande ne pouvait plus être discuté : les organes de l'Allemagne proprement dite ne cachaient point leur mauvaise humeur, et l'un d'eux, le *Vorwärts*, avec une brutale franchise, constatait l'avortement complet des manœuvres de gouverneur Bissing et se permettait de railler « les illusions auxquelles on s'était laissé aller en Allemagne pour tout ce qui a trait au mouvement flamand ». Il ne nous appartient pas de nous inscrire en faux contre l'appréciation de l'organe socialiste.

***

La préparation d'avant-guerre allemande apparut, en août 1914, dans de multiples incidents que relèvent MM. Ezio Gray et Claës : s'il est impossible de les suivre dans toutes leurs édifiantes constatations, on peut néanmoins choisir quelques fleurs dans le bouquet. Quand éclatèrent les hostilités, les boy-scouts belges sont chargés d'explorer les toits de la capitale et, à tout venant, ils découvrent des antennes, des phares, et même des hommes, cachés derrière les cheminées ; sur le toit de l'atelier photographique du ministère de la Guerre, tout un appareil de signaux ; les premiers arrêtés sont des chanteurs, des faux moines, même un membre d'une famille princière [1]. Le 6 août, étaient remis au ministère de la Guerre trois télégrammes, datés de Liége : les deux premiers annonçaient la chute, non effectuée d'ailleurs à cette date, des forts de la ville, le troisième conseillait au gouvernement d'évacuer d'urgence la capitale, désormais sans défense. Après deux jours d'enquête, on se saisit du faussaire : sur la promesse qu'il aurait la vie sauve, il avoua être Hanovrien et être entré, dix ans auparavant, au ministère de la Guerre, muni de faux papiers. A Bruxelles, avenue Placky, servait depuis six années un mécanicien exemplaire : vers la fin de juillet, ses absences réitérées, ses randonnées nocturnes, l'agi-

1. Ezio Gray, ouv. cit.

tation qu'il manifestait éveillèrent les soupçons. Une perquisition est effectuée dans sa chambre, et on découvre qu'il est capitaine dans un régiment de hussards allemands; cet homme, qui, d'ailleurs, lors d'une tentative de cambriolage dont ses maîtres avaient été l'objet, s'était vaillamment dévoué, convint que, depuis qu'il était à leur service, il menait une vie en partie double de serviteur et d'espion ; il alla au supplice avec courage, comme d'ailleurs un certain nombre de ses compatriotes dont on s'était saisi dans des conditions analogues : tel Eugen Friedrich, lieutenant de landwehr, surpris sous un viaduc se déguisant en prêtre, tel ce marchand de draps de Saint-Gilles qui avait caché entre des piles d'étoffe quelques milliers de cartouches, ou encore le capitaine Ehrart, de la marine allemande, surpris faisant de la télégraphie sans fil, ou enfin toute la famille du baron Mertens. Ce dernier, au début de la guerre, offrait au gouvernement belge une ambulance de quarante lits, installée avec les derniers raffinements sanitaires dans son château d'Ostende ; les combles contenaient un appareil de télégraphie sans fil et un pigeonnier suspect. Prompte justice fut faite de tous ces pseudo-philanthropes.

Et c'est seulement pour mémoire qu'on notera et la présence de nombreux touristes qui, dans leurs conversations, ne dissimulaient nullement la conviction que, sous peu, ils se trouveraient en pays conquis, et l'activité esthétique de ces peintres amateurs, qui, d'Ostende à Blankenberg, les uns magistrats ou professeurs en congé, les autres étudiants ou hommes de lettres en vacances, se côtoyaient sans se saluer, sans paraître se connaître et qui, sans jamais pousser leur travail, multipliaient les esquisses : gués, ponts, viaducs, aqueducs, ports, leur apparaissaient d'ailleurs seuls dignes de fixer leur attention. A la veille de la guerre, cette pléiade d'artistes se volatilisa comme par enchantement, suivie par d'innombrables cafetiers et cabaretiers qui, sans aucune clientèle, n'en paraissaient pas moins faire de très bonnes affaires. Il y eut aussi le pêcheur à la ligne de Dinant, qui s'obstinait au travail le plus infructueux, et changeait chaque jour de place, se moquant du poisson, mais étudiant les variations du niveau de la Meuse.

Et comment s'étonner de certains incidents qui, se produisant au début d'août, dénotaient une longue et méticuleuse préparation? En septembre 1913, dans les magasins d'une compagnie congolaise, on découvrait des caisses de provevenance inconnue et contenant des uniformes anglais. On chercha à expliquer l'envoi et l'on ne comprit qu'en août 1914 : à ce moment, des Allemands, obéissant à des officiers qui leur donnaient leurs commandements en anglais, pénétraient dans Liége, et des affidés, les acclamant aussi en anglais, cherchaient à les faire prendre pour l'avant-garde du maréchal French. En 1913, également, une maison allemande achetait à l'Institut cartographique belge 30 000 cartes de Belgique. Après livraison, une vérification des stocks permit de constater qu'un nombre égal de cartes spéciales intéressant l'hydrographie du pays avaient disparu en même temps que les autres : on songeait au passage de la Meuse, et il s'était trouvé à point nommé un commis allemand pour en faciliter traîtreusement la préparation. En Belgique comme en France, le bouillon Kub se mettait en frais d'affiches et, bien que l'affaire se présentât et se présente encore comme une affaire patronnée par des neutres, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était toujours près des points stratégiques qu'elle multipliait ses mystérieux hyéroglyphes.

A Schoonaerde, sur l'Escaut, tout un équipage de pont est découvert dans une fabrique de produits chimiques appartenant à un Allemand : quand les compatriotes de ce dernier bombardèrent la ville, un seul édifice fut respecté, sa fabrique.

Un dernier trait — bien qu'il faille quitter la Belgique et se transporter à Luxembourg pour le situer — illustrera la mentalité de ces Allemands qui ont une manière bien personnelle de reconnaître l'hospitalité des pays qui les ont accueillis : qui donc était, le 2 août, à la tête du détachement chargé d'occuper la ville? Des Allemands remplissant la veille encore des emplois dans la cité. Et quel fut leur premier soin? Celui de rechercher deux cents Alsaciens-Lorrains qui, aux premiers bruits de guerre, avaient quitté leur pays pour ne pas combattre la France, qu'ils avaient vus arriver avant l'explosion des hostilités, cherchant asile en pays neutre, et qu'ils purent sans difficultés soumettre aux rigueurs de la loi martiale.

***

Que ressort-il des faits multiples qui ont été notés ci-dessus ? C'est qu'un peuple honnête, bon, travailleur, un peuple qui ne demandait autre chose à ses voisins que la permission de vivre en paix, sous le couvert d'une neutralité garantie par les puissances, qui s'appliquait à rendre à ses enfants la vie aussi aisée que possible par l'application de nombreuses réformes demeurées, chez d'autres, à l'état de projets, c'est que ce peuple, peut-être endormi dans trop de bien-être, et certainement bercé par un sentiment de confiance excessive vis-à-vis de ses voisins de l'Est a eu le tort indiscutable de ne pas lutter contre l'envahissement sournois de ces derniers, lesquels en voulaient à sa liberté, à sa richesse, à son sol même ; il ne se rendait pas compte que, derrière la pénétration pacifique, considérée comme inoffensive parce que pacifique, il y avait chez ceux qui exécutaient la poussée l'intention bien arrêtée de tirer un jour des circonstances, sans pitié, sans ménagement, tout le parti possible. Le réveil a été ce que chacun sait, ce que les Nothomb, dans *la Belgique martyre*, les Bassompierre, dans *la Nuit du 2 au 3 août*, ont décrit en termes inoubliables. Et, s'il est utile de faire l'histoire des journées tragiques d'août 1914, il faut aussi que soient rappelées aux générations futures les années qui précédèrent l'orage : il le faut, pour que, rendue à elle-même en souvenir de son héroïque résistance, comme en récompense de la persévérance de ses alliés, la généreuse nation belge apprenne à ne pas oublier les manœuvres dont elle a été la victime et prépare la défense contre toute récidive.

A. SOULANGE-BODIN

LETTRES DE SERBIE[1]

26 novembre 1915.

Une neige assez abondante. Le froid est très vif. Cela ne m'a pas empêché d'aller à cheval pendant deux heures. Je suis très bien. Notre situation semble sûre, mais ce n'est qu'une apparence. Vous lisez les journaux ? Salonique était nommée : « la cité convoitée ». Que ne méritera-t-elle pas comme surnoms !

30 novembre 1915.

Froid excessivement violent dont souffrent beaucoup de nos hommes. Les montagnes sont couvertes de neige. Il souffle une bise glaciale. Du soleil quand même. Mouvement prochain.

Stroumitza-Station, 30 novembre 1915.

Depuis le 26, nous avons l'hiver. C'est majestueux et terrible. Les catastrophes commencent. Les animaux meurent. Les hommes par centaines ont les pieds gelés. Le défilé des estropiés est lamentable. Il ne cesse ni jour ni nuit. Le vent souffle du nord sans répit. Il a neigé trois jours. Cela débuta par de gros flocons serrés. C'était comme dans une féerie au théâtre. On ne voyait rien devant soi. Je suis sorti quand même à cheval. Le lendemain, le vent s'est mis de la partie.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1916.

Les grandes taches blanches ont pris possession du pays, épousant les moindres contours, faisant valoir les formes. Je remonte à cheval pour jouir du spectacle. Au village des réfugiés, loin de Stroumitza, les maisonnées sont pleines. Autour des foyers on se chauffe par groupes, car il n'est pas possible de sortir. Les troupeaux sont sous le même toit que les personnes, les réchauffant de leur souffle et de leur vie intense, comme cela se passait à Bethléem. Les moutons sont à l'abri des loups. Hier les loups en ont mangé plus de quarante. Je revois les enfants qui me connaissent déjà, et les femmes qui m'ont dit leurs misères. « Et celle-là ? » demandé-je à l'interprète en désignant une jeune Serbe au regard bleu énergique. « Elle s'appelle Marya Magdalena... Vous savez, celle qui assista le Christ mourant. » L'interprète ne parlait pas bien le français. C'est vrai que les beaux yeux de la jeune femme pouvaient consoler un dieu. Nous avons goûté au pain de maïs que Marya Magdalena avait cuit devant nous.

Au retour nous sommes face au vent, dans un tourbillon de neige qui nous glace en nous aveuglant. Les chevaux se jettent sur les obstacles et risquent de tomber. Des oiseaux affamés volètent devant nous et nous suivent sans vouloir nous abandonner.

Le lendemain, Birama avait un pied gelé, mes chevaux étaient malades et je n'avais pas envie de sortir...

Le froid augmente encore. Le Vardar charrie des glaçons. Cette masse impétueuse mousse en glaçons et se ralentit beaucoup. Bientôt peut-être elle ne sera qu'un bloc refroidi.

Cette nuit, un détachement est descendu de la montagne. Il était si tenaillé de froid qu'il s'est précipité dans les maisons, dans les tentes, dans les salles des malades même, pour ne pas mourir de froid. On a chassé à grand'peine les envahisseurs. Cris, bagarres. On a cru un moment à une attaque bulgare. Au réveil ce matin, nous avons constaté que les barrières, les traverses, les portes, les fenêtres n'existaient plus... Ils les avaient brûlées!

Alors, que faire dans ce pays? Nous nous replions. Dans huit jours nous serons sur la rive droite, vers Guevgueli. Nous pensons aller à Salonique.

Je porte sur la poitrine :

une capote,
une peau de chèvre blanche,
une tunique de drap,
un tricot,
un chandail,
un gilet de laine,
une chemise de coton,
— sept épaisseurs, et encore je n'ai pas chaud.

4 décembre 1915.

Les trois divisions françaises vont se replier. La gare de Krivolak a été dynamitée, puis évacuée ce matin. Nous faisons sauter les ponts derrière nous. J'ai pris le train jusqu'à Demirkapu pour me rendre compte par moi-même. Nos soldats encombrent la voie ferrée, toutes les routes, tous les sentiers.

Ils donnent malgré tout une magnifique impression de force, de santé, de beauté morale.

Le défilé de Demirkapu est très connu. C'est un étranglement du Vardar entre des murailles calcaires imposantes. Après, c'est une immense vallée, le commencement d'un autre climat, la vraie Serbie. Le contraste est grand. La neige l'exagère. Maintenant tout est blanc, tandis qu'à Stroumitza la neige avait fondu.

J'essaie de me risquer, pour aller saluer le général L..., commandant la ...e division, mais je dois y renoncer. Des fantassins défilent. La boue les couvre des pieds à la tête. Ils sont enduits de boue épaisse, puante. Les chevaux sont hideux. Cela dépasse toute vraisemblance. Le brouillard tombe plus bas. Il fait très froid. On sent une grande tristesse.

Aujourd'hui 4, vers midi, une batterie de 120 bulgare a réussi à placer quelques obus au-dessus de nous. Nous espérons bien cependant les faire tenir tranquilles jusqu'à ce que nous ayons passé le pont. Après nous, on le fera sans doute sauter.

5 décembre 1915.

Je vous ai adressé quatre films. Aujourd'hui, j'ai essayé de la pose. Vous verrez sans doute ma chambre de Stroumitza-Station si mon appréciation de la durée de la pose est juste...

Il semble décidé que nous nous retirerons par Doïran. On ne sait pas ce qui se passera. Peut-être serons-nous inquiétés, peut-être non. En tout cas, nous serons vite en territoire grec. Quand cette lettre vous parviendra, nous serons à Salonique.

7 décembre 1915.

Le pont de Stroumitza n'avait pas de parapet quand nous sommes arrivés, mais la première chose que nous ayons entreprise à Stroumitza fut la réparation du pont. Maintenant qu'il est complet, sûr et retapé à neuf, nous allons le faire sauter. Pauvre pont de Stroumitza ! Le *Times* le fait beaucoup trop court. Il a huit travées de 22 mètres environ, soit 176 mètres.

Vous parlez de permission. Peut-être allons-nous en France. Alors, oui. Peut-être allons-nous en Égypte. Alors, nous verrons. Je ne dis pas non.

Comme les maisons de Stroumitza sont très exiguës, il a fallu que l'état-major se dédouble. Le service de santé, l'intendance, etc., vivent en dehors de l'état-major. Je prends pension avec les médecins de l'ambulance n° 4. Je loge toujours dans la petite maison de la garde-barrière. Le général B... est venu ce matin me surprendre au lit. Il avait entendu dire que j'avais un peu mal à la gorge et il venait très aimablement s'enquérir de mes nouvelles et me dire de rester au lit. Je me suis empressé de lui désobéir.

Stroumitza-Station, 8 décembre 1915.

C'est une heure tragique. Nous battons en retraite. Nous ne devions nous retirer que demain. Il a fallu se hâter pour ne pas être débordés. Ce soir on distribuait du pétrole pour

détruire ce qui ne pourrait être emporté. Les Bulgares sont là, à Gradec. Les premières lignes résistent, mais les attaques deviennent de plus en plus mordantes. Libres de partout, les ennemis se jettent sur nous pour essayer de nous enlever quelques plumes. Nous tiendrons bon jusqu'au bout. Les télégrammes, les messages téléphoniques se sont succédé la nuit dernière et tout le jour presque sans interruption. Les autos ont déversé leurs blessés à l'ambulance et l'ambulance en a garni des wagons et des wagons. Les images ensanglantées ont promené parmi nous leurs processions. Nous reconnaissons au passage beaucoup de nos amis. A 2 heures, le général B... vient assister à l'inhumation d'un officier que nous accueillions et fêtions il y a quelques jours. Les coups de fusil et la cannonade se rapprochent. Les trains sur lesquels on comptait ne viennent pas. Comment fera-t-on partir nos centaines de blessés et ces amoncellements de matériel qui s'entassent sur les côtés de la voie ferrée?

A 4 heures 15, on peut tout de même faire partir un long, très long train, surtout chargé d'artillerie lourde : deux locomotives, une à l'avant, l'autre à l'arrière. Le convoi est bombardé des deux côtés à la fois. Les obus éclatent tout près. C'est angoissant. Nous regardons du tertre élevé de l'ambulance. Il y a le panache blanc des machines et les panaches blancs des obus. Pendant un moment le concert est superbe. Dans la gloire des canons, accompagnée de leur musique hautaine, vient de passer la dernière phalange des Français qui ont secouru la Serbie. C'est une vision d'histoire... Maintenant ordre est donné d'attendre la nuit. Les autres trains, s'il y en a, se couleront furtivement dans les ténèbres.

Demain les Bulgares seront à la place où je vous écris. Pendant le dîner, j'ai été mandé à l'état-major. Les derniers mouvements sont réglés. Birama s'en va avec mes chevaux. Je suivrai les dernières autos. Si l'ambulance 4 ne peut pas emporter tous ses blessés, un médecin restera et veillera sur eux. Il a été désigné cet après-midi. Simplement, noblement, il a tout de suite accepté. J'ai pu, avant de lui serrer la main, lui dire que le général appréciait son beau geste.

Nous partirons dans la nuit, après avoir tout incendié et détruit.

L'ambulance de Valandovo se replie par les routes de la rive gauche du Vardar avec les troupes de la brigade B..., celle de Stroumitza prendra le dernier train, faisant un effort suprême pour emporter tous les blessés qui l'encombrent de plus en plus.

La partie la plus dure se jouera sans doute entre Robrovo, Guevgueli et le pont de Guevgueli. L'état-major de la division quitte le quartier général vers minuit. Muni de toutes les instructions, je pars à la même heure en auto.

Fatigué des cahots et de la longueur du chemin, je ne puis plus résister au sommeil. Je dors dans un coin de la voiture. Bientôt le chauffeur me réveille pour me dire que nous sommes égarés et qu'il ne sait pas s'il faut continuer. On ne distingue rien, tant le brouillard est épais. Personne sur la route! Nous stoppons. Le froid devient pénible. Enfin nous entendons le bruit du galop d'un cheval. Le cavalier braque sur nous sa lampe électrique. C'est un Anglais, heureusement. Nous allions droit sur Doïran. Il était temps de faire demi-tour.

Nous prenons ensuite sur la droite et nous atteignons le hameau de Cinarli, vers 5 heures du matin. Le long d'un clair ruisseau, il y a là groupées quelques chaumières où nous allumons du feu. Les blessés arrivent. Après les avoir pansés et réconfortés, nous les dirigeons par automobiles sur Guevgueli.

Nous allons les rejoindre dans la soirée pour surveiller leur hospitalisation et leur évacuation sur Salonique. A Guevgueli, où je passerai la nuit, j'apprends que le grand pont de Stroumitza n'a été dynamité que vers 7 heures du matin. Toutes nos troupes avaient entièrement évacué dans la nuit. Les Bulgares, ajoutait-on, n'avaient osé occuper Stroumitza que vers 4 heures du soir.

Guevgueli, 10 décembre 1915.

J'ai couché dans une salle d'école, d'apparence convenable, mais qui était plus froide que je ne pensais. J'avais été recueilli par l'intendance. Après avoir mangé quelques frites froides sur un pupitre d'enfant, tandis que l'intendant dictait ses ordres de ravitaillement pour le lendemain (ce qui me mettait l'eau à la bouche et me donnait faim), je m'étais couché. A chaque

instant, comme il y avait un écriteau à la porte, des plantons, des ordonnances entraient, et vivement s'adressaient à moi pour avoir des renseignements. Ils étaient bien reçus. Tout le vocabulaire des camps y est passé. Quand je me suis éveillé, des quantités de troupiers étaient allongés près de moi — et un de ces vilains chiens perdus qui errent partout.

Il faut absolument trouver un meilleur abri. J'avise une grande maison. Un officier du génie va la quitter. Il me la laissera, y compris des chaises, un poêle, du bois, du charbon. J'ai hâte de me chauffer. On va à la maraude dans la ville, et un splendide poêle m'est offert. Je l'allume sans attendre celui du génie. L'ambulance n° 3 est garée dans une prairie marécageuse, non loin du pont sur le Vardar. Je vais y déjeuner, sous une toile de tente où l'on gèle. Au retour, dans ma chambre balayée, nettoyée, chauffée, douillettement, je me laisse aller au sommeil. Des lettres, des journaux, l'aspersion chaude d'une eau savonneuse... Dînette au coin du feu. Rôties à la petite porte de mon poêle...

Guevgueli, 11 décembre 1915.

Dès le réveil, soleil brillant et canonnade proche, très nourrie. Dans la grande rue de Guevgueli, défilé de troupes. La 57e division se porte du côté de Doïran : les Anglais auraient besoin de renforts. Les Bulgares auraient essayé de déborder par notre extrême aile droite. Tatarli, la route de Kosturino à Stroumitza-ville seraient entre leurs mains.

Mon service assure l'évacuation des blessés de Guevgueli. L'ambulance n° 3 s'installe à la place d'un hôpital. Nous devons mettre d'abord tout notre personnel à éteindre les feux que nos prédécesseurs ont allumés. Ayant l'ordre de ne rien abandonner à l'ennemi, ils n'avaient pas songé que nous n'étions pas l'ennemi et que nous pouvions jeter l'allumette incendiaire. Par contre, ils nous laissaient des locaux souillés et

malpropres, plus deux cadavres. Nous déjeunâmes dans ces locaux. Des incendies aux quatre coins de la ville... Des groupes louches tâtent des chevaux crevés et flairent une nourriture. Des vieilles, édentées et sordides, cherchent des trognons de pain dans les ordures. Les petits enfants miséreux ramassent les boîtes de conserves et mendient.

Je dépêche des autos demandées d'extrême urgence sur la rive droite — où il avait été convenu qu'aucune route n'existait pour ce genre de véhicules.

La ville devient déserte. Elle se vide des soldats qui la défendaient. Maintenant sa perte est résolue. On la laissera demain aux Bulgares, mais après l'avoir brûlée, saccagée. La voie ferrée, la gare, le pont seront détruits. Les habitants ont fui. Les maisons restent ouvertes, résignées aux pires outrages. Je suis quelques rues à cheval. L'agonie a commencé. Les flammes détruisent les bâtiments publics, les casernes.

Des rumeurs sinistres circulent parmi les soldats. Deux de nos autos reviennent sans avoir pu remplir leur mission parce que la route est tenue par les Bulgares. Ordres de mouvement. Je fais partir mes chevaux et les ordonnances. Le reste du personnel et les secrétaires prendront le dernier train, celui de 2 heures du matin, quand tout aura sauté à la gare. Moi j'aurai une auto plus tard. Je rédige des ordres tard dans la nuit.

Topsin, 14 décembre 1915.

Je suis réveillé à Guevgueli dans la nuit, par des séries de détonations. L'œuvre de destruction se poursuit. Ce sont les ponts, la voie ferrée et la gare qui sautent à la mélinite. Au matin, les dernières troupes s'écoulent rapidement vers le pont du Vardar. Je quitte Guevgueli un des derniers. Par moments, nous passons au milieu des flammes. Vite, franchissons le pont qui derrière nous va s'abîmer dans le fleuve. L'équipe s'impatiente. C'est l'heure !

Je place sur l'autre rive une ambulance à Bogorodica, dans une église charmante et paisible, mais les balles pleuvent bientôt. Il faut déménager.

Nous sommes vers 11 heures à Makukovo.

A Makukovo, nous sommes en Grèce.

Une seule maison semble disponible. C'est l'école. L'état-major de la division la prend tout entière. J'en réclame une partie, poliment d'abord, puis avec une énergie moins dissimulée. Quand les blessés arriveront, je suis persuadé que l'on ne me refusera rien. D'ailleurs, un gendarme grec a compris que le *Iatros* (médecin) veut sa maison et il me fait signe de le suivre. Nous nous arrêtons devant une chaumière basse de la plus modeste apparence. Pan ! pan ! Des femmes apeurées finissent par ouvrir. Le canon tonne, la mousqueterie crépite. Elles s'étaient barricadées : le gendarme leur expliqua que ce n'étaient pas les Bulgares, mais bien les Français. Bientôt nous étions installés devant un bon feu, Birama, mon cycliste et moi. Nous étions tous les trois si démunis, que nous mettons nos ressources en commun et mangeons ensemble. Tout d'un coup arrive l'ordre de partir immédiatement. Pendant qu'on amène nos chevaux et qu'on remplit les fontes de la selle, les femmes nous font leurs adieux. Elles se jettent à mes genoux. Elles disent : « Boulgares, Boulgares! » et elles font signe qu'elles vont être égorgées si nous partons. Elles poussent leurs enfants devant moi et répétent sur eux le même geste d'épouvante. Je descends de cheval et je serre leurs mains dans les miennes une dernière fois.

En route, je rencontre le général B... Il désire que nous fassions l'étape de compagnie.

Tout l'état-major monte à cheval. Cette fois, j'en suis ! Le général est salué partout comme un ami. *Golden* semble plus honoré qu'il ne faut d'être de l'escorte. Il caracole et fait le beau sans se douter que j'ai été presque désarçonné. A mesure que nous défilons devant les troupes, un brouillard épais tombe... Nous achevons la route jusqu'à Karasouli en auto. Il est 5 heures. Je trouve des autos sanitaires qui attendent pleines de blessés. Personne pour les débarrasser. Je fais signe à un militaire : « Veux-tu porter ce blessé? — Je suis cuisinier d'un commandant ! » J'ai fait un geste. Il sent que

je ne badine pas. En un clin d'œil mes blessés filent vers l'hôpital, portés par des amateurs. Les autos retournent vers Makukovo. Si elles sont obligées d'échapper à l'ennemi, elles pourront brûler, comme trois autres déjà. Je vais à travers la boue, à travers des boues innommables, aux ambulances et hôpitaux de Karasouli, établis près de la gare. Au retour dans le camp, je trouve ma tente montée. Il pleut légèrement. Le froid est terrible. J'allume des quantités de bougies dans ma tente pour m'illusionner et me chauffer. L'état-major a fait marcher son moteur électrique qui scande le silence du camp. Vers une heure du matin, quelques hommes, échappés d'on ne sait où, se faufilent près de nos tentes. Ils essaient de se reposer, mais il fait trop froid.

Pluie fine, sol détrempé. Divers détachements qu'on croyait perdus arrivent et prennent leurs alignements à la suite.

Nous nous mettons en marche vers midi. Comme c'est l'ambulance qui trouve un chemin permettant de sortir de nos marécages, nous prenons la tête. L'interminable bourbier, l'océan de gluante boue commence. C'était choisi ! A cheval, pourvu qu'on fasse d'immenses détours, on peut encore s'en tirer, mais les charrettes, les caissons, les bouches à feu ! Il faut mettre tous les chevaux à une pièce, recommencer pour une autre le même stratagème. Quel enfer ! A 2 heures 15, je passe un pont construit par le génie sur un cours d'eau. J'ai laissé nos convois se débrouiller et je prends seul la tête. Sur le faîte du plateau qui domine la vallée du Vardar il y a une belle piste. Nous trottons enfin ! A 4 heures, nous sommes les premiers à Amatovo. C'est une grande ferme où l'on presse du foin. Sur le plateau, une grange très allongée et l'église, puis un peu au-dessous, les maisons éparses du village, enfin, plus loin, des ruisseaux, des rivières, des futaies pressées et si délicates, le Vardar, la plaine et, là-bas, des étages superposés de montagnes. Je dors au coin d'un bon feu dans une bergerie.

Les colonnes arrivent. De quelque côté qu'on se tourne on ne voit que des troupes.

Au village d'Amatovo, il y a des Koutzo-Valaques qui ont un accoutrement extraordinaire et des traits originaux. Une jeune fille a de grands yeux qui jettent un éclat troublant. Elle a aussi une belle ceinture de cuir noir que ferme une boucle d'argent. Le bijou très spécial a un dessin que je n'ai jamais vu. Je le veux. Il m'attire. Enfin elle consent. Les yeux baissés, elle dénoue pour moi la ceinture de cuir et me remet la boucle.

Sans nous attarder au village d'Amatovo, nous continuons notre route. Nous traversons pendant des heures un plateau nu, désertique, et nous arrivons vers cinq heures à Topsin, le but de notre voyage. Topsin s'indique modestement dans les bas-fonds. Une buée sombre l'entoure. Le brouillard s'épaisssit dans la plaine. Des nuées de moustiques nous suivent et nous harcèlent. Réminiscences de mes pires colonies ! Je trouve sur le bord de la route un soldat inanimé. Il est tombé sac au dos et le fusil en main. On dirait qu'il est mort. Je réussis à le ranimer, mais il ne parle pas. J'avise une voiture que je réquisitionne, et je le fais transporter à l'ambulance n° 4.

De la boue partout, des routes défoncées, des terrains marécageux entre une gare et une série de chalets couverts de briques rouges qu'on appelle « la ferme Modiano » : voilà Topsin. Les constructions sont neuves. La maison principale est fort belle et très confortable. Depuis quelque temps, comme les soldats grecs occupent la ferme, on a tout enlevé... Plus j'avance à Topsin, plus je rencontre de soldats grecs. Ils sont entassés dans la cuisine, dans les dépendances. Leurs petits chevaux grouillent par centaines dans la cour, dont une dizaine sont morts sans que personne ne s'en émeuve, semble-t-il. Je vais jusqu'à la principale villa. Très aimablement, un officier grec m'offre une chambre... et un lit. Allons, cela tourne mieux que je n'avais osé l'imaginer. Ma toux se calme à la chaleur d'un poêle de faïence. Je passe dessus mes doigts engourdis. Sensation délicieuse. Toutes mes misères de la retraite sont oubliées. Je dors... Il n'y a sous ce toit qu'un autre officier français, le commandant R..., mais, par contre, beaucoup de militaires grecs. Un vent glacial entre avec force de partout.

Topsin, 15 décembre 1915.

Depuis hier soir je suis ici, en parfaite et magnifique santé. Je suis arrivé d'une traite à cheval d'Amatovo. Ici, c'est Topsin, à 23 kilomètres 600 de Salonique. J'ai couché dans une vraie chambre. J'avais du feu ! Extraordinaire odyssée, magnifique vaillance de nos troupes, superbe entrain, pays très curieux, habitants originaux. Soyez sans inquiétude. Nous ne sommes pas dans une situation désespérée. Loin de là. Je me porte admirablement, *mieux qu'à Paris* à cette époque. Je suis dans une maison. J'ai chaud...

15 décembre 1915.

Réveil à 7 heures. On allume mon feu. Birama paraît. Je l'envoie chercher mes cantines que je n'avais pas vues depuis huit jours. J'avais dû me contenter des fontes de ma selle. Je suis heureux comme un enfant de posséder encore tant de belles choses. Ma chambre semble plutôt coloniale, avec ses murs blanchis à la chaux et ses fenêtres protégées des moustiques par du treillis métallique.

Il fait froid. Il pleut à torrents. Le marécage grandit. Les soldats séduits par les promesses d'un toit sont obligés de planter leurs tentes dans les cloaques de la plaine. En cas d'urgence je fais dresser ma tente au milieu du cantonnement de l'ambulance n° 4.

Il pleut sans discontinuer... D'autres soldats, morts de fatigue, arrivent à Topsin... Rien n'est plus dur au troupier que la pluie et la boue... J'use d'une grande diplomatie et je perds beaucoup de temps pour garder ma chambre ce soir. Mais c'est le dernier. L'état-major a besoin de tous les locaux.

16 décembre 1915.

Le général B... fait irruption dans notre chambre vers 7 heures. Il cherche à loger l'autre division et il est sans doute pas mal embarrassé. Paternel, il s'arrête sur le seuil de notre chambre et m'invite à dormir encore.

Vite, je me lève et m'habille. Il pleut à torrents. Les moins sombres commencent à douter de l'excellence du pays.

Mon expulsion de la grande villa est une affaire de temps... En effet, vers 10 heures le commandant R... m'annonce qu'on me pourvoira ailleurs. Toutes les formes y sont. J'aurai sûrement un local qui a été d'abord adjugé aux artilleurs, mais qui, si la ...e division laisse... C'est très clair. Toujours avec la plus grande amabilité (comme il est difficile de contenter tout le monde), le chef de bataillon me tire d'embarras. « Voyez là-bas ce grenier... Vous traversez une cour remplie de fumée et débordante de purin, vous échappez à la morsure de deux gros chiens et vous n'avez plus qu'à grimper une échelle. » C'est à côté du dortoir des garçons de ferme. La pièce est pleine de maïs et de grains. On refoule le maïs et les grains et on les maintient dans un coin en rangeant des sacs autour. C'est un palais. Il y a une porte et une fenêtre, où des toiles de sacs remplacent les carreaux absents. Une odeur pénétrante d'urine musquée nous prend à la gorge. Que de rats en perspective ! Oui. Ils font la nuit des sarabandes comme si je n'existais pas. Ils passent et repassent sur moi avec une effronterie !

Korka a traîné un poêle pendant toute notre retraite. On l'installe dans mon home, mais il fume beaucoup. Ce n'est pas étonnant : le tuyau est aplati sur un mètre de long !

Il continue à pleuvoir affreusement. Le sol fangeux de Topsin se détrempe de plus en plus. Des hommes moins énergiques que les nôtres seraient démoralisés. Ils arrivent harassés, trempés pour se reposer et dormir ; mais où s'étendre, où planter un piquet de tente? Ils jurent un peu et se résignent vite. La pluie leur tombe dessus toute la nuit. Ils sont contraints de marcher pour se réchauffer.

Nos formations sanitaires vont être bientôt ici au complet. Elles ont eu une lourde tâche. Les pertes sont peu importantes. Nous avons abandonné dix voitures et trois automobiles sanitaires qui ont été détruites ou brûlées au préalable. Quelques blessés graves, des fractures de cuisse, par exemple, ont dû, plusieurs jours durant, suivre sur des mulets de litière à travers les défilés interminables de la montagne. Quand on confie à un homme un pareil fardeau et qu'il le ramène au but malgré les obstacles et malgré les balles, on peut être sûr que cet homme a fait des prodiges. Dans cette retraite nous avons

éprouvé une fois de plus la valeur de nos subordonnés. Il n'est pas douteux que la contribution du service de santé au succès final fût appréciable. Aucun blessé de la ...e division ne fut laissé entre les mains de l'ennemi.

17 décembre 1915.

Vers 10 heures, le soleil se lève et jusqu'à 4 heures du soir c'est un enchantement. On renaît... Au surplus, ne sommes-nous pas en Grèce?

Mais quelle boue ! Je pensais avoir mesuré à Stroumitza les plus insondables abîmes. Le pays tout entier semble un cloaque mouvant. Où sommes-nous tombés?

A 14 heures, je vais à cheval, d'abord devant la gare où un fleuve de boue ondule et coule, puis le long des bivouacs où les hommes enlisés disparaissent dans leur marécage.

18 décembre 1915.

Je pars en auto à 10 heures pour Salonique, dont une distance de 23 kilomètres seulement nous sépare. De pressantes questions d'hygiène nécessitent des solutions immédiates. Temps gris et chargé de brumes froides. La route devient, à partir du pont sur le Galiko, presque impossible, à cause de la boue et de l'encombrement. Bientôt, en avant de Zeitenlick et jusqu'à Salonique, l'immense terrain ondulé est peuplé d'une armée. Autrefois c'était le désert. Des alignements fantastiques de tentes, des villes sous la toile, par groupes, des entassements de marchandises, de munitions, une débauche d'autos de toutes formes, de tous modèles, cent autos sanitaires alignées, des camions par files de trente à quarante. Deux camions suffiraient à défoncer la meilleure route. Il n'y a plus de route, et mille autos circulent constamment.

Nous croisons un régiment d'artillerie anglaise. Tenue très correcte. Chaque soldat a une chape de cuir souple khaki clair. Les attelages sont de première qualité. Beaucoup de soldats et

d'officiers très jeunes... Voilà la banlieue. La boue est énorme Nos roues envoient des gerbes aveuglantes aux passants... Je vois un gendarme français qui en plein carrefour règle le mouvement.

Salonique reste aussi pittoresque et aussi animée.

Il y a beaucoup plus d'officiers anglais et français et moins de grecs depuis notre dernier passage. La route est plus amplement fournie de spécimens des arsenaux des Alliés. Nombreux cuirassés à bonne portée. Dans les magasins et les restaurants il y a le même défilé de femmes qu'auparavant.

Les cinémas regorgent de monde. Il est vrai que c'est samedi. Les Israélites ont fermé leurs magasins. Aux bureaux des états-majors et directions, grande animation. Ministères au petit pied. Comme certains bureaux sont donc bien installés ! quelle ingéniosité dans la paperasserie nous apportons avec nous !...

A 4 heures 10, je regagne l'auto qui doit me ramener à Topsin. Le chauffeur ne répond pas de la route. Au surplus, ses phares s'éteignent. Allons, on repartira demain matin. Je suis allé dîner chez des amis qui ont été des plus accueillants et qui ne se lassaient pas d'écouter mes histoires de Stroumitza.

C'est vraiment délicieux de renaître à la vie, de causer avec des femmes qui ont de jolis yeux et une voix si douce.

JOSEPH VASSAL

LES DANGERS

DE LA

" GUERRE ÉCONOMIQUE "

Nous avons longtemps hésité avant d'aborder cette étude. Depuis la guerre, on admet tacitement que les échanges commerciaux ne doivent plus s'orienter selon les besoins et les possibilités des nations, mais suivre docilement nos penchants politiques et nos sympathies. Qui oserait blâmer cette disposition d'esprit? Ne sommes-nous pas en guerre avec l'Allemagne qui, après avoir foulé aux pieds toutes les conventions internationales, viole outrageusement notre territoire? Les sanctions économiques après l'horrible conflit ne nous semblent-elles pas aussi nécessaires que légitimes?

Il ne suffit pas, cependant, d'obéir aux considérations morales les plus hautes et aux sentiments de réprobation les plus justifiés pour désarmer une critique d'ordre exclusivement économique. Rappelons-nous comment M. Asquith exhortait les membres de la Chambre des Communes appelés à participer à la Conférence économique de Paris :

Quoi que vous fassiez, ayez bien soin de ne pas vous laisser entraîner, par la passion ou par l'aveuglement, ou par des sentiments très

naturels, causés je ne dirai pas par le désir de vengeance, mais par celui de consolider la victoire, *à prendre des mesures qui vous feront plus de tort qu'à l'ennemi.*

Excellent et sage conseil ! Suivons-le... Je dirai plus : il est de notre devoir de signaler le danger d'une conception qui, appliquée à la dure réalité des choses, tournerait contre ses auteurs. Ce danger, il existe ! Le plan d'action, le seul émis jusqu'à présent, qui, selon ses auteurs, devrait servir de base à l'Entente économique des Alliés, est de nature à soulever nos plus vives appréhensions.

A dégager de sa lecture l'impression première qu'il suggère, on voit tout d'abord l'Allemagne frappée en plein cœur — but que poursuivent apparemment les auteurs du projet, certains représentants des colonies et l'Union des Chambres de commerce en Angleterre, et ses apologistes en France.

Mais après un examen un peu approfondi, le projet déconcerte par son simplisme intempestif, par son mépris des contingences et de l'intérêt général des pays alliés ; il se révèle enfin, ce qui est pis, comme susceptible d'amener des froissements, des heurts, voire même provoquer de graves conflits d'intérêts entre les Alliés.

I

Nos lecteurs n'ignorent sans doute pas les mesures qu'il préconise. J'en rappelle ici les grandes lignes. Il s'agit tout d'abord de faire adopter par les Alliés un régime douanier commun, une sorte de protectionnisme à quatre degrés :

Tarifs préférentiels réciproques entre le Royaume-Uni et ses possessions ;

Tarifs réciproques et préférentiels, mais en seconde ligne, entre l'empire britannique et les puissances alliées ;

Traitement favorable, mais en troisième ligne, pour les neutres ;

Enfin, tarifs prohibitifs pour les puissances présentement ennemies.

A côté de ces mesures d'ordre général, des dispositions spéciales sont prévues pour briser l'hégémonie allemande dans le domaine des transports.

On remarquera qu'avant d'accorder des privilèges aux Alliés, ce régime favorise le Royaume-Uni et ses possessions dans leurs relations mutuelles. Il fallait s'attendre à ce que les colonies anglaises (les Dominions) cherchent à tirer parti de la situation exceptionnelle dans laquelle les ont placées les événements. La guerre moderne étant essentiellement industrielle, les Dominions, fournisseurs de matières premières, ont pris conscience de leur rôle dans les destinées de l'empire britannique. D'ailleurs, le centre de gravité de celui-ci se déplace, et s'éloigne de la métropole à mesure que la croissance des colonies s'accentue.

Les Allemands comptaient bien que cette force centrifuge désagrègerait l'empire britannique dès le déchaînement d'un conflit mondial ; le contraire s'est produit. Les Dominions ont grandi à leurs propres yeux. Un accent de fierté inconnue encore perce dans les discours de leurs représentants. Sans aller si loin que le comte Grey, gouverneur du Canada, qui, en 1910, prévoyait le transfert de la capitale administrative de l'empire de l'autre côté de l'Océan, ils réclament leur part au gouvernement. Le moment leur semble propice pour réaliser la *constitution impériale* agitée si souvent dans leurs Conférences.

L'extrême aboutissement de cette tendance impériale éclate avec plus d'évidence encore dans les déclarations de sir George Perley, Premier du Canada, et de M. Hughes, Premier de l'Australie : les liens qui s'établiront entre les Dominions et la mère-patrie devraient permettre à l'empire de se suffire à lui-même, au point de vue des approvisionnements en matières premières et en produits alimentaires.

Tant que les Dominions, dans la poursuite de cet idéal d'indépendance économique absolue — idéal aussi chimérique que celui qui poursuit l'indépendance de l'Europe Centrale par la mise en valeur de la Mésopotamie et l'établissement du chemin de fer de Bagdad — ne lèsent pas les intérêts des

Alliés, nous ne pouvons rien objecter. Il ne faudrait pourtant pas qu'ils aient recours à la réciprocité douanière impériale, telle qu'elle figure au projet de guerre économique contre l'Allemagne, car ce ne seraient aucunement l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, mais les Alliés, et en première ligne la Russie, qui se trouveraient atteints.

Voici déjà quelques années que le compétiteur le plus dangereux de la Russie agricole sur le marché anglais est moins l'Argentine que le Canada, colonie britannique. La Russie se plaint que, depuis 1882, sa part dans les approvisionnements en blé de l'Angleterre reste stationnaire, alors que celle des Dominions est toujours plus considérable, ce que fait voir, en effet, le relevé suivant :

Moyennes décennales	Importations du blé en Angleterre (En tant pour cent de l'ensemble) Part de la Russie	Part du Canada, de l'Australie des Indes et de l'Argentine
1882 à 1891	15,8 %	21,0 %
1892 à 1901	10,6 %	24,2 %
1902 à 1911	15,7 %	54,6 %

La concurrence du Canada notamment inquiète les Russes, d'autant plus que l'immense colonie se développe sans cesse et que la construction des voies ferrées rend possible la mise en culture de vastes territoires et multiplie la production. L'aire des céréales, blé, orge et avoine seulement, a passé en huit années dans les trois provinces du Nord-Ouest de 6 millions à 15 millions d'acres environ, et la production a passé, en sept années (1907-1913), de 162 millions à 432 millions de boisseaux.

Le Canada menace la Russie jusque sur le marché allemand, où il a remporté en quatre années des succès extraordinaires :

	Importations de froment en Allemagne Russie	Canada
	(En tonnes)	
1910	»	17 000
1911	1 119 353	88 000
1912	558 400	269 000
1913	519 500	318 500

Que M. Hughes établisse des tarifs différentiels entre les céréales du Canada, de l'Australie ou des Indes, et les céréales de Russie, et voici celles-ci refoulées du marché anglais.

Or, les Russes veulent bien adhérer au bloc économique des Alliés, mais ils expliquent que pour se permettre le luxe de boycotter un pays comme l'Allemagne, qui, avant la guerre, était leur meilleur débouché, il faudrait que les Alliés ouvrissent précisément plus largement leurs marchés.

Le professeur Migouline, président de la commission spéciale près le ministère des Finances, écrivait récemment que la Russie ne pourrait accepter la formule du protectionnisme à quatre degrés et perdre ainsi le marché allemand, qu'en recevant des compensations de la part des Alliés. Quelles compensations? Des mesures facilitant l'exportation des produits agricoles russes. L'Angleterre a acheté à l'étranger, en 1913, pour 850 millions de roubles en céréales et pour 2 740 millions en produits alimentaires. La part de la Russie dans ces importations a été très modeste : elle se chiffre par 125 millions de roubles. De l'avis de M. Migouline, cette insuffisance tient à ce que l'Angleterre, plus difficile que l'Allemagne, se montrait très exigeante à l'égard de la condition des marchandises reçues. Il faudrait donc qu'elle élaborât avec la Russie des contrats de céréales plus avantageux, à l'instar de l'Allemagne.

Le 9 mars dernier, dans un rapport présenté au *Congrès agricole panrusse*, M. Boradaievsky concluait que les Alliés doivent faciliter les exportations des produits du sol russe, faute de quoi la Russie se verrait obligée de conclure avec l'Allemagne, après la guerre, un traité de commerce comprenant la clause de la nation la plus favorisée.

Enfin, M. Rostovtzeff, membre du comité parlementaire russe du Commerce, prétend à rien moins qu'au monopole de fait pour les céréales russes sur le marché britannique, à l'exclusion du Canada et de l'Argentine ; « de même les Alliés devraient s'engager de n'importer le bois que de Russie, au lieu de le faire venir de Suède ou de Norvège. »

Sans doute l'Angleterre l'eût-elle voulu, qu'elle n'aurait pu accéder aux désirs russes exprimés dans une forme aussi catégorique ; l'honorable membre de la Douma semble avoir

oublié que le Canada est une colonie britannique et qu'il ne saurait être mis à l'index par la métropole.

Mais le sens des désiderata russes est formel ; il convient d'en tenir compte. Qu'arrivera-t-il si au lieu de chercher les moyens de les satisfaire, l'Angleterre s'avisait à favoriser ses Dominions au détriment de la Russie ? Celle-ci, lésée dans ses intérêts, au lieu d'adhérer au bloc économique, entrerait en conflit avec l'Angleterre !

Cet exemple nous suffira. Pour toutes les matières premières, pour tous les produits, qu'ils viennent de Russie ou de France, que ce soit le sucre ou le vin, la question se pose avec la même acuité, suscite les mêmes craintes. Que nous voilà loin de l'idée de coopération économique des Alliés !

Au surplus (et ce n'est pas là la moindre surprise que nous réserve l'analyse du projet), si le régime proposé offre des facilités aux Dominions désireux d'écouler les matières premières sur le marché de la mère-patrie, il présente pour eux, dès qu'on admet le principe de la réciprocité, des inconvénients qui annihilent tous ces avantages.

II

J'eusse voulu que M. Hughes, grand propagandiste australien de la guerre économique, expliquât comment les colonies britanniques pourraient, sans compromettre leur prospérité, entretenir avec les puissances comme les États-Unis, par exemple, des relations selon la formule : porte ouverte entre les Alliés, porte entre-bâillée pour les neutres.

Pour se procurer les manufacturés, les colonies ne s'adressent pas uniquement à la métropole. Certes, les échanges dans les limites de l'empire britannique, c'est-à-dire entre le Royaume-Uni et ses colonies, augmentent rapidement (+ 124,9 p. 100 pour la période allant de 1890 à 1902), plus rapidement que le commerce de l'empire avec l'étranger

(+ 105,8 p. 100). Sans nier cette tendance générale qui, d'ailleurs, est encore plus accentuée dans les échanges intercoloniaux (+ 149 p. 100), donc à l'exclusion de la métropole, constatons que la part de l'Angleterre dans l'ensemble de l'approvisionnement des colonies en produits fabriqués diminue sensiblement : la concurrence étrangère est très forte et tient soit à la supériorité des méthodes de vente et de production, soit à des avantages provenant de la situation géographique.

L'exemple du Canada surtout est frappant. Sur ce marché important les États-Unis gardent une suprématie incontestable, en dépit des droits préférentiels de 33,33 p. 100 dont jouissent les produits anglais : pendant l'année fiscale 1914-1915, les États-Unis ont importé pour 426 617 000 dollars, alors que la part de l'Angleterre atteint seulement 90 086 000 dollars ; les chiffres pour l'année précédente de 1913-1914 sont respectivement de 410 786 000 et de 131 943 000.

Est-ce dans l'intérêt du Canada d'entraver les importations des États-Unis au profit de la mère-patrie ou de payer plus cher les produits que celle-ci ne serait pas à même de lui fournir? Aujourd'hui moins que jamais, car la guerre, par ses répercussions financières, a plutôt renforcé les liens qui unissent et uniront toujours les États-Unis et le Canada, ne fût-ce qu'en raison de leur proximité géographique et de la force d'attraction qu'exerce sur le pays le plus faible son voisin puissamment trustifié.

Il ressort, en effet, des récentes déclarations du président de la *Banque de Montréal* que la balance commerciale entre le Canada et les États-Unis pendant l'année passée, a été de 113 millions de livres en faveur de ces derniers, et il faut y ajouter l'intérêt annuel d'environ 32 millions de livres sur la dette antérieure du Canada, soit au total 145 millions de livres. Par contre, la balance commerciale avec l'Angleterre pour la même période atteint 191 millions de livres en faveur du Canada, mais cette somme se trouve automatiquement réduite à 41 millions de livres, compte tenu des intérêts annuels de 150 millions de livres échus en Grande-Bretagne.

Exception faite d'un seul emprunt de 5 millions de livres, le Canada n'a pas demandé en 1915 de capitaux à Londres

comme il le faisait pendant les années précédant la guerre; il a même réduit les bons du Trésor pour un montant de 10 millions de livres, placés sur le marché anglais au début de la guerre, à la somme nominale de 325 000 livres. En revanche, les États-Unis ont avancé au Canada des sommes importantes pour les dépenses militaires, environ 142 millions de livres, alors que l'année précédente le Wall-Street ne lui avait prêté que 50 millions.

Cette dépendance financière à l'égard de New-York ne permettra pas au Canada de traiter avec les États-Unis autrement que sur la base de la réciprocité des tarifs. En tous les cas, il ne faut pas songer à ce qu'il se résolve à entamer une lutte économique avec son puissant voisin.

Est-on bien certain, du reste, que les Dominions consentiraient à accorder à leur mère-patrie la réciprocité de ce traitement favorable dont ils se montrent si exigeants? A Londres on est bien sceptique sous ce rapport — et avec juste raison.

Jusqu'à présent les Dominions n'ont pas offert de compensations bien appréciables aux manufactures anglaises pour les marchés perdus à l'étranger par suite de la concurrence internationale toujours plus âpre. On peut s'en convaincre en examinant la répartition des ventes du Royaume-Uni :

Moyenne	Ensemble des exportations (En millions de £)	Part de l'étranger %	Part des colonies %
1855 à 1859	116	68,4	31,6
1870 à 1874	234	74,2	25,8
1885 à 1889	226	64,9	35,1
1900 à 1904	282	62,7	37,3
1905 à 1910	421	65,4	34,6

On voit que depuis un demi-siècle la part des Dominions est restée presque stationnaire. Pour qu'elles offrissent à l'industrie anglaise des débouchés vraiment importants, il aurait fallu les condamner à jouer à perpétuité le rôle exclusif de fournisseurs de matières premières. Mais elles s'industrialisent, à leur tour, et entendent bien stimuler cette évolution. La Nouvelle-Zélande, par exemple, grâce à l'utilisation de ses

chutes d'eau, déclare être à même de pourvoir, dans un avenir très prochain, à tous les besoins en produits fabriqués de l'Australie.

En voie de s'établir, les industries coloniales croient avoir trouvé dans les barrières douanières le moyen de se protéger contre la concurrence étrangère, et le souci de la vérité nous oblige à dire qu'elles ne dérogent pas de leurs principes lorsqu'il s'agit des importations anglaises. Leur autonomie fiscale à peine obtenue, les gouvernements des Dominions adoptèrent le régime de la protection. Les industriels canadiens ne cessent de réclamer des tarifs nouveaux et jouissent de primes qui stimulent artificiellement leurs manufactures. De même l'Australie serait disposée à faire de grands sacrifices pour pouvoir transformer ses matières premières dans ses propres usines au lieu de les embarquer à destination du Royaume-Uni.

Nous avons peine à nous figurer les fabricants des colonies, protectionnistes des plus décidés, renonçant à leurs intérêts particuliers et accordant des concessions spéciales aux produits manufacturés anglais pour permettre aux fermiers d'écouler plus facilement les grains, les viandes, les laines, qui trouvent des acheteurs si empressées sur le marché international... Déjà certains grands journaux de l'Australie reflétant les intérêts industriels désavouent en des termes démunis d'aménité, la propagande turbulente entreprise par M. Hughes dès son arrivée à Londres.

La fameuse réciprocité « impériale » se révèle donc comme une fiction : dans la combinaison offerte, les Dominions ont tout à gagner, en tant qu'exportateurs, par contre, elles n'ont rien à offrir en tant qu'importateurs.

Dès lors, le Royaume-Uni n'a plus aucun intérêt à modifier dans le sens protectionniste sa politique commerciale : n'ayant rien à gagner, il a beaucoup à perdre.

Il risque tout d'abord de compromettre ses relations avec les pays alliés et cela sans même accorder un traitement favorable aux Dominions, du fait même d'avoir adopté des tarifs contre l'Allemagne.

III

Je n'ai jamais pu comprendre comment le plan de guerre économique, tel qu'il est exposé par les apologistes du protectionnisme à quatre ou à trois degrés (notamment par M. Edmond Théry), a pu rencontrer la moindre sympathie en France. Comportant nécessairement le retour au régime prohibitif sous lequel vivait l'Angleterre de 1651 à 1847, ne s'aperçoit-t-on donc pas qu'il lèserait profondément les intérêts de la France?

Le mouvement général des échanges commerciaux entre ces deux pays est très intense. Il y a dix ans il n'atteignait pas 2 444 millions de francs. En 1913, il s'élevait à 3 715 millions de francs.

La France n'a pas de meilleur client :

	Exportations de France	
	1912	1913
	(En millions de francs)	
Angleterre	1 362	1 447
Belgique	1 144	1 119
Allemagne	822	869
Algérie	569	552
États-Unis	431	421
Suisse	406	395
Italie	402	306
République Argentine	189	199
Espagne	140	151
Brésil	88	86
Russie	62	83
Maroc	»	83
Turquie	87	82
Autriche-Hongrie	48	44
Autres pays	1 062	1 036
Totaux	6 712	6 875

Elle importe en Angleterre principalement des tissus de soie, des articles de modes et des fleurs artificielles, des tissus de laine, des automobiles, du beurre, des vins, des primeurs,

et reçoit en retour du Royaume-Uni, pour qui elle constitue également le meilleur débouché, la houille, des machines, des laines et déchets de laines, etc.

Toutes les régions françaises participent à ce mouvement d'exportation dont voici le détail :

	1911	1912	1913
	(En millions de francs)		
Tissus de soie et de bourre de soie	133 9	142 4	206 3
Tissus de laine	87 »	81 9	92 9
Lingerie, vêtements et articles confectionnés	42 1	63 7	74 6
Voitures, automobiles et vélocipèdes	50 9	55 4	68 9
Fils	47 »	54 8	59 8
Laines et déchets de laine	50 4	71 2	54 9
Bimbeloterie	50 3	49 3	52 2
Ouvrages de modes	63 3	73 3	51 7
Tissus de coton	44 3	45 1	51 »
Coton en laine et déchets de coton	57 »	59 7	47 5
Peaux préparées	32 5	39 9	38 5
Caoutchouc et gutta-percha bruts ou refondus	48 9	31 »	36 9
Ouvrages en caoutchouc et en gutta-percha	20 4	33 7	34 5
Vins	36 4	38 »	34 5
Bois communs	22 9	24 »	27 2
Produits chimiques	23 3	26 6	26 »
Plumes de parure, apprêtées ou non	23 4	22 8	23 8
Cuivre	9 6	18 »	21 9
Papier et ses applications	13 5	17 5	21 »
Fruits de table	21 5	29 3	20 7
Articles divers de l'industrie parisienne	15 8	18 3	18 9
Eaux-de-vie et esprits	14 »	16 5	17 1
Pelleterics préparées, ouvrées et confectionnées	10 2	19 3	17 »

Ce tableau permet d'apprécier l'importance et la diversité des intérêts français en Angleterre. Or, les principaux produits, tels les tissus de soie et de bourre du soie, entraient en franchise absolue sans acquitter aucun droit, ni même de taxes fiscales. Qu'adviendra-t-il si on accepte la formule du protectionnisme à trois degrés?

Quelle que puisse être la différence du traitement appliqué par la Grande-Bretagne aux produits ennemis, neutres et alliés, toujours est-il que les exportations françaises se heurte-

raient à une barrière douanière qui n'existait pas auparavant. C'est le plus clair résultat, au point de vue français, de la politique des représailles contre l'Allemagne.

La situation créée à l'industrie française serait d'autant plus paradoxale que pour toute une catégorie d'articles, ainsi que le font ressortir les graphiques dressés avec beaucoup de science par M. Yves Guyot, la France fournit à l'exclusion de l'Allemagne ou en la dépassant de beaucoup.

Est-ce que la lutte contre l'Allemagne économique justifierait l'établissement des droits d'entrée sur les fleurs fraîches, les plumes de parures, la soie brute, les laines de toutes sortes, les déchets de laines, articles que l'Allemagne n'envoie jamais en Angleterre et qui constituent le monopole de la France?

Est-ce que les droits sur les vêtements confectionnés, les automobiles, les soies ouvrées, les rubans, les draps, la laine filée, objets fabriqués à l'égard desquels la France a, en depit de la concurrence allemande, une supériorité incontestable, n'atteindraient pas infiniment plus l'industrie française que l'industrie germanique?

Il suffit, du reste, de parcourir la liste, qui s'allonge tous les jours, des chambres syndicales françaises protestant contre l'introduction de la protection en Grande-Bretagne, pour comprendre combien dangereuse serait l'expérience projetée.

Certes, on a souvent insisté sur le caractère de nécessité qui domine les échanges anglo-français. On aime à citer ce texte du distingué attaché commercial à Londres, M. Jean Perier : « Les nations qui vendent à l'Angleterre ou se rencontrent avec elle dans le trafic international peuvent se classer en deux catégories bien tranchées : en premier lieu les nations dont les ressources naturelles et plus encore les aptitudes de race sont sensiblement semblables à celles de l'Angleterre et, en second lieu, les nations dont les ressources naturelles et les aptitudes de race sont dissemblables de celles de ce pays. A la première catégorie se rattachent les États-Unis et l'Allemagne, à la deuxième, la France. »

Est-ce à dire, cependant, qu'en frappant les produits français de tarifs plus ou moins élevés l'Angleterre n'entraverait pas leurs ventes? La France exporte le *superflu*, et lorsque l'Angleterre, pour se procurer des ressources plus importantes,

établit des droits fiscaux à l'importation, elle commence toujours par frapper ce superflu et grève ainsi les produits français par excellence. C'est ainsi qu'avant la guerre les vins titrant moins de 17,22 degrés payaient 34 fr. 38 l'hectolitre, ceux qui titraient de 17,22 à 24 degrés payaient 82 fr. 54 et tous les vins ayant plus de 24 degrés acquittaient un droit de 6 fr. 88 par degré supplémentaire ; les vins non mousseux en bouteilles payaient 27 fr. 51, les vins mousseux 68 fr. 70 l'hectolitre ; enfin, les spiritueux acquittaient des taxes variant de 322 fr. 50 à 524 fr. 70 l'hectolitre d'alcool pur selon leur force.

Depuis le début de la guerre la lutte contre les importations « inutiles » s'est accentuée d'une manière vraiment inquiétante pour l'industrie française.

Le gouvernement anglais a tout d'abord frappé d'un droit de 33,33 p. 100 *ad valorem* les automobiles et leurs pièces accessoires, celles pour usages commerciaux exceptées, les instruments de musique, y compris les gramophones et tous leurs accessoires ; les pendules, montres et parties accessoires; puis il a imposé les films cinématographiques d'un droit de 33 p. 100. Le 27 mars dernier il a prohibé les importations d'automobiles, d'instruments de musique, de liqueurs (sauf l'eau-de-vie), de rhum, de porcelaine et de vannerie. « Ces prohibitions, remarque M. Yves Guyot, ont pour prétexte de forcer les Anglais à faire des économies au point de vue du change et du fret. Ce sont des mesures somptuaires fort menaçantes pour les soieries et les rubans. »

En effet, qu'au lendemain de la guerre des tarifs protecteurs viennent sanctionner définitivement ces essais qui, aujourd'hui, ont encore un caractère temporaire et fiscal, et voilà l'entente franco-britannique ébranlée dans ses fondements commerciaux. N'oublions pas que des taxes de consommation extrêmement sévères frappent déjà à l'intérieur de l'Angleterre les mêmes objets de luxe dont le commerce est la prérogative de la France.

D'après un exposé de M. Mac Kenna, une voiture de 60 chevaux, qui acquittait antérieurement 42 livres d'impôts annuels, devra acquitter désormais 126 livres, soit plus de 3 000 francs. Je voudrais savoir à combien reviendrait une

automobile de provenance française si, au surplus, une taxe douanière était prélevée à l'entrée. On aura beau objecter que ce genre d'articles s'adresse à une clientèle aisée, le pouvoir d'achat de celle-ci a tout de même des limites qu'elle ne saurait dépasser : finalement les ventes des automobiles françaises enregistreraient un recul, très sensible pour cette branche de l'industrie nationale si importante.

Aussi bien voyons-nous M. David-Mennet, président de la Chambre de commerce de Paris déclarer à la commission sénatoriale d'organisation économique :

> Nous rencontrerons de grandes difficultés, notamment dans l'entente à faire avec les Anglais et les Russes. Notre spécialité réside surtout dans les produits de luxe, que l'on a une tendance à frapper. Nous ne pourrions guère répondre qu'en nous attaquant aux produits qui s'adressent à la masse...
>
> L'Angleterre, qui vient de mettre des droits de douane sur les produits de luxe a surtout atteint notre commerce. A vouloir faire trop de sentiment dans ce domaine, nous serions gravement atteints dans nos intérêts.

Qu'on s'arrête à cet avertissement si grave du porte-parole du monde commercial français, avant de prendre des décisions peut-être irréparables. Personne ne désire ni au delà, ni en deçà du détroit qu'une guerre de tarifs franco-britannique suive les années de l'Entente cordiale! On ne saurait sacrifier l'intérêt général des deux pays a quelques intérêts particuliers profondément égoïstes !

Le vrai corollaire de l'Entente cordiale serait un *traité de commerce* franco-britannique dont les bases devraient être établies par des concessions mutuelles : l'Angleterre renonçant aux taxes supplémentaires établies sur les vins et spiritueux, réduisant les droits fiscaux dont elle frappe les fruits et d'autres produits, et en retour, la France atténuant certains tarifs et supprimant la surtaxe d'entrepôt qui pèse si lourdement sur des marchandises transportées par la voie des ports anglais.

J'admets que la réalisation de ce projet, agité dans les milieux commerciaux avant le grand conflit européen, soit plus difficile aujourd'hui : la liquidation financière devrait

comporter, toutefois, sinon la renonciation aux droits fiscaux établis par l'État britannique, du moins leur atténuation.

Inutile de pousser plus avant cette analyse. Sur tous les pays exportateurs, alliés ou neutres, le retour au système de protection par la Grande-Bretagne exercerait les mêmes répercussions fâcheuses.

IV

Peut-être serait-il possible, cependant, de simplifier le plan de guerre économique, en renonçant au protectionnisme à quatre degrés, en adoptant simplement un système d'interdiction des produits austro-allemands ou en luttant contre l'expansion germanique au moyen de tarifs de représailles?

Cette question est subordonnée à une autre plus générale et qu'il convient de poser sans ambiguité : les Alliés ont-ils intérêt et possibilité de s'isoler des empires du Centre, la guerre terminée?

Il semble que de tous, les Russes ont le plus d'intérêt à regarder en face la réalité.

M. Boublikoff, membre de la Douma, un des spécialistes en matière financière, expliquait récemment l'opinion qui prévaut :

Quelque désirable que soit le boycottage commercial de l'Allemagne après la guerre, il ne faut pas perdre de vue la situation difficile qui sera faite à la Russie. Pourquoi la Russie achetait-elle en Allemagne tant de marchandises? Évidemment parce qu'elle pouvait les avoir à des prix plus bas ou à des conditions plus avantageuses qu'en Angleterre ou en France. Il est donc clair que la cessation des relations commerciales avec l'Allemagne équivaut pour les consommateurs russes au renchérissement de la vie et à l'aggravation des conditions de crédit.

Est-ce que la faible Russie peut supporter une pareille charge? Il ne peut y avoir deux réponses à cette question.

Nos délégués à la Conférence économique des Alliés devront donc rechercher les moyens qui nous permettraient de trouver ailleurs qu'en Allemagne, mais à des conditions aussi avantageuses, les marchan-

dises nécessaires. L'Allemagne continuera a nous les proposer, parce qu'après la guerre, elle sera, comme elle l'était avant, ne fût-ce qu'en raison de sa situation géographique, le débouché naturel de notre exportation. En acceptant de combattre l'Allemagne, nous devons réclamer de nos Alliés l'assurance que nos intérêts seront ménagés et que cette lutte contre le renforcement de l'Allemagne ne se fera pas au prix de notre propre appauvrissement. La question est très compliquée et très délicate.

L'état d'esprit qui se révèle dans ces paroles est essentiellement réaliste, et il ne faut pas s'étonner de la tolérance, à l'égard de l'Allemagne, qui en est le naturel effet.

La Russie se trouve dans une situation exceptionnelle. Avant tout, elle doit s'efforcer, aussitôt la guerre finie, d'intensifier le mouvement de ses exportations, afin de combattre la dépréciation de son change.

Or, avant la guerre, l'Allemagne absorbait presque le tiers de l'exportation russe, qui consiste essentiellement, comme on sait, en produits agricoles. S'industrialisant de plus en plus, les empires du Centre devenaient chaque année davantage tributaires de l'étranger et partant de la Russie, au point de vue de leurs approvisionnements en matières premières. La première difficulté qui s'oppose donc à ce que la Russie boycotte l'Allemagne est de trouver chez les pays alliés la compensation d'un vaste marché perdu, et il faut convenir que cette difficulté est grande.

L'Angleterre ne se montre pas encore disposée à atténuer la sévérité de ses contrats de céréales. Pour la France, la question encore est plus délicate. Le projet Migouline insiste sur ce fait :

La France s'abrite derrière des remparts douaniers, et, en outre, importe peu de céréales étrangères. Le rôle de la Russie dans ses importations est secondaire. Les tarifs français sont presque prohibitifs pour le bois. Chez nous, en Russie, on attaque souvent l'Allemagne à cause de son protectionnisme agraire, mais les tarifs douaniers sont beaucoup plus élevés encore en France et en Italie. Il s'agit donc de savoir si les Alliés, notamment la France et l'Italie, sont prêts à abaisser leurs tarifs sur les céréales et le bois importés de Russie.

Les gros agriculteurs français consentiront-ils à examiner avec bienveillance l'invite qui leur est faite par les Russes ?

Je crois qu'ils repousseraient avec colère toute proposition qui tendrait à faire brèche dans la barrière douanière dont ils ont entouré la France.

Il y a une autre raison qui, au point de vue russe, justifie cette attitude. On s'est rendu compte par les douloureuses leçons de cette guerre que la puissance industrielle de la Russie est loin de correspondre à son rôle politique. Cette disproportion paraît tellement anormale que l'an dernier le comité directeur de l'Association de l'Industrie et du Commerce a pu affirmer dans son rapport général présenté en vue de son congrès, que si la Russie ne double pas d'ici dix ans ses moyens de production, une catastrophe est inévitable. Il s'agit donc de poursuivre avec plus d'énergie que jamais l'industrialisation du grand empire slave.

Partageant l'erreur commune de tous les protectionnistes, la plupart des producteurs russes croient qu'en restreignant les importations étrangères de quelque provenance qu'elles soient, ils atteindraient plus rapidement leur objectif ; ils se défendent bien d'attribuer à la conquête des débouchées par la France ou l'Angleterre le même but politique qu'à la « pénétration pacifique » des Allemands, mais ils sont enclins à l'envisager défavorablement sous l'angle économique. Toutefois, s'il faut se « résigner » à subir les achats à l'étranger, que ce soit à bon compte et dans de bonnes conditions. L'effroyable renchérissement de la vie que l'on constate actuellement sur toute l'étendue de l'immense empire, préoccupe beaucoup les esprits et fait appréhender l'avenir. Dans aucun cas les Russes ne voudraient et ne pourraient sacrifier les consommateurs aux sympathies politiques. Ce serait trop leur demander. Il s'agit donc de savoir si les Anglais et les Français sont à même de fournir la Russie dans des conditions aussi avantageuses que l'Allemagne, sinon toute l'idée du boycottage des empires du centre s'évanouit. Le directeur de la *Gazette Financière* de Pétrograd, membre influent de la Douma, M. Titoff, le dit franchement :

En dépit de notre lutte mal menée contre le *made in Germany* et malgré la fermeture des établissements germaniques, peu habile et peu avantageuse pour le pays, il faut se dire que les racines sont restées,

les anciennes traditions sont toujours vivantes et les relations d'affaires avec l'Allemagne ne sont pas extirpées, elles sont seulement suspendues : c'est le secret de Polichinelle. L'Allemagne a bien étudié notre situation et, d'après les journaux, continue à observer attentivement les modifications dans notre industrie. D'autre part, si les produits alimentaires que nous exportons pour des centaines de millions de roubles ne trouvent pas d'autres débouchés, ils reprendront le chemin bien connu de l'Allemagne, *et la dépréciation simultanée des cours du rouble et du mark favorisera le rétablissement des anciennes relations économiques*, quelque peu désirable que ce soit au point de vue politique.

C'est une rude leçon de choses que contiennent ces quelques lignes parues il y a à peine un mois ! Leçon pour tous ceux qui croyaient qu'on peut conquérir le marché international sans aucun effort, qu'il suffit de s'entendre pour boycotter un pays ou le frapper de tarifs prohibitifs — véritable prime à la paresse —, pour en arrêter net l'expansion économique. On lutte par la qualité, par le bon marché. On n'achète pas pour faire plaisir à ceux-ci ou à ceux-là, et les échanges commerciaux suivent les besoins et les possibilités des peuples.

V

Ce qui est vrai pour la Russie, ne l'est-il donc pas pour la France ? Dans sa déposition devant la commission sénatoriale, M. David-Mennet répond :

Si sous prétexte que nous sommes liés par une entente avec l'Angleterre, par exemple, nous devons payer la matière première mi-ouvrée 25 p. 100 de plus qu'en Autriche, le produit fabriqué reviendra beaucoup trop cher. On pourrait faire le même raisonnement pour les produits chimiques de l'Allemagne. On ne peut donc pas dire d'une façon absolue qu'il faudra écarter les produits de nos ennemis, par suite de la répercussion que cela entraînerait sur nos prix de revient. Une règle générale ne peut donc être posée sur ce point.

La France a-t-elle intérêt à interdire l'importation sur son sol des marchandises allemandes? Ce qu'elle achète en Alle-

magne, c'est tout d'abord la houille. Il n'y a pas de remède à cette situation, tant que nous n'aurons pas mis en valeur la houille blanche, parce que la France manque de charbon et reste tributaire de l'étranger. Nous ne pouvons tout de même pas, sans faire péricliter toutes les industries françaises, maintenir artificiellement les frets au niveau effrayant qu'ils ont atteint aujourd'hui, ce qui arriverait fatalement si nous nous obstinions à nous approvisionner exclusivement en Angleterre.

De son côté, la France fournit l'Allemagne des matières nécessaires à l'industrie, notamment le coton en laine et déchets, les laines et déchets de laine, les peaux et pelleteries brutes, les minerais. En outre l'Allemagne industrielle est un des meilleurs acheteurs de la France agricole. Le marché de Cologne est le centre de réexpédition des primeurs françaises.

D'aucuns semblent vouloir ignorer ce fait que de 1889 à 1909 la France a plus vendu à l'Allemagne qu'elle ne lui a acheté :

	Importations d'Allemagne	Exportations de France
	(En millions de francs)	
1889	338 400	341 900
1892	337 400	356 400
1895	283 200	333 800
1898	334 000	394 000
1901	401 600	443 400
1904	436 400	564 200
1907	638 100	649 600
1909	661 100	725 800

C'est seulement à partir de 1910 que les importations d'Allemagne commencent à dépasser les exportations de France :

1910	860 400	804 000
1913	1 068 800	867 000

Le recul des quatre années ne peut cependant altérer le fait, que chacun est à même de vérifier par une simple addition, à savoir que la balance commerciale de 1880 à 1912 s'établit *en faveur de la France* et non pas en faveur de l'Allemagne, malgré l'article 11 du traité de Francfort [1].

1. Ce qui motive d'ailleurs la violente campagne que les économistes allemands mènent actuellement contre cet article.

C'est une constation très réconfortante et qui nous oblige, semble-t-il, à reviser certaines opinions sur la prétendue caducité de la clause de la nation la plus favorisée. Elle nous prouve en tous les cas, qu'en boycottant l'Allemagne nous risquons de nous priver d'un débouché aussi appréciable que nécessaire.

N'aurait-on pas intérêt cependant à corriger le fâcheux recul des quatre dernières années en établissant selon le plan de guerre économique des tarifs prohibitifs antiallemands?

Prenons un fait concret. On a souvent cité l'industrie des produits colorants comme exemple de l'accaparement allemand. J'ouvre le dernier rapport de la Chambre de commerce de Lyon à la page 35 :

Comment cette industrie des produits colorants, dérivée du goudron de houille, qui a pris naissance à Lyon par l'invention de la fuchsine par le chimiste Verguin, a-t-elle été accaparée par l'Allemagne?

Les causes en sont purement économiques.

En Allemagne, les transports des matières pondéreuses sont moins coûteux et mieux aménagés qu'en France.

L'usine de Ludwigshafen, appartenant à la *Badische Anilin und Soda Fabrik* qui est la principale usine de matières colorantes du monde, et qui occupe dix mille ouvriers, est sur les bords du Rhin, en face de Manheim. Les rues de l'usine ont toutes des voies ferrées qui amènent les wagons des chemins de fer à la porte des ateliers. Les rues perpendiculaires au Rhin aboutissent à des estacades sur le Rhin.

En France, c'est à peine si les projets de constitution de ports fluviaux raccordés au chemin de fer commencent à être mis à exécution. Nulle part on ne se préoccupe d'aménager des terrains pour usines accessibles à la fois au chemin de fer et à la navigation fluviale.

A côté de la question des transports, le bon marché de la houille est aussi un facteur important qui avantageait les usines allemandes de produits colorants.

Le tarif douanier est en outre mal établi : les produits intermédiaires ne sont pas taxés au taux corrélatif de celui qui a frappé les produits finis, ce qui a amené l'établissement en France d'usines allemandes de finissage.

Mais la principale cause de l'accaparement de cette industrie par l'Allemagne est précisément le préjugé français contre l'accaparement.

En France, les accords de producteurs sont mal vus et contrariés de mille façons. En Allemagne, ils sont, au contraire, encouragés par les pouvoirs publics. Il en est résulté que l'industrie chimique s'est

concentrée en Allemagne en un certain nombre de grandes sociétés, qui, du reste, s'entendent entre elles et pratiquent le *dumping* vis-à-vis des concurrents étrangers.

En France, la concentration s'est bornée à ce qu'on appelle la grande industrie chimique, c'est-à-dire les soudières et fabriques d'acides. Les usines de produits colorants, n'ayant pas pu se grouper, ont été facilement écrasées par leurs concurrents allemands.

Si l'on veut réinstaller l'industrie des produits colorants en France, il faut constituer des sociétés à capital important, et les laisser s'entendre entre elles.

Si les causes de la suprématie allemande tiennent à la supériorité des méthodes de production — réorganisons donc les nôtres : telle est du moins la conclusion logique. Les partisans de la « guerre économique », eux, nous convient à recourir au tarif protecteur.

Constatons avec satisfaction que les industriels français des produits chimiques repoussent la solution chère aux protectionnistes. La *Société anonyme des matières colorantes et produits chimiques de Saint-Denis*, chargée par les diverses sociétés d'études de réorganiser ses usines dans le but d'affranchir les besoins de la consommation française de l'industrie allemande, a bien pensé à l'arme si commode et simple qu'est le tarif protecteur. Mais, sachant s'élever au-dessus de l'intérêt particulier, elle l'a repoussé dans son rapport.

Sans doute des droits de douane mieux établis que les droits actuels protègeront l'industrie française des matières colorantes : mais il ne faut pas envisager qu'on puisse établir des droits exagérés qui *auraient par ailleurs une répercussion fâcheuse.*

Et en l'abordant de front, le rapport pose le problème sur un terrain plus élevé, dans des termes qu'on ne saurait assez méditer :

Il faut donc s'organiser pour soutenir la lutte contre la concurrence allemande, donner à la consommation les produits dont elle a besoin à des prix aussi avantageux que ceux de cette concurrence, afin de ne pas placer l'acheteur entre son patriotisme et ses intérêts.

Les conditions indispensables d'une production à des prix aussi réduits que possible ont été réalisées par les Allemands :

Connaissances scientifiques appliquées à la technique ; outillage bien approprié et perfectionné ; production intense des matières premières servant à l'obtention des matières colorantes comme de ces matières elles-mêmes : frais de transport réduits à leur minimum.

Généralisons ce précepte trouvé par les intéressés eux-mêmes — il s'applique à toutes les branches d'industrie. Il condamne la guerre économique faite à coup de tarifs protecteurs.

Semblablement, une technique de l'exportation plus perfectionnée permettrait seule aux Alliés de combattre la concurrence allemande sur le marché international. On l'a dit souvent depuis août 1914. Je ne prendrai qu'un fait — et encore parce que les partisans anglais de la guerre économique l'évoquent eux-mêmes à l'appui de leur thèse.

Les commerçants du Royaume-Uni demandent la protection contre l'envahissement des colonies britanniques par les produits allemands. Ils citent des chiffres éloquents. L'Inde a importé en 1913-1914 de la mère-patrie pour 66 millions de livres, l'Allemagne pour 8 millions et l'Autriche-Hongrie pour près de 3 millions. La mère-patrie tient toujours le premier rang, mais les importations austro-allemandes progressent avec une rapidité vertigineuse : dans l'espace de vingt-cinq ans, celles de l'Allemagne ont augmenté de 250 p. 100, celles de l'Autriche de 240 p. 100, alors que le Royaume-Uni n'a enregistré que 30 p. 100.

Mais à quoi tient la cause du succès allemand, sinon à la routine des commerçants anglais? Les Allemands savent ménager les sentiments religieux des Hindous qui interdisent l'emploi de certains produits, ils savent s'adapter aux prescriptions d'hygiène tout à fait spéciales des populations bouddhistes, ce que les commerçants anglais négligent complètement.

On ne sortira pas de ce dilemme :

Ou les membres de l'Union économique des Alliés seront à même de fabriquer les produits dont ils ont besoin et qu'ils cherchent à exporter à des prix aussi avantageux que les Allemands, et alors les tarifs prohibitifs antiallemands sont superflus ;

Ou les membres de l'Union ne pourront ni fabriquer, ni trouver certaines catégories de produits dans des conditions aussi avantageuses qu'en Allemagne — et dans ce cas les tarifs prohibitifs augmenteront le coût de la vie et auront de très fâcheuses répercussions sur toute la vie économique des pays alliés.

VI

J'entends dire : « Et le *dumping* ? »

On ne saura jamais assez lutter contre les pratiques malhonnêtes et déloyales des Allemands. Mais vraiment on fait fausse route, en s'attaquant spécialement au *dumping* et surtout en croyant trouver dans l'Union économique des Alliés un remède contre ce procédé.

Tout d'abord le *dumping* n'est pas une invention allemande. Tous les pays industrialisés l'emploient lorsqu'il s'agit de dégorger le marché intérieur ou de conquérir des débouchés, à condition bien entendu que les branches d'industrie en question arrivent à un certain degré de maturité. En Amérique, par exemple, on se plaint constamment que la France exporte des porcelaines en pratiquant le *dumping*; les métallurgistes anglais ont, les premiers, appliqué ce procédé sans jamais l'abandonner. Lorsqu'on lit aujourd'hui dans le réquisitoire de l'Union des Chambres de commerce britanniques les plaintes contre l'emploi, par la marine marchande allemande, des primes et des rabais sur le fret, on ne peut s'empêcher de rappeler les volumes de la commission des *Shipping Rings* fourmillant d'accusations analogues, mais adressées par les chargeurs anglais aux armateurs anglais.

Certes, les Allemands ont systématisé et perfectionné le procédé jusqu'à inventer un *dumping* agricole que j'ai décrit moi-même dans *le Temps* et le *Journal des Économistes*.

Mais rien ne stimule autant l'emploi du *dumping* que le renforcement des tarifs douaniers. Je suis convaincu que si l'Angleterre abandonne sa politique commerciale dans le sens voulu par une poignée de protectionnistes, derrière ses remparts douaniers se formeront des comptoirs de vente et des cartels puissants qui systématiseront, à l'instar des Allemands, le procédé du *dumping*.

Et puis, jusqu'à présent, autant que je sache, on n'a atténué les effets du *dumping* que par un seul moyen : la réglementation par les syndicats internationaux de producteurs.

N'est-il pas étrange de vouloir détruire le *dumping* par la guerre économique, qui est exactement le contraire de l'entente internationale? La guerre économique, avec son protectionnisme à quatre ou trois degrés, ne saurait aboutir qu'à la généralisation la plus dangereuse du procédé par tous les adhérents de l'union projetée : arme à double tranchant qui finirait par tourner contre les neutres et finalement contre les Alliés eux-mêmes.

En attendant que la Conférence Économique des Alliés désapprouve le plan de guerre soumis par des protectionnistes trop zélés, les Allemands l'exploitent pour faire cesser la résistance des Autrichiens qui hésitaient à entrer dans l'Union de l'Europe Centrale [1]. Si tel devait être le résultat de cette campagne, on ne saurait que la déplorer.

MAX HOSCHILLER

1. Voir nos études dans la *Revue de Paris* des 15 mars et 15 avril 1916.

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.